



CLÉOPATRE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en janvier 1886.

CLÉOPATRE

PAR

HENRY GRÉVILLE



MERCANTILE LIBRARY
—*—
OF NEW YORK

M¹ 270992

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

Tous droits réservés

94

CLÉOPATRE

MERCANTILE LIBRARY

OF NEW YORK.

I

Les lumières s'éteignaient rapidement dans l'église Saint-Serge, à Saint-Pétersbourg, et les derniers invités de la noce n'avaient pas encore regagné leurs voitures; mais rien ne disparaît plus promptement que ces illuminations de commande; on dirait que sacristains et bedeaux tiennent à vous faire remarquer combien fugitives sont ces joies du mariage.

Les mariés étaient déjà loin; partis les premiers, au plus grand trot des chevaux de race, dans le carrosse nuptial, ils avaient laissé derrière eux tout leur cortège. Suivant l'usage, ils furent accueillis sur le seuil de la princière demeure par la femme distinguée qui jouait en cette circonstance le rôle de « mère d'honneur ». Assistée de son neveu, bambin d'une dizaine d'années, qui portait une icône somptueusement garnie d'or et de pierres précieuses, elle leur donna l'indispensable bénédic-

tion, et leur offrit sur un plateau d'or le pain et le sel, emblèmes de la prospérité; puis les héros de la fête entrèrent dans les appartements, et pendant soixante secondes environ le prince Charamirof put contempler sa jeune épouse.

Elle était toute jeune, en effet, blonde, frêle, jolie et faite pour être choyée.

— Enfin, Irène, tu es à moi! dit l'heureux époux.

La mignonne mariée sourit d'un air à la fois heureux et timide. Déjà, dans la voiture qui les amenait au logis, il lui avait dit mille choses tendres et troublantes; mais, ici, chez lui... était-il vrai que chez lui, ce fût aussi chez elle? Elle en rougit jusqu'au bout de ses petites oreilles; mais, avant qu'elle eût pu répondre, on entendait déjà dans le vestibule un frou-frou d'étoffes soyeuses et les éperons des officiers. Les nouveaux mariés se présentèrent à la porte du premier salon et reçurent leurs hôtes.

C'était une noble demeure, digne du nom historique qu'elle portait; les Charamirof étaient d'ancienne noblesse et d'ancienne fortune. Comment le dernier de la race avait-il fait pour s'éprendre d'une petite personne sans le sou, jolie, on en convient, mais toute gauche et toute provinciale, à peine sortie de l'Institut des demoiselles nobles de Kazan? Si encore elle eût été élevée à Pétersbourg!

Mais non ! La province ! la province, vous dit-on ! la province la plus invétérée ! Et cet effronté de Charamirof n'avait-il pas profité de l'amitié que lui témoignait le grand-duc Boris, dont il était l'aide de camp, pour demander que la sœur de sa femme, la belle Cléopâtre, fût nommée aussitôt dame d'honneur de l'Impératrice ! Et il l'avait obtenu ! Il y a des gens qui ne doutent de rien !

— C'est précisément parce qu'ils ne doutent de rien qu'ils obtiennent tout ! dit une voix grasseyante derrière la comtesse Baroussief, qui venait de penser tout haut en montant les quelques marches de l'escalier.

La comtesse se retourna : c'était son vieil ennemi Trédine, qui montait derrière elle. Elle haussa légèrement les épaules, n'ayant pas pour habitude d'encourager les familiarités, et le flot paré, ruisselant de soies chatoyantes, de dentelles sans prix, chamarré d'aiguillettes, constellé de diamants, tant sur la poitrine des hommes que sur la tête des femmes, ce flot d'amis et d'ennemis qui escorte tout couple nouvellement uni, entra dans les salons illuminés et tapissés de fleurs rares.

Des paroles, des saluts, des sourires, des railleries sous-entendues, d'autres sans pudeur, des phrases d'une exquise galanterie, des insolences à faire jaillir le soufflet, tout cela noyé dans une politesse officielle qui ne trompe personne, et dit d'un ton

détaché de pince-sans-rire, si bien qu'on ne sait où finit le compliment, où commence la satire ; bref, l'accompagnement ordinaire d'une réunion nombreuse et brillante dans un salon consacré, à Saint-Pétersbourg, sous le règne de l'empereur Nicolas : telle fut la réception de mariage du prince Charamirof.

Le grand-duc Boris avait fait une brève apparition et s'était aussitôt retiré ; les uns l'approuvèrent, d'autres le critiquèrent, et, une heure après son départ, la somptueuse demeure se trouva déserte. Seules, madame Bakhtof et sa nièce Cléopâtre s'étaient attardées auprès de la nouvelle princesse.

— Merci, ma tante, dit celle-ci en retirant ses gants d'un air dégagé ; vous m'avez servi de mère depuis que Pâcha et moi sommes restées orphelines, je vous en rends grâces de tout mon cœur. Soyez assurée que je ne l'oublierai pas.

Madame Bakhtof regarda sa nièce avec un peu d'égarement. Ce ton dégagé était si différent de l'ordinaire douceur de cette petite fille !...

— Et toi, Pâcha, tu sais, tu auras toujours une chambre chez nous ; quand nous reviendrons de notre voyage de noces, si tu veux passer un mois ici, je suis sûre que cela fera plaisir au prince comme à moi.

Cléopâtre n'ouvrit pas de grands yeux comme sa

tante, mais elle répondit d'un signe de tête, au moins aussi hautain que les paroles qu'elle venait d'entendre.

— Ma chère belle-sœur, dit le prince qui rentrait après avoir accompagné le dernier de ses invités, je n'ai pas besoin de vous rappeler que cette maison est la vôtre, et que je suis le plus dévoué de vos serviteurs.

— Je vous remercie, prince, dit Cléopâtre, dont le beau visage se couvrit de rougeur à ce langage, semblable, dans le fond, à celui de sa sœur, quoique différent dans la forme.

— Prince? Dites mon frère, ma chère sœur, Vous vous en allez, ma tante?

— Que Dieu vous bénisse, mes enfants ! dit madame Bakhtof émue.

— Merci, ma chère tante, répondirent en même temps les mariés.

Un baiser fut échangé entre les deux sœurs ; le prince en déposa galamment un sur la main de la tante d'abord, de Cléopâtre ensuite ; puis elles se dirigèrent vers l'escalier. Un dernier coup d'œil en arrière leur permit d'apercevoir les époux : un bras passé autour de la taille de sa jeune femme, le prince l'emmenait doucement, à travers les salons, jusqu'aux appartements intérieurs, situés à l'extrémité de la vaste demeure...

Madame Bakhtof poussa un soupir. Elle aussi

avait été jeune et aimée ; le jour de son mariage avait été pour elle un épanouissement complet, une joie divine, partagée, autant qu'elle avait pu le faire, avec ses proches et ses amis... A présent, paraît-il, on agissait autrement ; ce n'était peut-être plus la mode d'être tendre et bonne quand on était heureuse... La voiture du prince la reconduisit chez elle, ainsi que Cléopâtre, qui, en attendant le retour du voyage de noces, devait continuer à demeurer avec sa tante.

Lorsque les fringants trotteurs abordèrent le perron de la maison correcte dont ces dames occupaient le troisième étage, la bonne tante dit à sa nièce :

— J'espère, Cléopâtre, que d'ici peu tu feras un mariage aussi beau que celui de ta sœur. Je pourrai alors mourir en paix.

— N'en soyez point en peine, ma tante, répondit la belle personne.

II

Madame Bakhtof, retirée dans sa chambre, s'était mise au lit, non pour dormir, mais pour pleurer. Chacun sait que, lorsqu'on a le cœur gros, l'idée du

lit se suggère d'elle-même comme le refuge naturel et l'endroit prédestiné où les larmes peuvent le mieux se donner carrière. Elle avait aimé son mari, elle l'avait perdu assez jeune pour qu'il n'eût pas encore eu le temps de lui donner aucun sujet de chagrin ; elle avait par conséquent le droit, après chaque cérémonie nuptiale, de raviver ses souvenirs par un peu de mélancolie.

Cléopâtre était rentrée dans la vaste pièce que, depuis six mois environ, elle avait partagée avec sa ^{ec}sœur, et que désormais elle habiterait seule.

C'était une grande chambre éclairée par deux fenêtres que garantissaient des rideaux de mousseline blanche, d'ailleurs fort laids et parfaitement inutiles ; mais la coutume du temps était qu'une chambre de jeune fille eût des rideaux de mousseline blanche. Deux stores de calicot également blancs et inévitables remédiaient un peu à la crudité de l'éclairage extérieur et garantissaient la chambre, le soir, contre la curiosité éventuelle des habitants de la maison d'en face. Sur l'appui intérieur des fenêtres à double vitrage, quelques plantes vertes dessinaient des courbes capricieuses. Une table de toilette, voilée de mousseline sur le classique dessous de calicot rose, portait une glace ovale, assez grande. Différentes pièces d'un nécessaire de toilette en argent et cristal, de forme ancienne, jetaient un peu d'éclat dans cet intérieur pres-

que pauvre. Deux petits lits de fer, sans sommiers, où de minces galettes de matelas gisaient sur des planches posées dans le sens de la longueur, occupaient les deux murs principaux; une table ronde en acajou, de style empire, au milieu de la pièce, et quelques chaises foncées en cette étoffe de crin luisante et piquante qui fit si longtemps le désespoir de nos mères, complétaient l'ameublement.

Les yeux de Cléopâtre, encore pleins des splendeurs de l'hôtel Charamirof, s'arrêtèrent avec un dégoût complet sur ces objets tristes et déplaisants; c'est là qu'elle avait passé trois années, pauvre, inaperçue malgré son élégante beauté. C'est là, couchée sur le lit dur fait pour courbaturer tout autre qu'un corps russe, accoutumé dès l'enfance à cette rudesse hygiénique, qu'elle avait écouté depuis deux mois, tard dans la nuit, les rêveries à haute voix de sa sœur Irène, qui ne pouvait plus dormir, depuis qu'elle était fiancée au plus beau, au plus riche, au plus noble des aides de camp.

En avait-elle entendu, de ces projets d'avenir! C'étaient des robes, des dentelles, des bijoux, des chevaux, des équipages, des voyages à l'étranger, des villégiatures somptueuses aux environs de Saint-Pétersbourg; c'était tout ce que donnent le rang et la fortune... de plus, les bavardages d'une petite fille amoureuse.

Cléopâtre s'assit devant le miroir ovale après

avoir ôté sa robe de cérémonie, qu'elle jeta sur le lit désormais vacant de la nouvelle mariée, et lentement, machinalement, elle se mit à défaire et à peigner ses cheveux.

Ils étaient magnifiques, longs, lourds, d'un blond fauve qui faisait ressouvenir du pelage des lionceaux; elle avait beau les séparer en portions menues, pour les démêler, ils se brouillaient et mousaient sous le peigne, comme une vapeur légère qui entourait toute sa splendide personne. Deux bougies éclairaient son visage pensif, qu'elle regardait longuement dans le miroir légèrement incliné en arrière; le visage apparaissait lumineux dans sa blancheur nacrée, que parfois relevait un rose soudainement monté sous le coup d'une pensée ardente... et pendant que toute la maison, toute la rue, toute la ville sommeillait, sous la neige, Cléopâtre revivait son passé, avant d'interroger son avenir.

Élevée à Pétersbourg, à l'Institut Sainte-Catherine, avec les filles de ce que l'aristocratie russe comptait de plus grand, mademoiselle Bakhtof s'était distinguée par des facultés brillantes, qui lui avaient mérité les meilleures notes à tous les examens. Elle se savait pauvre, mais de très-bonne noblesse; cette noblesse qui ne rachèterait pas sa pauvreté dans le monde où elle devait vivre, lui donnait à l'Institut une place parmi les plus bril-

lantes de ses compagnes. L'uniforme, semblable pour toutes, n'admettait point d'autre distinction que celle de la beauté, et, sur ce terrain, Cléopâtre savait qu'elle ne pouvait être battue par personne.

Ce fut un éblouissement, le jour de la reprise des classes, l'année que mademoiselle Bakhtof eut dix-sept ans, lorsque l'entrée du professeur fut le signal de la disparition des pèlerines de percale qui pendant les récréations complètent le costume de laine des pensionnaires.

Les épaules et les bras nus de Cléopâtre apparurent soudain dans une telle perfection de formes, un tel éclat de peau, que toute la classe s'en émut : le vieux professeur lui-même, tout blasé qu'il fût depuis vingt ans sur les épaules et les bras de ses élèves, ne put s'empêcher de remarquer que mademoiselle Bakhtof était une bien belle personne. La leçon finie, ce fut le sujet des conversations dans les vastes corridors qui servent de promenoirs. Lors des vacances, Cléopâtre, encore maigriotte, n'avait rien promis de semblable à ce qu'on venait de voir. Le charme de son visage, discuté pendant quelques mois encore, reçut ensuite un classement définitif, et l'Empereur, lors d'une de ses visites, s'étant arrêté pour lui parler un instant, Cléopâtre fut déclarée la « beauté de l'Institut ».

Très-noble et très-belle ! Un peu de fortune eût

si bien fait là-dessus ! Mais le général Bakhtof avait dévoré sa fortune personnelle à la table de jeu ; brave à se faire tuer, — il l'avait prouvé à Varna, — il n'avait jamais eu la moindre notion d'équilibre quelconque ; sa belle-sœur, qui l'avait aimé comme un frère véritable, recueillit ses deux filles ; l'aînée fut instruite à Pétersbourg, la seconde à Kazan, l'une et l'autre aux frais de l'État, et c'était heureux, car à elles deux elles n'avaient pas trois mille francs de revenu.

Quinze cents francs de rente ne constituent pas un avenir dans une société brillante et prodigue ; Cléopâtre ne douta pas un instant que, six mois après son apparition dans le monde, ce piètre morceau de pain fût remplacé par la fortune éclatante d'un époux.

Les six mois passèrent, puis un an, puis deux. On ne remarquait guère la jeune fille. Sa beauté si renommée à l'Institut ne produisait pas d'effet dans le monde ; les toilettes, tour à tour roses et bleues, dont l'affublait sa tante, ne convenaient pas à sa physionomie. L'éclat de son teint s'affadissait dans les mousselines blanches ; la coiffure à la mode ne lui seyait point. Cléopâtre sentait tout cela et se dépitait devant son miroir ; mais qu'y pouvait-elle ?

Irène sortit enfin de l'Institut de Kazan et vint à Pétersbourg prendre place au grand banquet des

demoiselles affamées de mariage. Irène était absolument l'opposé de sa sœur, à laquelle elle ressemblait pourtant, comme une poupée ressemble à une statue. Frêle, menue, de petits traits, des bras minces, des yeux rieurs, elle fit presque sur-le-champ la conquête de Charamirof, qui avait près de six pieds. Après leur première entrevue, si on le lui avait permis, il l'aurait emportée assise dans le creux de sa main. La tante Bakhtof exigea la cérémonie préliminaire du mariage, et l'amoureux Charamirof consentit à tout ce qu'on voulut, pourvu qu'on se dépêchât. Il obtint même, ainsi que l'avait constaté une de ses meilleures amies; que sa future belle-sœur fût nommée demoiselle d'honneur de l'Impératrice, ce qui fit crier tout le monde, les uns d'aise, les autres de rage.

C'est à la sortie de cour du jour de Noël que mademoiselle Bakhtof s'était révélée à l'univers pour ce qu'elle était réellement : la plus belle personne qui fût en Russie cette année-là. Quand on la vit paraître dans sa robe de velours rouge bordée d'or avec le traditionnel *kakochnik* sur ses cheveux nattés en couronne, on fut forcé de reconnaître que les demoiselles de l'Institut avaient eu raison de vanter la beauté de leur compagne ; ce qu'il fallait à cette fière statue, c'étaient, non les chiffons vaporeux des jeunes filles, mais les étoffes lourdes et sombres des souveraines.

C'était à Charamirof que Cléopâtre devait cette situation nouvelle qui la plaçait sur un piédestal où elle serait désormais exposée à l'admiration de tous. Elle lui en avait quelque reconnaissance dans son cœur, mais au moment où elle rejeta en arrière les deux tresses de ses cheveux préparées pour la nuit, elle pensa, avec un sourire ironique, qu'après tout elle n'avait pas tant de gré à savoir à son beau-frère; ce n'était pas pour elle qu'il l'avait fait, et, à l'heure présente, n'était-il pas payé, puisqu'il avait à lui la femme si ardemment souhaitée?

Aucune rougeur ne monta aux joues de Cléopâtre à la pensée des deux époux; elle avait lu tous les livres défendus, et ne baissait les yeux devant aucun tableau; mais elle n'avait pour ces choses ni attrait ni répugnance; tout au plus les considérait-elle comme un moyen... un moyen, en effet, puisque cette faiblesse de la chair avait fait d'elle une demoiselle d'honneur et de sa sœur Irène une princesse Charamirof.

— Quand je me marierai... moi..., pensa-t-elle...

Elle appuya ses deux coudes sur le bord de la table de toilette et se regarda dans les yeux pour lire au plus profond de son âme.

— Quand je me marierai... continua sa pensée, effroyablement tendue vers ce but encore obscur, — ce ne sera pas comme ma sœur, parce que je

serai amoureuse d'un beau garçon et que je pourrai avoir des chiffons et des bijoux. Je ne serai pas amoureuse, c'est une faiblesse, cela gêne... on n'y voit plus clair... Je me marierai pour être quelqu'un, pour tenir un rang... pour jouer un rôle... Princesse ! La belle affaire, un titre ? Riche... c'est quelque chose, cela ne suffit pas. Ce qu'il faut, c'est avoir une place supérieure, qu'on ne puisse pas vous enlever, quelque chose qui reste après que la beauté est partie... On peut être mieux que princesse...

Une bouffée de rougeur montant à ses joues lui donna pour une minute un éclat extraordinaire. Elle fixa ses yeux plus âprement encore sur son image.

— Mieux que princesse... Il y a des femmes qui montent si haut, si haut qu'elles ne peuvent plus redescendre, ni dans la vie, ni dans l'éternité... Elles ont une place dans l'histoire.

Cléopâtre n'osa point achever sa pensée. Si audacieuse qu'elle fût, elle avait senti que certains rêves touchent à la folie. Elle se déshabilla rapidement, se jeta sur son lit et s'endormit, comme les hommes de guerre dorment à la veille de la bataille.

III

En général, quand une femme est en possession d'une beauté reconnue, un escadron d'admirateurs se groupe à sa droite, un autre d'ennemis se place à sa gauche, et les deux partis ne cessent d'escarmoucher aux dépens de la belle personne. Ce ne fut point le cas pour Cléopâtre; elle avait conquis une situation hors ligne, qu'il était impossible de nier, impossible — du moins pour l'heure — de lui disputer. Restait donc aux esprits inquiets la seule ressource de se ranger sous la bannière de la belle du jour, ce qu'ils firent.

Le prince et la princesse Charamirof passaient la lune de miel dans leurs terres; Cléopâtre seule attira l'attention pendant le carnaval de cette année, qui fut très-brillant. Elle était fort bien reçue à la cour, lorsque son service l'y appelait; mais on ne saurait dire que l'Impératrice la distinguât particulièrement. Affable et correcte, la souveraine ne témoignait à la nouvelle promue aucune de ces bontés de geste ou de parole qui indiquent une faveur spéciale. Évidemment, Cléopâtre était fort bien à sa place, comme spécimen de beauté écla-

tante, mais nul ne doutait qu'elle fût aussi bien douée sous le rapport de l'intelligence.

Elle n'était pas de ces fines mouches qui savent s'introduire là où personne ne les demande. Ses manières simples et dignes avaient rassuré dès l'abord celles de ses compagnes qui auraient pu craindre de la voir se faufiler dans les bonnes grâces des augustes maîtres. Au bout de très-peu de temps, elle fut déclarée sotte, aussi sotte que jolie, dit un vieux pilier de palais, qui classait depuis trente ans les femmes de la cour dans une nomenclature bientôt adoptée partout. Avec la galanterie surannée qui s'était conservée là, il la surnomma « la belle indifférente », et le nom lui en resta.

Un homme, cependant, ne s'était pas trompé sur le compte de Cléopâtre. C'était un officier des gardes, aussi laid que spirituel, dont l'épouvantable malice ne respectait rien ni personne, que ses frasses parfois trop bruyantes avaient fait à plusieurs reprises bannir de la cour. Mais il s'y trouvait toujours rappelé au bout de quelques semaines, car on mourait d'ennui dès qu'il n'était plus là.

Jean Kamoutzine avait été frappé des premiers par la physionomie grave et noble de mademoiselle Bakhtof; à plusieurs reprises, dans le monde où ils se rencontraient souvent, il avait causé avec elle, et s'était assuré que le palmarès de l'Institut Sainte-Catherine n'avait pas menti en lui conférant la place

d'honneur. Lui-même était un homme étrange, beaucoup plus instruit que la plupart des gens de sa classe, où un brillant vernis tient lieu d'éducation réelle. Il avait fait des études exceptionnellement fortes, et sa carrière était toute tracée ; jeune encore, il fût devenu un remarquable ministre de la guerre. Mais son goût irrésistible pour les mauvais tours, sa redoutable habileté dans l'art des mystifications, lui avaient bientôt fermé tout avenir d'homme sérieux. Il avait tout sacrifié au plaisir de faire des victimes grotesques, et, quoi qu'il pût faire, il resterait maintenant toute sa vie attaché à la cour comme une sorte de bouffon.

Une grande fortune sagement administrée lui eût peut-être créé, malgré tout, une situation indépendante : Kamoutzine était presque pauvre, et faisait des dettes pendant les vingt-quatre heures de la journée. De temps en temps, lorsque la somme de ces dettes devenait par trop exorbitante, il allait se confesser au grand-duc Boris, qui avait pour lui une indulgence vraiment paternelle ; il recevait alors une verte semonce, et un bon sur la cassette grand-ducale. Parfois, il était exilé huit jours, mais cela faisait partie de la semonce, et Kamoutzine appelait cela se mettre au vert.

C'est cet homme bizarre, rendu par sa malice naturelle particulièrement perspicace, qui seul de toute la cour avait compris quelle personnalité in-

telligente se cachait derrière la froideur marmoreenne de la belle Cléopâtre. Une admiration forcée s'éleva tout à coup dans son cœur, comme un feu de joie.

— Quelle femme ! se dit-il, et tout ce qu'on en pourrait faire !

Il offrit ses hommages, d'abord sous le couvert de ses plaisanteries habituelles, puis avec plus d'insistance ; mais, accoutumée à des mystifications de toute espèce, l'opinion publique avait enseigné à Cléopâtre à se méfier des paroles du jeune chevalier-garde. Il sentit alors qu'un langage absolument net serait nécessaire s'il voulait être compris, et il se résolut à parler de façon à se couper toute retraite.

C'était de sa part un sacrifice héroïque, car cet homme, dont la vie s'étudiait à ridiculiser les autres, avait une peur horrible du ridicule ; mais l'admiration qu'il éprouvait pour la jeune demoiselle d'honneur ne lui permettait plus d'agir autrement. Admiration est le nom exact du sentiment qu'il ressentait, et dans lequel entraient plus d'étonnement peut-être que de tendresse. Elle lui semblait au-dessus de toutes les autres femmes, et c'est pour cela qu'il souhaitait qu'elle lui appartint. Un reste de prudence lui conseilla toutefois de choisir un moment tel, qu'il pût, le cas échéant, se retrancher derrière le prétexte de quelque farce un peu forte,

et ce fut pendant les jours gras qu'il se jura de faire sa déclaration.

Depuis la fondation de l'Institut de Sainte-Catherine, l'usage est que, pendant la semaine du carnaval, les voitures de la cour aillent en longues files prendre les pensionnaires, et les promènent dans la fête foraine qui se tenait alors sur la place située entre les bâtiments du Saint-Synode, l'église d'Isaac, inachevée à cette époque, l'Amirauté et le Palais d'Hiver. Cet espace considérable, coupé maintenant par des squares ouverts au public, s'étendait sur une longueur d'environ dix-huit cents mètres et sur une largeur très-variable. Là se construisaient, dès le mois de janvier, des théâtres-pantomimes, des cirques, des montagnes russes, mille divertissements divers désignés collectivement sous le nom de *balaganes*, où ne dédaignait pas de se montrer la plus haute noblesse, les uns sous prétexte de divertir leurs enfants, les autres tout franchement pour s'y amuser eux-mêmes. Les carrosses de la cour, attelés de quatre chevaux, ornés d'un cocher et de deux grands laquais à la livrée impériale, rouge avec les galons d'or aux aigles noires, faisaient plusieurs fois, au pas, le tour des constructions foraines ; cinq ou six demoiselles et une dame de classe occupaient chaque voiture, dont les portières étaient fort enviées, car les personnes de connaissance pouvaient y venir saluer les

jeunes filles du défilé. Plus d'un roman s'ébauchait ainsi, pendant que le bon peuple faisait la haie, les yeux grands ouverts, comme autrefois nos paysans sur le passage des carrosses du roi.

Les demoiselles d'honneur participaient aussi à cet innocent plaisir, et les voitures leur étaient accordées à tour d'role; mais Cléopâtre avait trouvé plus relevé d'obtenir la permission d'accompagner son ancienne maîtresse de classe, restée à l'Institut pour y finir son temps et obtenir ensuite sa retraite. Elle ne demandait jamais rien. On n'avait pas pu lui refuser cete légère faveur, et, au grand mécontentement des jeunes filles, elle avait pris place dans un des carrosses.

Cette petite escapade l'amusait follement; autant elle avait désiré jadis sortir de ce qu'elle appelait sa cage, autant elle éprouvait maintenant de plaisir à se retrouver comme à l'époque où, près de quatre années auparavant, elle était venue là, en élève... Elle jasait et riait, ce qui ne lui arrivait guère, et ses compagnes d'aventure, séduites par sa bonne grâce, étaient en admiration devant la belle demoiselle d'honneur, si gaie et si bonne enfant.

Un temps d'arrêt se fit dans le défilé, et la voiture resta stationnaire pendant quelques minutes. Kamoutzine, à cheval, après une vingtaine d'autres jeunes officiers, passait en revue la foule d'équipages de toute espèce, et n'épargnait pas les bro-

cards aux occupants, tant hommes que femmes. Ses yeux tombèrent sur le visage de Cléopâtre, qui, penchée à la portière, examinait aussi les promeneurs.

— Mademoiselle Bakhtof, la belle indifférente ! dit-il à demi-voix. Je crois qu'elle rit, Dieu me pardonne ! Il faut aller voir cela !

Une idée fantastique, irréalisable, lui était venue ; poussant son cheval adroitement, malgré les réclamations des uns et des autres, en dépit des cris des agents de police, chargés de veiller au maintien de l'ordre, il arriva près de la lourde machine et s'inclina devant la dame de classe, qu'il connaissait un peu.

— Vous allez bien, mademoiselle ? lui dit-il poliment. Charmé de vous rencontrer dans cette bagarre ! Eh mais, n'est-ce pas notre jolie demoiselle d'honneur ? Bonjour, ma camarade... pardon, mademoiselle, je dépose à vos pieds mes hommages les plus respectueux. Vous voilà rentrée à l'Institut ?

— Comme vous le voyez, répondit-elle en riant. Tout l'amusait ce jour-là.

— Je parie que vous n'avez jamais vu l'intérieur d'un « balagane » ?

— Je l'avoue, dit Cléopâtre.

— Très-drôle. Il faudrait y aller.

— Quelle idée !

— Mais oui ! voulez-vous demain ? Avec votre tante Bakhtof ? Nous ferons une partie ; il y a une douzaine de dames qui en meurent d'envie. Voyons ! c'est dit ? Je passerai chez vous ce soir après le dîner, pour arranger l'heure.

Le carrosse se remettait en route, le cheval de Kamoutzine reculait, Cléopâtre eut à peine le temps de faire un signe que le jeune officier interpréta comme un consentement.

— Quel aplomb ! pensa-t-elle. Et cela réussit ! C'est comme cela qu'il faut être, si l'on veut obtenir ce qu'on désire. Rendre le refus impossible...

Le soir, vers huit heures, — on dînait alors à cinq heures dans les familles les plus aristocratiques, — Kamoutzine se présenta chez madame Bakhtof.

Celle-ci s'habillait pour sortir, — dit Cléopâtre au visiteur.

— Eh bien, mademoiselle, est-ce convenu pour demain ? fit-il en s'asseyant.

— Mais non, monsieur. Ni ma tante ni moi ne désirons nous mêler à cette partie de plaisir.

Kamoutzine leva les sourcils d'un air extrêmement étonné.

— C'est ce que je vous aurais dû tantôt, si vous m'en aviez laissé le temps, continua Cléopâtre avec une malice grave qui ne détendit pas un muscle de son visage.

— Je ne saurais regretter d'être venu, fit le jeune officier en s'inclinant ; l'honneur d'être admis chez vous me récompense amplement...

— De votre peine, conclut Cléopâtre toujours impassible.

— Mademoiselle... mademoiselle, écoutez-moi, je vous prie, sans me persifler. Vous êtes la plus belle personne de Saint-Pétersbourg, je suis le plus laid des officiers de la garde...

— Oh ! non, interrompit Cléopâtre. Razoumof est plus laid que vous.

— Vous croyez ! Je ne trouve pas.

— Il n'a pas l'air intelligent.

— Je vous remercie, reprit Kamoutzine avec la même politesse. Enfin, entre vous, Vénus, et moi, Vulcain, il y a un abîme ; mais la mythologie nous apprend qu'un abîme pareil fut comblé... Quoique ma comparaison... Enfin...

— Pardonnez-moi de ne pas savoir la mythologie, interrompit la jeune fille.

— Vous êtes adorable ! s'écria Kamoutzine enthousiasmé. Je ne suis qu'une bête auprès de vous ! Et voilà : si vous voulez y consentir, renouvelons cette vieille histoire de *la Belle et la Bête* ; mon amour me donnera toutes les facultés qui me manquent si vous voulez accepter ma main...

Cléopâtre ressentit une émotion profonde. C'était donc cela, une demande en mariage ? Elle avait

vingt et un ans passés, et pour la première fois de sa vie un homme lui demandait d'être sa femme. Elle en conçut pour lui quelque reconnaissance.

— Je n'ai point de fortune, continuait Kamoutzine, et vous n'en avez pas davantage; mais si votre beauté vous rend indispensable à la cour, ma... comment dire cela? ma drôlerie y fait de moi un personnage dont on ne sait guère se passer. Vous et moi, voyez-vous, nous serions si puissants ensemble... coalisés! Hein, qu'en dites-vous? Ne pourrions-nous pas, à nous deux, accomplir des choses extraordinaires? Moi, pour l'amour de vous, je m'en sens la force!

— C'est singulier, pensa Cléopâtre, il n'est plus laid du tout, à présent. Est-ce vrai que l'amour transfigure ceux qu'il a touchés?

Elle le regardait avec une attention telle qu'il se crut exaucé!

— Vous consentez, n'est-ce pas? continua-t-il avec animation. Nous remuerons le monde! Les vieux lambris du palais verront des choses nouvelles! Ils ont besoin qu'on les rajeunisse, et au fond, vous savez, ils ne demandent qu'à s'amuser! Nous leur en ferons voir! Car vous êtes très-forte, vous savez? Ce n'est pas seulement parce que vous êtes belle comme le jour, mais c'est aussi parce que vous êtes d'une énergie prodigieuse que je me suis enflammé!

— Vous avez deviné cela ? fit Cléopâtre avec un sourire orgueilleux. Les autres me croient bête.

— Tant pis pour eux ! riposta vivement Kamoutzine ; ils verront ce qu'ils leur en coûtera de n'avoir pas su vous comprendre. C'est oui, n'est-ce pas ?

— C'est non, dit lentement la jeune fille en levant sur lui ses yeux magnifiques où brillait un froid regard d'une décision absolue.

— Comment, non ! balbutia Kamoutzine, arrêté net dans l'exubérance de sa joie.

— Non, et non, une fois pour toutes. Comprenez-moi, monsieur : si je vous fais cette réponse, ce n'est pas parce que vous êtes laid et que vous êtes pauvre, comme vous me l'avez dit tout à l'heure ; c'est parce que vous êtes une puissance ; vous voulez bien reconnaître que j'en suis une autre, et je crois qu'isolément chacun de nous sera plus fort.

Il la regardait stupéfait. Certes, il l'avait crue au-dessus du vulgaire, mais pas à ce point-là.

Elle se leva et se redressa imperceptiblement, déployant sa grâce souveraine et sa beauté sans égale.

— Je vous gênerais peut-être, et vous me gêneriez à coup sûr. Oh ! ne vous méprenez pas, ajouta-t-elle en apercevant un geste aussitôt contenu de son adorateur ; je n'arriverai que par des moyens

honnêtes; la moindre faute, que dis-je? une maladresse, me ferait perdre tous mes avantages. Je vivrai, monsieur Kamoutzine, au-dessus du soupçon jusqu'au jour où le mariage que je mérite me mettra à la place que je dois occuper; ensuite, je serai une femme irréprochable.

Kamoutzine, un instant désarçonné, avait eu le temps de reprendre son équilibre.

— Vous êtes très-forte, lui dit-il avec un respect où entraient un peu de raillerie; mais la faiblesse humaine, quelle part lui faites-vous là dedans?

— Elle me sert.

— Celle des autres, oui, mais la vôtre?

Elle sourit et posa sur le bras du jeune officier ses doigts blancs et polis.

— Moi, dit-elle, je ne suis pas faite pour aimer.

Il prit cette main qui venait à sa rencontre et fut étonné de la sentir si calme, si impassible. Après l'avoir baisée, il la laissa retomber.

— Vous pouvez vous tromper, dit-il; je crois qu'on aime toujours, plus ou moins. Mais la question n'est pas là. Vous vous ferez aimer, sans aimer vous-même; c'est bien imaginé, et en effet cela vous a réussi avec moi...

— Vous ne m'aimez pas, dit tranquillement Cléopâtre.

— Comment, je ne vous aime pas?

— Non, vous avez du goût pour moi.

Il se mit à rire, quoique avec un peu d'amertume.

— Au fond, vous avez peut-être raison, et voilà qui sauve mon amour-propre.

— Et puis, remarquez que je ne me suis pas fait aimer de vous. Je ne suis pas coquette.

— Non, c'est vrai, mais cent fois pire.

Elle sourit encore de ce sourire hautain qui la rendait si irritante.

— Voyons, dit-elle, ne perdons point notre temps en marivaudages. Je ne serai point votre femme, mais je puis être votre amie, une amie sûre, toujours bien renseignée, qui vous sera utile plus d'une fois. Vous, vous êtes l'ennemi le plus dangereux qu'on puisse avoir ici ; mettez bas les armes, soyez pour moi un ami fidèle, et je vous jure de ne pas l'oublier.

— Elle se croit déjà au faite ! pensa Kamoutzine. Est-ce qu'elle aurait des visées ?... Bah ! je le saurai bien ! — J'accepte, dit-il tout haut. Mais pas de trahison !

— Je vous en donne parole, comme un homme ! répondit-elle en lui tendant la main.

Il serra cette main, fluide pour ainsi dire, et la sentit ferme, robuste, presque virile, dans cette étreinte.

— Amis, alors ! conclut-il. Mais j'ai eu la bêtise de vous faire un brin de cour.

— Continuez ! dit-elle avec un autre sourire, un sourire de sirène, engageant, attrayant au delà de toute description.

— Ah ! femme ! femme ! s'écria-t-il en ne pouvant s'empêcher de rire. Et vous dites que vous n'êtes pas coquette !

Elle sourit en dedans, cette fois, comme pour elle seule.

— C'est dit, nous n'irons point aux balaganes demain.

— Comme il vous plaira, mademoiselle.

Il la salua avec le plus parfait savoir-vivre et se retira.

— Elle a, pardieu ! absolument raison, se dit-il, en faisant sonner ses éperons sur le pavé de la Petite Morskaïa ; je ne l'aime pas, mais pas le moins du monde. Elle m'avait ébloui ; du diable si je pensais rencontrer ces petites pinces d'acier sous l'enveloppe exquise de cette peau satinée... Brrr ! elle me fait passer un frisson dans le dos, à présent que j'y pense... C'est égal, nous aurions fait pas mal de choses ensemble... Mais à elle toute seule, elle est capable d'en faire bien davantage... Je la surveillerai tout de même... Au fond, tout au fond, je n'ai pas absolument confiance...

Il poursuivit le cours de ses méditations au théâtre Michel, où la troupe française donnait le même soir un drame de d'Ennery et une farce du Palais-Royal.

Arrivé trop tard pour la farce, il suivit le drame avec intérêt, se demandant tout le temps pourquoi, dans les drames, on ne donne pas toujours le rôle du traître à des femmes.

— Elles sont bien plus malignes que nous ! se disait-il pendant que son esprit vagabondait loin de la scène.

IV

Les dévotions du carême jetèrent leur voile ordinaire d'ennui sur Pétersbourg et spécialement sur la cour impériale. On ne plaisantait pas avec les prescriptions de l'Église dans ce temps-là ; le carême était bel et bien composé de sept semaines d'abstention complète de tous plaisirs. Plus de bals ; des raouts sévères, où les robes décolletées, d'ailleurs, étaient de rigueur, de façon à consoler celles qui ne dansaient plus ; plus de théâtres, plus le moindre ; des concerts ; — mais ce n'est pas une compensation pour ceux qui ne les aiment pas et qui ont un goût marqué pour le ballet, deux opinions qui vont presque toujours ensemble. On s'ennuyait, à la cour plus que partout ailleurs, mais on s'ennuyait dignement, noblement, comme il convient.

Les soirées de service n'étaient pas toujours amusantes ; les jeunes gardes prétendaient que les jours où mademoiselle Bakhtof était « de journée », c'était encore moins drôle qu'à l'ordinaire. Les jeunes gens la détestaient, à vrai dire ; au lieu de rire et de badiner comme ses compagnes, d'entamer des petites coquetteries bébêtes, qui ne menaient à rien, mais qui amusaient les spectateurs, elle écoutait en silence, d'un air qui ne trahissait ni dédain ni ennui, mais peut-être un peu de compassion très-polie, dont on lui en voulait plus que de quelque acerbe critique.

Parfois un grand-duc passait dans cette vaste pièce, sorte d'antichambre des appartements de l'Impératrice, où le service attendait des ordres qui ne venaient presque jamais. Suivant son âge, il jetait un regard ou causait un instant avec quelque favori ; puis cet astre disparaissait, en laissant derrière lui un sillage de jalousies muettes ou bavardes, suivant l'occurrence. Les papotages reprenaient leur train, avec une liberté qu'on eût enviée dans plus d'une autre cour. Somme toute, ce service facile et doux, qui amenait tour à tour les jeunes gens les plus distingués de l'empire sous les yeux de leurs souverains, était pour les hommes une école de diplomatie plus sérieuse qu'elle n'en avait l'air.

En carême, il fallait être sage ! ne pas rire trop haut ; les rires s'étouffaient en conséquence. Seuls

les pages de la chambre, âgés de moins de dix-huit ans, avaient parfois grand'peine à contenir leur jeune hilarité, quand passait quelque personnage important, à la mine ridicule. Et Dieu sait que pour n'être point ridicule à leurs yeux, il fallait être irréprochable.

Un mercredi soir, jour de jeûne pour l'Église, de maigre strict et antihygiénique pour la Russie entière, la jeunesse présente au palais, tant demoiselles d'honneur que gardes et pages, avait remarquablement mal dîné. Chacun sait que les cuisines princières ne sont pas les meilleures, mais, en cette circonstance, le cuisinier orthodoxe semblait avoir pris à tâche de se montrer plus orthodoxe que le Saint-Synode lui-même, car les convives étaient sortis de table à peu près affamés.

Il faut avouer que ce n'était pas tout à fait sa faute. L'Église russe bannissant de la table, comme « gras », non-seulement toute viande, mais le beurre, le lait et les œufs, un poisson, si appétissant qu'il fût, ne gagnait rien à être frit à l'huile, non l'huile d'olive, très-rare en Russie à cette époque, mais une huile quelconque, à laquelle des procédés imparfaits n'avaient ôté rien de son goût d'origine, chanvre, œillette ou autre. De plus, le mercredi et le vendredi, les poissons mêmes sont également défendus aux bons chrétiens orthodoxes.

Faire un repas sans viande, sans gibier, sans

poisson... cela se peut, mais le faire excellent ou même acceptable, ce n'est point aussi aisé; et c'est pour cette raison que la Chambre n'était pas contente.

Quelques allants et venants tombèrent sous le coup des bonnes langues, puis la médisance devint oisive faute d'aliment, et l'on recommençait à s'en-nuyer ferme, lorsque passa un grave personnage, d'aspect bizarre, inconnu de cette génération de débutants.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là? fit un page dans un coin.

— *Il signor Pulcinella!* répondit Kamoutzine en s'approchant.

— Comment l'appellez-vous de son nom? demanda une demoiselle sentimentale qui portait des boucles anglaises et qui faisait profession de connaître tout le monde.

— Ça, c'est le général comte Néoutof : hauteur, quatre pieds et demi; largeur, une tonne; soixante et onze ans d'âge, sept campagnes, cinq blessures, le cordon de Saint-André, cent mille roubles de revenu, un chien de caractère. Saluez, mesdemoiselles, il est célibataire : un homme à épouser.

— Oh! à épouser!...

Un rire étouffé courut parmi les jeunes officiers et fut partagé par quelques-unes des demoiselles. Celles-ci, sévèrement tancées par un « Hem! » de

la dame de service, rougirent, feignirent de n'avoir pas ri, et repartirent de plus belle.

— Mais il n'y a pas de quoi plaisanter, reprit Kamoutzine de son air le plus grave. Est-il marié, oui ou non ?

Les rires recommencèrent parmi les hommes, et cette fois les demoiselles s'abstinrent. Elles regardaient d'un air effaré soit leurs bijoux, soit les plis de leurs robes.

— Il n'est pas marié, donc il est célibataire, donc il est à épouser. Ah ! mademoiselle Cléopâtre, j'ai tout compris ! C'est lui qui est mon rival ; c'est lui qui vous empêche d'agréer mes faibles hommages !

Kamoutzine, pour se maintenir en communication aisée et constante avec Cléopâtre, avait imaginé de jouer ce rôle de soupirant éconduit, dans lequel il mettait parfois un peu d'une ardeur presque réelle. A sa grande surprise, au lieu de lui répondre, comme d'ordinaire, par quelque'une de ces indulgentes plaisanteries qu'on accorde à un amoureux aussi persévérant que maltraité, la jeune fille fronça imperceptiblement le sourcil et garda le silence.

— Vous ai-je déplu ? lui demanda le jeune homme en s'approchant d'elle.

— Il y a des plaisanteries que je trouve inconvenantes, répondit mademoiselle Bakhtof.

— Bah ! le comte en a vu bien d'autres ! Et puis, qu'est-ce que ça peut faire à âme qui vive que le

comte soit si parfaitement laid, si complètement ridicule, puisqu'il est d'ailleurs comblé d'honneurs et de richesses, voire même de vertus?

Cléopâtre ne rougissait guère; elle pâlit, ce qui était chez elle un signe de colère.

— Vous n'êtes pas prudent, monsieur Kamoutzine, vous vous faites des ennemis par votre propre faute, et puis vous vous étonnez d'en avoir ! Laissez ce vieillard en repos.

— Je le veux bien ! répondit-il avec insouciance. Mais vous conviendrez qu'il est fort laid.

— Il est brave, répliqua-t-elle assez haut.

On s'était approché d'eux, sournoisement, par derrière, car toutes les fois que Kamoutzine s'en prenait à quelqu'un, on comptait sur du plaisir. La réponse de Cléopâtre fut entendue par plusieurs.

— Qui ça ? demanda-t-on.

— Le général comte Néoutof, répondit-elle avec une sorte de bravade.

Le général comte n'intéressait personne, et l'on ne s'en occupa plus.

Kamoutzine chercha pendant un jour ou deux quel motif pouvait avoir poussé la belle Cléopâtre à prendre si vivement le parti de ce vieux brave, ce vétéran de province, si rarement vu à Pétersbourg; il ne trouva aucune raison plausible. Il se demanda alors pourquoi le général était venu, lui qui, depuis

plusieurs années, n'avait point quitté ses superbes domaines du gouvernement de Tver. La réponse était toute prête. Le grand-duc Boris avait prié son vieil ami, le compagnon d'armes d'Alexandre I^{er}, de venir le voir. Un peu de politique extérieure se mêlait sans doute à cette faveur signalée, mais la politique extérieure n'intéressait pas Kamoutzine. Après avoir médité quelque peu, il donna sa langue au chat et conclut par cet aphorisme : Les femmes n'ont pas besoin d'avoir de motifs pour agir.

V

Le grand carême durait toujours. Une recrudescence de froid imposait même à cette période une apparence rétrospective d'hiver plus désolée et plus navrante. Le théâtre Michel seul donnait de temps en temps des tableaux vivants, sorte de compromis avec les consciences timorées. C'était du spectacle, mais ce n'était pas de la comédie; les personnes pieuses s'abstenaient, les vieilles dames surtout; les hommes, au contraire, prisait fort ce genre de divertissement qui leur permettait d'admirer les jolies actrices à un tout autre point de vue que celui de la diction.

Ce goût était, d'ailleurs, fort avouable : le grand-duc Boris venait subitement de prendre sous sa protection les tableaux vivants; il daignait même en indiquer quelques-uns au surintendant des théâtres impériaux, qui se faisait un devoir de les exécuter de son mieux; et la vérité oblige à convenir que nulle part, jamais on n'a vu de tableaux vivants montés avec cette perfection artistique. Pour amuser les yeux pendant soixante secondes, il n'était pas rare de voir dépenser une semaine d'essais, de recherches de travail même. Si le résultat obtenu était en réalité peu important, puisque, la toile baissée, il n'en restait rien, la chose en elle-même était le plus souvent belle et grandiose, à moins qu'elle ne fût élégante et gracieuse.

Du moment où le grand-duc Boris les patronnait, les tableaux vivants étaient le rendez-vous à la mode. Mademoiselle Bakhtof n'en manquait pas un; on était sûr de la voir avec sa tante dans une loge qu'elles avaient louée pour ces représentations, au premier rang, près de la scène à droite. Les amis venaient leur y rendre visite pendant les entr'actes longs et nombreux, et Kamoutzine était un des plus assidus.

Un soir, les entr'actes se prolongeaient plus que d'habitude, et le grand-duc ne paraissait pas prendre à son divertissement favori le plaisir accoutumé; il s'appuya à la paroi de la loge qu'il occupait

toujours : c'était une large et profonde baignoire d'avant-scène, précédée d'un salon. Son binocle à la main, il se mit à passer en revue la salle, où s'étagaient les diverses classes de la société, presque aussi nettement scandées que si on les avait coupées par tranches.

Tout près de lui, les fauteuils d'orchestre, occupés par les hommes en vue : officiers aux costumes brillants, ou fonctionnaires civils en habit noir ; au-dessus, les loges de premier rang, le bel étage, comme on dit encore en employant le mot français. Là, l'aristocratie authentique, côté des femmes, car une dame appartenant au grand monde ne pouvait alors, sous quelque prétexte que ce fût, se montrer aux fauteuils d'orchestre ; au second rang de loges, les parvenues, les dames du commerce français, qui se trouvaient là chez elles ; plus haut, un peuple d'employés et de coiffeurs parisiens. Somme toute, un public mêlé, mais parfaitement dressé, qui s'amusait ou s'ennuyait sans bruit, comme il convient dans la bonne société.

La jumelle du grand-duc redescendit des hauteurs où l'avait dirigée la curiosité, et, dans ce mouvement de retour, s'arrêta sur la première loge du bel étage, presque en face.

— Kamoutzine, dit-il à son aide de camp, assis derrière lui à une distance respectueuse, qui donc est là, dans cette loge ? N'est-ce pas la belle Cléopâtre ?

— C'est elle-même, Votre Altesse Impériale.

L'œil du grand-duc alla chercher la loge de la cour, vide et morne, vaste trou béant, somptueusement illuminé, qui n'avait guère d'autre emploi, tout le long de l'année, que de gêner prodigieusement les acteurs en scène, — l'Impératrice ne protégeant point le théâtre Michel.

— Pourquoi n'est-elle pas dans la loge là-bas? Ce serait une charité que d'envoyer ici ces pauvres filles gratis, au lieu de leur faire payer leur place!

Cette réflexion n'étant pas destinée à recevoir de réponse, Kamoutzine resta dans une pose digne et respectueuse à la fois.

— Elle est très-bien, cette Cléopâtre Bakhtof... Je n'en me serais pas figuré qu'avec son air de déesse elle pourrait s'amuser à de petites machines comme ce qu'on nous donne ce soir.

— Elle ne s'amuse peut-être pas! hasarda Kamoutzine avec cette timidité qui faisait passer tant d'audaces.

— Pourquoi viendrait-elle alors? laissa tomber de ses lèvres le grand-duc distrait.

Un éclair mental illumina la situation aux yeux de Kamoutzine. Il comprit le sens des paroles qui lui avaient semblé obscures jadis dans la bouche de Cléopâtre; il comprit mille détails mystérieux qu'il avait trouvés enfantins; la défense du vieil ami de son maître prise par la demoiselle d'honneur au

milieu des railleries de pages égayés ne lui parut plus illogique...

— Pourquoi viendrait-elle? répéta l'adroit courtisan. Votre Altesse Impériale y vient bien! Et elle ne s'y amuse pas toujours!

Le silence se fit sur cette boutade, et le rideau se leva presque aussitôt.

Le grand-duc Boris était, comme tous les hommes de sa famille, un des plus beaux cavaliers que l'on pût voir. De haute stature, le port digne et assuré, il promenait autour de lui des yeux bleus dont l'éclat s'atténuait souvent d'un rayon de bonté très-douce ou s'égayait d'un sourire discret. Ce sourire était tout ce que voyaient les profanes. Mais les rares élus appelés à son intimité savaient que, délivré de la contrainte officielle, le grand-duc Boris aimait le rire et même le fou rire.

Ainsi que ceux de sa race, il avait été marié de bonne heure, et, après quelques courtes années d'une union très-heureuse, il était resté veuf sans enfants. Rebelle à toute insistance pour un nouveau mariage, il vivait d'une vie un peu particulière, différente sur plus d'un point de celle des autres petites cours de ses frères, oncles ou cousins. A la grande cour, on disait que c'était un original.

Agé de trente-huit ans à peine, il se montrait aimable avec toutes les dames, sans en distinguer ouvertement aucune. Cette réserve, ainsi que son

refus de se remarier, avaient provoqué bien des commentaires; on disait secrètement qu'il nourrissait une grande passion pour une personne inconnue, ce qui était peut-être vrai. On avait cherché un peu, on n'osa chercher beaucoup, de peur de se heurter à quelque colère ou à quelque vengeance redoutable, et l'on finit par ne plus s'en occuper.

Kamoutzine n'était pas au nombre des deux ou trois confidents indispensables, et au fond se souciait très-peu des amours de son impérial protecteur. Mais l'éclair qui lui avait ouvert des horizons nouveaux lui fit comprendre tout l'intérêt que pouvait porter Cléopâtre aux tableaux vivants du théâtre Michiel.

— Je m'explique à présent ses promesses d'amitié, se dit-il; elle aura besoin de moi pour la réussite de ses petits projets. Mais que peut-elle vouloir? Être une La Vallière par approximation? ce serait une combinaison flatteuse, mais sans grand avenir. Une épouse légitime? oh! oh! mademoiselle! vous n'êtes pas ambitieuse à demi!

Pendant qu'il se perdait dans ces réflexions, le grand-duc se leva pour partir. Avant de quitter la loge, il jeta par habitude un dernier coup d'œil dans la salle, et une parcelle de ce regard tomba sur Cléopâtre. Elle le lui rendait si franchement que feindre de ne pas la voir eût été grossier. Il lui adressa un signe de tête presque imperceptible, une demi-reconnaissance pour ainsi dire, et se détourna

afin d'éviter le salut cérémonieux qu'elle eût été obligée de lui rendre.

— Ouais ! pensa Kamoutzine, vous vous faites saluer, mademoiselle ! Eh ! mais, c'est gentil, cela, et pas à la portée de tout le monde !

Bien qu'ayant un palais à Pétersbourg, le grand-duc habitait de préférence, même l'hiver, sa splendide résidence d'été, située dans l'île Krestovsky, l'une de ces îles couvertes de verdure, qui dessinent à l'embouchure de la Néva un delta magnifique. Une tombée de neige nouvelle avait fait de la route un tapis uni sur lequel les traîneaux volaient comme aux grands froids de l'Épiphanie. Le grand-duc retourna chez lui dans son petit équipage attelé de deux chevaux rapides, avec son cocher et un seul domestique pour toute escorte. La nuit était claire, le froid assez vif pour paraître délicieux après l'atmosphère échauffée du théâtre : l'Altesse alluma un cigare aussitôt qu'elle eut atteint la Néva, qu'on passait sur la glace, et se donna le plaisir de le savourer sans enfreindre le règlement, qui interdisait de fumer dans les rues, à cause du danger d'incendie dont était incessamment menacée la ville, alors plus d'à moitié construite en bois. C'était encore une des originalités du grand-duc Boris, que cette manie de se soumettre aux règlements, comme si cela existait pour les Altesse impériales. Mais on n'avait jamais pu l'en corriger !

Quelques jours après, Kamoutzine se trouvant de service à la résidence de Krestovsky, son auguste protecteur lui montra des armes précieuses qu'il venait de recevoir d'Asie, et ils passèrent ensemble quelques heures à les examiner.

— Range-moi tout cela sur une table, dit le grand-duc. Je vais au théâtre Michel. Je désire les trouver en ordre à mon retour.

— Il y en a pour cinq minutes, répliqua promptement Kamoutzine. Votre Altesse ordonne que je l'accompagne?

— Non, reste ici; je ne serai guère absent qu'une heure ou deux; tu t'occuperas de cela pendant mon absence, et nous achèverons l'inspection à mon retour.

Là-dessus Boris entra dans sa chambre, pour y donner un coup d'œil à sa toilette.

La résistance était impossible, et cependant Kamoutzine grillait d'envie de voir de ses yeux pourquoi le grand-duc allait au théâtre Michel ce soir-là. Grommelant à part lui sur les caprices des gens de haute naissance, il sortit adroitement et donna un ordre à voix basse à son fidèle serviteur, de planter dans l'antichambre.

Cinq minutes après, Boris reparut, ses gants à la main.

— A tantôt, fit-il d'un air aimable à son aide de camp vexé. Nous prendrons le thé ensemble.

Le tintement léger des sonnettes du traîneau avertit Kamoutzine que le maître était parti.

Sauter sur sa capote d'ordonnance, chaudement doublée d'astrakan, et s'asseoir dans un traîneau de louage attelé d'un cheval rapide, toujours prêt dans les environs pour les courses imprévues, fut pour Kamoutzine l'affaire d'un instant. Les trotteurs du grand-duc étaient bons, mais ils étaient deux, et un double attelage ne peut guère obtenir la vitesse d'un seul cheval bien entraîné. Avant que l'Altesse impériale eût atteint les dernières maisons du faubourg, Kamoutzine était déjà sur la Néva, calculant ses distances et se disant qu'il avait au moins deux minutes d'avance.

C'était jouer gros, car le grand-duc pouvait le voir, et prendre fort mal la désobéissance ; mais le besoin de savoir, de se remuer, de nuire ou de servir, à l'occasion, qui formait le caractère de Kamoutzine, joint à ses principes de casse-cou, lui faisait considérer l'affaire comme une farce excellente, dont il se tirerait heureusement. Il entra dans la salle, se plaça non loin de la baignoire grand-ducale, du même côté, et examina tranquillement son alliée.

Elle était là, et paraissait prendre un vif intérêt à ce que lui racontait un jeune homme ; la musique même, qui jouait impitoyablement des valses ou des polkas entre les tableaux, ne pouvait détourner son

attention ; elle souriait par instants, et Kamoutzine, qui avait des yeux excellents, voyait briller ses dents blanches.

Un petit brouhaha se fit parmi les spectateurs : le grand-duc Boris venait d'entrer dans sa loge. Peu soucieux d'être vu, il s'assit dans l'ombre de l'écran, et regarda distraitement la salle, en attendant le lever du rideau, qui ne tarda pas.

Le tableau dûment applaudi, la musique recommença, et chacun se mit à regarder autour de soi. Mademoiselle Bakhtof souriait toujours ; la lorgnette de son auguste vis-à-vis se leva sur elle, elle ne parut point s'en apercevoir.

— Encore plus fort ! pensa Kamoutzine. J'ai joliment bien fait de venir ; je crois que je vais m'amuser ! Jamais le patron ne se doutera que je suis ici. Il me croit là-bas, en tête-à-tête avec ses armes ! Voilà une belle besogne pour moi, en vérité !

Comme il faisait cette réflexion, quelqu'un le salua de loin. Il répondit par un geste de gamin qui lui était propre et que tous ses amis connaissaient bien. La jumelle du grand-duc se tourna machinalement vers celui qui avait fait rire le grand Razoumof, et, dans le champ des verres, qui est-ce qui apparut aux yeux étonnés de l'Altesse ? Kamoutzine lui-même, qui aurait dû être là-bas, occupé avec les armes asiatiques.

Boris était aussi bon enfant qu'il est possible de

l'être quand on appartient à une famille régnante; mais cela passait la permission. Croyant s'être trompé, il regarda à l'œil nu, pour mieux voir, et reconnut parfaitement son aide de camp. La jumelle ne l'avait pas trompé.

Un mouvement de colère secoua l'Altesse de la tête aux pieds; quelque chose d'inexplicable, peut-être un geste effrayé de Cléopâtre, qui avait tout vu et à peu près deviné, avertit Kamoutzine, qui regarda son maître et vit qu'il se préparait à sortir.

— Il m'a vu, je suis perdu! fut sa première idée. Je suis sauvé! fut la seconde, aussi rapide.

Se frayant un passage parmi les gens debout, qu'une valse de Schubert balançait complaisamment sur place, dodelinant de la tête, il gagna le péristyle réservé à la famille impériale. Le valet de pied de Boris attendait, revêtu de son lourd manteau d'ordonnance à pèlerine de drap gris ornée de trois bandes de drap rouge. C'était la simple livrée que porte tout valet de pied d'un général, et c'était celle qu'adoptent les hauts personnages pour leurs gens quand ils veulent sortir sans être remarqués.

— Par ordre supérieur, dit Kamoutzine au domestique ahuri, en lui ôtant des épaules le manteau, pendant qu'il lui prenait son casque de la main, va chercher ma pelisse, et rentre au palais avec mon traîneau, vite!

Le serviteur, encore hébété du procédé, sortit en toute hâte au moment où le grand-duc paraissait.

— Mon traîneau ! dit-il d'une voix brève.

Kamoutzine, enfonçant le casque sur ses yeux, se précipita en avant, et, moins de trente secondes après, le traîneau volait sur la neige vers la résidence de Krestovsky.

Le trajet se fit en un temps incroyablement court ; une seule chose occasionna une perte de quelques instants : le grand-duc n'étant pas attendu sitôt, la grille se trouvait fermée. Le valet de pied descendit en hâte, appela le garde et, prenant les devants avec zèle, au lieu de remonter derrière le traîneau, courut au château par un petit chemin de piétons qui représentait la corde de l'arc tracé par la route.

Les chevaux, enveloppés d'un nuage de vapeur, s'arrêtèrent devant le large perron, scintillant de fines parcelles de neige ; le grand-duc descendit rapidement, franchit les cinq ou six marches de marbre et, sous la lumière des lanternes suspendues à la voûte, aperçut Kamoutzine qui, la tête nue, en uniforme, attendait respectueusement son arrivée.

La rencontre était tellement imprévue que, tout grand-duc qu'il était, Boris en resta sur place, cloué d'étonnement.

— C'est toi ? dit-il aussi naïvement qu'eût pu faire le premier venu.

— Moi-même, Votre Altesse Impériale.

Boris entra dans le palais, laissa tomber son manteau et pénétra jusqu'au fond de son cabinet de travail. Les armes étaient sur la table, telles qu'il les y avait laissées ; le thé fumant l'attendait sur un plateau. Il ôta ses gants, et, debout en face de son aide de camp :

— Écoute, lui dit-il. Tu étais au théâtre Michel en même temps que moi. Tu m'as désobéi, et, de plus, tu m'as mystifié ; tu sais ce qu'il en coûte de jouer avec moi. Je te pardonnerai pourtant parce que la farce est bonne, mais il faut que tu me dises comment tu es venu à bout d'arriver ici avant moi.

Kamoutzine avait écouté la tête basse ; il reprit par degrés insensibles son attitude ordinaire en parlant :

— C'est bien simple. Votre Altesse Impériale a été arrêtée un instant à la grille ; c'est ce qui m'a permis de prendre les devants.

— Tu me trompes ! fit le grand-duc avec impatience. Il n'y avait aucun équipage derrière moi sur la route ; je me suis retourné dix fois pour voir...

— Je le sais bien, Votre Altesse.

— Mais où étais-tu ?

— Dans la livrée de votre domestique, Altesse... J'étais debout derrière vous ; c'est vous qui m'avez amené ici.

Le grand-duc n'y tint pas, et, se renversant dans

un fauteuil, il rit de tout son cœur. Après avoir ri, il prit un air grave :

— C'est bien, dit-il, mais n'y reviens pas; souviens-toi que tu as passé une fois deux mois dans tes terres pour une farce...

— Jamais Votre Altesse Impériale n'aurait le cœur de m'envoyer là en hiver...

— C'est ce que tu verras, si tu recommences. Je te permets de t'amuser des autres, mais quand il s'agit de moi... Pourquoi tenais-tu à aller au théâtre Michel ce soir?

Kamoutzine prit un air confus très-drôle :

— C'est mon secret qu'il faut confesser, dit-il, soit; je l'immole. C'était pour voir l'objet de ma passion malheureuse.

— Tu as une passion malheureuse, mon pauvre Kamoutzine? dit Boris, qui s'amusait décidément plus qu'au théâtre.

— Vous êtes le seul à l'ignorer, monseigneur!

— Et peut-on savoir qui en est l'objet?

— On ne peut rien vous cacher, monseigneur : c'est la belle Cléopâtre.

— Pâcha Bakhtof?

— Précisément. Elle est belle, et je l'adore... de très-loin. Elle ne pense pas à moi.

Le grand-duc jeta un regard amicalement dédaigneux sur son aide de camp.

— A qui donc pense-t-elle? demanda-t-il en dé-

tournant la tête pour se verser une tasse de thé.

— Cela, monseigneur, c'est le secret des dieux !

Le ton dont cette phrase fut prononcée laissait le champ libre à toutes les conjectures : Boris le comprit peut-être, car il garda le silence, et quand il parla, ce fut de ses armes d'Asie.

VI

Charamirof était revenu avec sa femme, et Cléopâtre, ainsi qu'il avait été convenu, s'installa chez eux pour quelque temps.

Ce fut pour elle un pénible temps d'épreuves. Ce luxe, qu'elle rêvait pour elle-même plus magnifique encore, était un contraste pénible avec les nécessités étroites de sa toilette parcimonieusement aménagée, et Irène avait une manière d'établir les distances sans en avoir l'air, extrêmement pénible pour une âme fière et chatouilleuse.

Le prince était un bon gros garçon qui n'entendait pas malice à grand'chose ; c'était un spectacle plaisant que de voir ce colosse mené par le fil d'or d'un cheveu de sa femme, et engagé par elle dans plus d'une aventure délicate, où elle trouvait moyen de le faire manœuvrer sans rien casser.

Irène était née pour les intrigues. Au temps des Valois, en France, elle eût remué la cour de fond en comble ; le temps présent ne lui fournissait pas un champ de bataille aussi brillant, mais elle savait s'arranger pour compliquer les choses simples, afin d'avoir le plaisir de les débrouiller, ou d'y conduire les autres pour les embrouiller.

Elle eut beau tourner et retourner dans sa pensée les intentions secrètes et les vues matrimoniales que pouvait caresser sa sœur, elle ne parvint pas à deviner juste. Il faut avouer, d'ailleurs, pour rendre justice à sa perspicacité, que l'ambition de Cléopâtre était si extraordinaire que nul ne s'en fût avisé ; il fallait, pour en avoir la notion, être, comme Kamoutzine, au cœur de la place.

Ce silence sur ses visées rendait Cléopâtre très-impatientante pour sa sœur. Irène avait beau être plus jeune de trois années, son rang de femme mariée au plus beau parti de la cour lui donnait à ses yeux une grande importance, faite pour contrebalancer et au delà l'avantage de l'aînée ; aussi ne pouvait-elle pardonner à la demoiselle d'honneur ni son mutisme, ni son air de supériorité ; ses taquineries restant inutiles, elle se prit soudain de mauvaise humeur contre le sphinx auquel elle offrait l'hospitalité.

En général, rien n'est irritant comme d'avoir auprès de soi, dans la vie courante, ou dans des

rapports spéciaux d'amitié, un sphinx, même aimable, qui ne dit jamais rien de ce qu'il ressent, qui ne trahit en rien le secret de ses réflexions, qui vous traite toujours avec la même affabilité souriante et muette. Il est peut-être plus exaspérant encore de voir souffrir ce sphinx toujours muet, et, au moment où l'on voudrait lui offrir sa tendresse et ses consolations, de le voir reprendre son air impénétrable et souriant. Il n'est guère de patience ou même d'amitié qui tienne devant un tel parti pris de vous mettre à la porte de sa vie intérieure.

Irène n'avait point à subir de blessure morale, mais son amour-propre était cruellement froissé. Elle s'était figuré qu'aussitôt rentrée à Pétersbourg, elle deviendrait la confidente de sa sœur, en réciprocité des confidences qu'elle-même avait incessamment versées dans ses oreilles complaisantes durant le temps des fiançailles. Lorsqu'elle vit que Cléopâtre ne lui communiquait aucune de ses impressions sur qui que ce fût, elle se sentit lésée ; on lui faisait tort de quelque chose assurément.

Une barrière morale, frêle d'abord, s'éleva insensiblement entre les deux sœurs. Madame Bakhtof, rappelée en province par d'impérieux devoirs de famille, partit, laissant Cléopâtre chez son beau-frère ; son absence devait être courte, mais des circonstances imprévues la prolongèrent et menacèrent bientôt de la rendre définitive.

— Eh bien, dit le prince Charamirof, qu'est-ce que ça peut faire à Cléopâtre ? Nous la garderons avec nous jusqu'à ce qu'elle se marie !

Irène ne fit aucune objection. Elle acquiesça même d'un gracieux :

— Certainement !

Mais, au fond de son âme, elle espéra que Cléopâtre aurait la politesse de se marier bientôt, afin de ne pas l'ennuyer longtemps de son énigmatique compagnie.

Pâques était venu, cependant, avec une brillante reprise des fêtes de l'hiver. La princesse Charamirof ouvrit sa maison par deux bals extrêmement brillants, où se montra la fleur de la noblesse pétersbourgeoise. Kamoutzine y fut invité naturellement, et le général comte Néoutof se trouva aussi parmi les habitués des après-midi de la jolie petite princesse.

Néoutof était absolument semblable au portrait qu'en avait tracé Kamoutzine : *il signor Pulcinella* semblait son véritable nom ; avec cela, il avait un si grand air, qu'à le regarder de près nul n'était tenté d'en rire. On ne pouvait porter avec plus de dignité et de noblesse un extérieur plus ridicule.

On s'aperçut bientôt dans le cercle de la princesse que Néoutof ne quittait pas des yeux le visage admirable de la belle Cléopâtre.

— N'est-ce pas, lui dit un jour Kamoutzine, qu'elle est prodigieusement belle ?

— Si belle, répondit Néoutof de sa voix gutturale, si complètement et si audacieusement belle, que je voudrais obtenir la permission de la faire reproduire en marbre, afin de l'avoir toujours sous les yeux.

Quel hommage eût pu être plus délicat ? Cléopâtre en fut informée, et bientôt le général eut la joie de la voir s'asseoir volontiers quand il lui parlait, afin de ne pas le faire tenir trop longtemps sur ses pieds goutteux. C'était humanité pure, de la part de la jeune fille; mais c'était aussi l'autorisation de causer avec elle plus longtemps que ne le comporte une simple rencontre dans un salon. Néoutof fut bouleversé de trouver en elle un esprit grave, presque trop grave, une instruction étendue, et beaucoup de bon sens. Sur la foi des commérages, il s'était résigné à ne la voir que belle; — maintenant, il la trouvait intelligente et fine... Ce fut un éblouissement.

Cléopâtre lui prodiguait sans compter les trésors de son esprit. Elle était coquette avec lui de toutes ses grâces intérieures, cachées aux regards vulgaires. Elle l'était d'autant plus que, dans sa pensée, cette confiance passait par-dessus le vieillard infirme qui l'écoutait pour aller au grand-duc.

On savait qu'une intimité étroite s'était nouée entre Boris et l'ancien ami de son père; l'homme de trente-huit ans goûtait un plaisir délicat dans la société du vieux combattant de 1812, dont l'esprit vif

et clair, semé d'aperçus mordants, caractérisait les gens et les choses d'un mot du meilleur aloi. Quand les hommes de cet âge se sont conservés sains de cœur et d'esprit, ils offrent un ensemble de qualités inappréciable; le général comte Néoutof, qui avait été page de la grande Catherine, savait tout, comprenait tout et jugeait tout avec une simplicité, fruit non de la naïveté, mais de la sagesse la plus exquise. Il avait tant pratiqué la diplomatie qu'il en était revenu à la franchise, suivant un axiome célèbre. C'était pour le grand-duc Boris la révélation d'un monde nouveau, avec lequel d'ailleurs son propre esprit se trouvait en parfaite sympathie. Détaché lui-même de la politique, il la tolérait par politesse ou par nécessité de convenance, mais au fond il en faisait peu de cas; le général Néoutof l'eût presque réconcilié avec elle, s'il l'eût voulu; mais il trouvait plus intéressant d'en causer en dilettante, avec cet homme de race souveraine, plutôt né pour goûter la vie en artiste, et qui, ne pouvant réaliser à son aise ce rêve inconscient, prenait toute chose en amateur.

Cléopâtre avait bien calculé : son nom fut prononcé plus d'une fois dans ces entretiens; le grand-duc apprit avec étonnement que cette belle personne était aussi une femme supérieure, d'autant plus supérieure qu'elle prenait le plus vif plaisir à causer avec un homme vieux et quelque peu suranné, comme le général Néoutof.

— Qui s'en serait douté ? fit-il avec une surprise plus profonde qu'il ne le croyait lui-même.

— Kamoutzine en avait quelque idée, répondit Néoutof, qui ne pensait pas si bien dire.

— Kamoutzine !... En effet... il m'en avait, je crois, dit un mot... Elle est insensible, paraît-il ?

— On le dit, répliqua le général brièvement.

Plus d'une fois, Boris lui-même interrogea le vétérân au sujet de sa belle et jeune amie. Peu à peu il prit plaisir à le taquiner, en feignant de douter de l'esprit ou de la beauté de Cléopâtre, et pendant qu'il s'amusait à ce jeu, Néoutof devenait irritable.

— Mais, Dieu me pardonne ! s'écria un jour le grand-duc, vous en êtes amoureux !

Le vieillard regarda le prince comme il regardait jadis l'ennemi : ses yeux bruns brillèrent sous les broussailles touffues de ses sourcils blancs.

— Amoureux, monseigneur ? S'il plaît à Votre Altesse Impériale de plaisanter avec les sentiments d'un homme de mon âge, j'en suis amoureux assurément. Mais vous avez d'autres bouffons... et je ne suis pas encore assez tombé en enfance pour qu'il soit si aisé de me rendre ridicule !

— La la, fit Boris, ne te fâche pas, mon vieux père !

Ce tutoiement dans la bouche d'un tsar ou parent de tsar était une faveur spéciale, une marque d'a-

mitié souveraine ; le ton dont il venait de lui parler était vraiment touchant et respectueux ; le vieux comte baissa les yeux.

— J'ai eu tort, dit-il, de prendre au sérieux une innocente plaisanterie. Veuillez me pardonner...

Le grand-duc mit affectueusement la main sur l'épaule de l'homme qui avait reçu cinq blessures au service des siens.

— C'est Kamoutzine qui me gâte, dit-il en souriant. Cet animal-là plaisante de tout, à tel point que j'en perds parfois moi-même la notion des bienséances.

— Il ne s'est pas permis, j'espère, de plaisanter sur le compte de mademoiselle Bakhtof ?

— Non... jamais ! C'est même étonnant. On dirait qu'il en a peur... Il s'en proclame d'ailleurs éperdument féru.

— Lui ! fit le général avec un indicible geste de mépris. Il se permet ?... Mais vous disiez à l'instant qu'il ne respecte rien.

Il se mit aussitôt à parler d'autre chose, et l'entretien roula sur des sujets plus sérieux ; mais, resté seul, le grand-duc fit quelques pas dans son cabinet en répétant :

— Qui s'en serait douté ?

Et ce n'était plus à l'intelligence de Cléopâtre qu'il pensait, mais à l'étrange passion qui avait brillé dans les yeux de Néoutof, et à sa fière réponse, qui n'était pas une dénégation...

Kamoutzine et Néoutof... Quel abîme entre ces deux hommes, l'un au plus haut échelon de la valeur morale, l'autre si bas !... Et tous deux aimaient, tous deux respectaient cette singulière Cléopâtre... Qui aimait-elle ?

— C'est le secret des dieux... avait dit Kamoutzine.

Un mouvement de colère vif comme un coup de pointe traversa le cœur du prince. Pourquoi Kamoutzine se permettait-il de parler de cette jeune fille ? Une personne aussi honorable ne devrait même pas être nommée par de semblables lèvres !

Le secret des dieux... Et soudain, Boris se rappela comme elle l'avait regardé la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés. Était-il possible qu'elle aimât quelqu'un, alors qu'elle levait sur lui ces yeux pleins de trouble et d'une douceur exquise ?...

Il s'aperçut soudain que plus d'une fois déjà, sans s'en rendre compte, il avait pensé que peut-être elle l'aimait.

Combien de fois un prince, membre d'une famille régnante, peut-il se vanter d'avoir été aimé, lorsqu'il arrive à l'âge de trente-huit ans ? Pour peu qu'il soit bien de sa personne, quelle est la jeune fille de son entourage qui n'a point senti son cœur battre un tantinet pour lui ? Boris ne s'émouvait point de ces accidents, ordinaires dans la vie de ses pareils ; un regard aimable, un sourire, faisaient des heureuses, qui ne rêvaient pas davantage.

Mais, cette fois, l'aventure se présentait d'autre façon, et le grand-duc resta un instant rêveur, tourmentant un coupe-papier ciselé, compagnon de ses méditations.

— Quelle folie ! se dit-il en repoussant loin de lui ce confident muet. Ne vais-je pas me mettre martel en tête, parce qu'une fille d'honneur a de jolis yeux !

Il demanda un cheval et fit une longue promenade, escorté de l'inévitable Kamoutzine ; mais la société du mystificateur émérite n'eut pas sur lui le même effet exhilarant que de coutume.

VII

Il ne faut pas être pressé, lorsqu'on veut atteindre un but caché, sûrement et par des moyens détournés. Cléopâtre n'était pas pressée. Peu lui importaient les semaines et les mois ; la vie est longue, surtout quand on sait n'en perdre aucune minute. Par moments elle croyait avancer dans la voie qu'elle s'était tracée ; à d'autres jours, il lui semblait soudain qu'elle avait reculé de bien loin en arrière, et qu'elle n'arriverait jamais.

Un soir, c'était aux environs de l'époque où la

cour quittait Pétersbourg pour s'installer à la résidence d'été de Tsarskoé-Sélo, le grand-duc, traversant, pour se rendre chez l'Impératrice, un salon désert, aperçut Cléopâtre qui venait au-devant de lui.

Avec une hésitation rare chez lui, il ralentit sa marche, et, se trouvant enfin près d'elle, il s'arrêta.

Dans la longue enfilade de pièces devant et derrière lui, allaient et venaient une quantité de personnages de toute espèce, qui ne se préoccupaient pas d'eux. Il ne put résister au plaisir de regarder de près cette admirable fille, qui, par un privilège rare, ne perdait rien à un examen attentif. Il sentait aussi un désir étrange de l'entendre parler ; le timbre de sa voix riche et grave, qu'il avait peu entendu jusque-là, n'aurait-il pas une autre sonorité en s'adressant à lui-même ?

— Seule, mademoiselle ? égarée dans les détours de ce labyrinthe ? dit-il avec un léger sourire.

— Je suis fatiguée, monseigneur. J'ai obtenu la permission de rentrer chez moi...

La voix de velours tremblait imperceptiblement en prononçant ces paroles banales, et les yeux magnifiques s'étaient baissés, pendant qu'un rose idéal montait aux joues de marbre et les faisait plus humainement belles.

Boris comprit qu'elle se fit des esclaves de ceux à qui elle daignait sourire.

— Pas malade ? j'espère ! fit-il en se contraignant pour rester dans la froide politesse qui lui convenait.

— Oh ! non, monseigneur. Un léger mal de tête. D'ailleurs, depuis un moment, je me sens déjà beaucoup mieux.

Elle le regarda, afin que son regard clair et tranquille démentît l'audace de ses paroles.

Il fut presque irrité qu'elle osât le regarder ainsi, et si elle avait agi autrement, il l'eût méprisée.

— Je souhaite que ce ne soit rien de plus grave, dit-il en la saluant d'un air cérémonieux. Bonsoir, mademoiselle.

Elle lui fit une révérence officielle et s'éloigna sans se retourner.

Cléopâtre avait eu le dessus dans cette rencontre, malgré son apparente défaite, car le grand-duc se retourna, lui, et la regarda disparaître au bout de l'enfilade de salons. Après quoi, tirant sur sa moustache, il continua son chemin.

La glace était brisée ; depuis ils se rencontrèrent nombre de fois, et presque toujours Boris échangea quelques mots avec « la belle indifférente ».

La cour se transporta à Tsarskoé-Sélo, et les entrevues devinrent plus rares, quoique Boris se montrât cet été-là particulièrement assidu à la grande cour. Il venait volontiers passer la journée et même la nuit au château, prenant une part plus active que

de coutume aux petites réunions gaies du mardi ou du jeudi. Le décorum n'était plus tout à fait le même, et d'ailleurs on pouvait se rencontrer dans les jardins. Jardins périlleux, où les arbres avaient autant d'yeux que de feuilles; mais qui saurait trouver malice aux rencontres fortuites d'un prince et d'une demoiselle d'honneur, sur le pont de marbre ou près de l'embarcadère, en un mot, aux endroits les plus fréquentés, les plus en vue de tout le parc?

Charamirof, avec sa femme et sa belle-sœur, avait loué une des plus somptueuses villas de cette élégante petite ville, plantée comme un décor, dans le but unique de servir de dépendances au château. Poussiéreuse, mal ombragée, Tsarskoé-Sélo n'aurait aucune raison d'être sans la résidence impériale : ses larges rues à angle droit sont faites pour laisser se répandre un torrent de voitures; on trouverait difficilement à y acheter un mouchoir de poche; en revanche, les ouvriers bijoutiers y sont nombreux; ne faut-il pas qu'on puisse faire réparer en une heure quelque bracelet, quelque médaillon endommagé?

C'est dans ce séjour artificiel que Kamoutzine trouvait à exercer le plus largement son esprit de moquerie. Ses plaisanteries n'étaient pas toujours de bon goût, mais, à la campagne!... l'étiquette était plus clémente, on riait de meilleur cœur, et le jour où il s'imagina de brouiller tous les feuilletts des morceaux que l'on devait jouer sous les fenêtres du

palais, produisant, à l'inexprimable horreur du chef de musique, la plus épouvantable cacophonie qui se fût jamais entendue, la famille impériale ne fit qu'en rire.

Le goût d'Irène était devenu très-délicat depuis qu'elle était princesse, et les farces de Kamoutzine avaient le don de la mettre en fureur.

— Cet homme a des goûts de commis voyageur, dit-elle un jour à son mari. Je ne comprends pas que vous le receviez ! Et Cléopâtre, que je croyais plus difficile, en fait aussi ses délices !

Cléopâtre fit un très-léger mouvement dans le fauteuil où elle était ensevelie ; mais Charamirof éclata de son rire bon enfant.

— Kamoutzine ? Mais c'est la joie de mon cœur ! Que deviendrait-on si l'on n'avait pas Kamoutzine ? Il y aurait de quoi mourir d'ennui !

Irène haussa dédaigneusement les épaules.

— Voilà bien les hommes ! dit cette Minerve de dix-neuf ans. Passe pour vous autres, puisque vous avez des goûts en général peu relevés ; mais toi, Cléopâtre !...

— Je n'en fais pas mes délices, répondit celle-ci d'une voix calme ; seulement c'est un bon garçon, et, comme il est drôle, je ne vois pas, en définitive, pourquoi je serais plus difficile d'humeur que la famille impériale, qui le tolère.

— Oh ! toi ! tu es une officielle ! fit Irène d'un air

méchant. J'espère que tu remplaceras la grande maîtresse, quand elle donnera sa démission. S'il ne faut que trouver bon tout ce qui vient d'en haut...

— Irène ! vous êtes séditeuse ! dit Charamirof en grossissant sa voix.

— Encore une de vos déplorables plaisanteries, répliqua-t-elle d'un ton courroucé.

Mais son mari n'était pas facile à mettre en colère ; elle n'obtint que des éclats de rire en réponse à ses sorties aigres-douces. Elle s'en prit, non au prince, qui était après tout le maître du logis et d'elle-même, mais à sa sœur, qu'elle rendait moralement responsable de tous ses petits mécomptes.

La villa qu'ils habitaient avait beau être vaste, ce n'était plus l'hôtel Charamirof, et l'on s'y trouvait vivre forcément plus près les uns des autres. La chambre de Cléopâtre, si on ne l'eût pas affectée à cette destination, eût fait la lingerie la plus commode et la plus agréable pour Irène. La princesse eût pu installer là toutes ses robes, tout son linge, et venir y conférer journellement avec l'habile femme de chambre française préposée à la confection de ses toilettes d'été.

Charamirof ayant choisi cette pièce pour sa belle-sœur, Irène avait été contrainte de reléguer mademoiselle Louise dans une chambre vaste, mais mal éclairée, qui donnait sur la cour, auprès de la remise. La femme de chambre ne cessait de se plaindre du

« mauvais jour » qui la gênait pour coudre, et du voisinage qui l'obligeait à fermer sa fenêtre quand on lavait les voitures. Ces doléances quotidiennes avaient fini par exaspérer la jeune femme ; au lieu de leur imposer silence, elle s'était laissé envahir par une mauvaise humeur croissante à l'égard de sa sœur. Elle absente, cet inconvénient ne se fût pas produit.

Peu à peu, elle en vint à concevoir une véritable antipathie contre Cléopâtre, et ne pensa plus qu'au moyen de s'en débarrasser.

Le moyen était unique : il fallait qu'elle se mariât. Aussi la jeune femme employa-t-elle toute son intelligence à circonvenir sa sœur dans ce but. Mais Cléopâtre avait une telle manière de laisser dire et de laisser faire, sans entendre ni voir ce qui lui déplaisait, qu'on ne pouvait venir à bout de lui rien insinuer : il fallait s'expliquer clairement.

Irène eut bien envie de le faire, à plus d'une reprise ; elle recula toujours au dernier moment. Comment dire en face à sa sœur sans fortune : « Tu m'ennuies, tu me gênes, va-t'en ; et comme je ne peux pas te mettre à la porte, marie-toi pour me débarrasser de ta personne. »

Décidément, c'était impossible. Irène renonça à une attaque directe, mais se promit, en revanche, de ne pas manquer l'occasion, si jamais elle se présentait.

Néoutof venait à Tsarskoé-Sélo, comme il était venu à Pétersbourg. Cet homme, qui ne quittait jamais son château de province, qui avait vécu douze ans sans songer même à prendre l'air des villes, était devenu aussi mondain qu'un gentilhomme à la clef, autrement dit un chambellan. Très-aimé au palais, il y passait souvent la soirée, et, le jour, on lui voyait volontiers faire une tournée de visites qui finissait invariablement par la maison Charamirof.

Irène ne pouvait pas le souffrir. Depuis qu'elle s'était aperçue qu'il venait pour Cléopâtre, elle l'avait pris en grippe de la façon la plus évidente. Le vieux général était aussi de ceux qui ne voient autre chose que ce qui leur convient : il continuait d'être extrêmement aimable avec la princesse, et comblait également les deux sœurs de bouquets et de fruits glacés.

Irène, qui aimait les présents, accueillait fleurs et bonbons avec un sourire et réservait toutes ses aigreurs pour Cléopâtre, responsable des assiduités de ce courtisan mal venu. C'était un grief de plus contre elle.

Il n'était guère plus facile de se débarrasser de Néoutof que de Cléopâtre elle-même. La colère grandissante de la jeune femme se débattait, furieuse de son impuissance, lorsque le hasard lui fit entrevoir un jour la possibilité d'une solution.

Sous les arbres grêles du jardin de Charamirof, la

société habituelle d'Irène était réunie vers quatre heures de l'après-midi. Les plates-bandes de géraniums rôtiissaient au soleil, et, pour empêcher les visiteurs d'en faire autant, un grand vélum tendu entre quatre arbres jetait sur le gazon une ombre bien nécessaire. Après une longue causerie amicale, Néoutof prenait congé de Cléopâtre, et, selon sa coutume, lui baisait la main, lorsqu'une dame présente dit à Irène :

— Voyez le général ; n'est-ce pas touchant, cette affection qu'il témoigne à votre sœur ? Ne dirait-on pas qu'il l'adore ? Il n'y a que ces vieux gentilshommes pour donner aux femmes de telles marques de respect affectueux ! De nos jours on ne sait plus !

Cléopâtre avait reconduit son vieil ami jusqu'à la porte, et revenait d'un pas lent ; le regard d'Irène l'inspecta de la tête aux pieds... Elle était bien belle, oui, et bien froide, bien impassible... Mais on pouvait peut-être la troubler, en s'y prenant adroitement... Qui sait ? on trouverait peut-être le défaut de cette cuirasse d'orgueil...

Irène laissa passer deux jours ; un instinct secret de perversité lui avait appris qu'il faut donner aux choses un aspect de vraisemblance, en les faisant reculer un peu dans le passé, ce passé fût-il de quarante-huit heures ; puis un soir, en revenant du palais, Cléopâtre la trouva dans sa chambre, assise

auprès du bureau, sur lequel gisaient deux ou trois revues et un roman commencé.

La première impression fut désagréable. Il est très-rare qu'on soit satisfait de trouver quelqu'un dans sa chambre, à moins que ce ne soit la meilleure moitié de soi-même; de plus, Irène n'était peut-être pas entrée deux fois dans la chambre de sa sœur depuis qu'elle lui offrait l'hospitalité. En la voyant, Cléopâtre eut le pressentiment de quelque malheur.

— Tu m'attendais, lui dit-elle avec cette impassibilité qui était sa grande force.

— Oui, le jour tu es à ton service, ou bien tellement entourée qu'on ne peut te parler. Aux repas, mon mari est entre nous, et ce que j'ai à te dire ne souffre aucun témoin.

La jeune femme avait pris, pour tenir ce discours, un air de douceur apitoyée qui porta aussitôt Cléopâtre aux plus noirs pressentiments. Elle n'en montra rien cependant et s'assit en face de sa sœur avec beaucoup de calme.

— Tu es mon aînée, commença la petite princesse, mais je suis mariée, ce qui me donne un avantage sur toi, ma chère sœur. J'entends bien des choses qui ne vont pas jusqu'à tes oreilles, et puis il y a des propos qu'on ne tient pas en présence des personnes que cela regarde...

— On t'a dit du mal de moi ? fit posément Cléo-

pâtre en posant ses fines mains l'une sur l'autre au bord de la table.

— De toi, non... Cependant on dit des choses qui peuvent te nuire... qui pourraient te nuire, veux-je dire, si l'on ne venait à bout d'arrêter les commérages; on...

— Voilà bien des *on*, interrompit la jeune fille sans s'émouvoir. Je présume que ce ne sont pas les mêmes qui disent du mal de moi et qui ont l'intention de l'empêcher...

Piquée dans sa diplomatie secrète, Irène brusqua le dénoûment.

— Bref, puisque tu es si incrédule, *on* dit que le général Néoutof te courtise de trop près. Tu lui as permis des privautés...

— Irène ! s'écria Cléopâtre en se levant de toute sa hauteur.

La princesse paraissait bien frêle et même bien mesquine auprès de cette magnifique statue de l'Indignation.

— Tu peux monter sur tes grands chevaux, si cela te plaît, répliqua la maligne petite personne, mais on le dit, — et j'ajoute qu'on a raison. Vos tête-à-tête perpétuels finissent par donner ombrage, et quand on le voit te baiser les mains à tout bout de champ...

Elle put continuer à son aise; sa sœur ne l'écoutait pas. Les méchantes paroles d'Irène avaient en-

foncé dans son cœur une pointe qui pénétrait de plus en plus, et elle n'avait d'attention que pour la douleur aiguë, profonde, qu'elle sentait plus avant à chaque seconde.

Donc il ne suffisait pas d'être sans tache, il eût fallu aussi repousser les hommages les plus respectueux... Pour plaire à qui? Au monde? Le monde ne se préoccupait pas de cela, et Cléopâtre était bien sûre que la perfide insinuation était uniquement l'œuvre de sa sœur. Que voulait-elle, cette sœur implacable, à qui elle n'avait rien demandé, qui lui avait offert sa maison et qui maintenant semblait lui reprocher de ne pas la respecter?

— Enfin, dit-elle en levant sur sa persécutrice des yeux pleins de dignité, mais où les larmes avaient peine à rester, — que veux-tu de moi?

— Que tu te maries, jeta brutalement Irène, qui se leva pour sortir.

— Je ne veux pas me marier maintenant, fit Cléopâtre en pesant chaque mot.

— Tu vois bien alors que les mauvaises langues ne sont pas si loin de la vérité...

— Comment cela? dit la jeune fille avec le même calme, mais en pâlisant.

— Si l'on disait que tu trouves plus d'avantages à enchaîner le vieux Néoutof qu'à épouser un homme moins riche...

— Irène, tu perds la tête, fit Cléopâtre avec beaucoup de noblesse.

— Non pas. Chacun sait que Néoutof, à son âge, n'est-ce pas... et puis... Mais il fait le chien du jardinier, et empêche les autres de manger dans son jardin... Enfin, ma chère, à bon entendeur salut. Je veux que ma maison soit respectable et respectée, et je pense que tu m'y aideras.

Elle opéra une sortie fort majestueuse et laissa Cléopâtre atterrée d'une telle profondeur de méchanceté.

Lorsqu'elle se fut assurée qu'elle était seule et que sa sœur ne reviendrait pas, elle laissa tomber sa tête dans ses mains, et pleura. Elle se gardait des larmes inutiles, car les larmes attaquent la beauté; mais, cette fois, son cœur était blessé, et la blessure voulait saigner.

Ces causeries avec Néoutof étaient une part de sa vie; elle y tenait comme à la joie quotidienne qu'attendent plus ou moins tous les indigents de ce monde; c'était pour elle ce qu'est l'heure de préau pour le prisonnier, la rentrée au logis de l'écolier; pendant l'heure qu'il passait auprès d'elle, elle était reine et servie par un preux paladin; et puis, il lui parlait du grand-duc...

Pour la première fois, Cléopâtre descendit au fond de son âme et s'interrogea directement. Aimait-elle le grand-duc? Dans les commencements de l'a-

venture invraisemblable où elle s'était engagée, elle ne l'aimait certes pas; elle voulait arriver au moins aux marches du trône, puisque le trône lui-même était occupé. Cléopâtre n'était pas de celles qui troublent sans scrupules un intérieur respecté; le respect qu'elle avait de sa propre personne le lui eût interdit d'ailleurs, et puis sa tâche toujours difficile devenait impossible s'il fallait encore obtenir un divorce; mais elle n'avait vu d'abord en Boris qu'un prince libre, qui pouvait lui donner la place convoitée par son ambition.

Depuis... Eh bien, oui, depuis elle s'était troublée. Le regard qui avait inquiété le grand-duc n'était pas une habile comédie. Prise à son propre piège, à force de souhaiter inspirer l'amour, elle avait senti son cœur s'émouvoir. Était-ce bien son cœur? ou plutôt n'était-ce pas sa tête?

Ah! qu'importait! Qu'il l'aimât, cet homme dont le nom était prononcé dans les prières publiques, devant qui s'inclinaient toutes les têtes, cet homme qui pouvait, si le destin le voulait, devenir à son tour souverain de l'immense empire...

Qu'il l'aimât, et, dans sa reconnaissance, elle l'aimerait tellement qu'aucun homme sur la terre n'aurait reçu une telle somme de félicité.

Elle ne méprisait plus l'amour, elle le vénérail, non plus seulement comme une puissance, mais

comme un dispensateur de félicités ; n'était-il pas tout, puisqu'il pouvait tout donner ?

Elle se leva, baigna son visage enflammé dans l'eau fraîche et ouvrit sa fenêtre pour respirer.

La nuit était encore claire et presque dorée, bien que juillet fût déjà à la moitié de son cours ; l'odeur des foins venait de loin, et celle des sapins de la forêt, chauffés par la chaleur du jour, s'y mêlait d'une façon délicieuse. Cléopâtre eut la vision d'un bois où elle se promènerait sans contrainte avec l'homme qu'elle aimerait, pendant une nuit exquise, semblable à celle-ci. Elle serait aimée, elle aimerait elle-même...

— O mon prince ! murmura-t-elle.

Tout à coup il lui sembla que quelque chose croulait en dedans d'elle-même. Elle n'était pas sûre d'aimer Boris. Ce n'était pas dans les bois, au milieu d'une nature sauvage, qu'elle pouvait évoquer cette image. L'image ne voulait apparaître que dans les jardins ou dans les salles illuminées d'un palais...

— C'est pourtant lui que je veux ! dit-elle en fermant la fenêtre.

VIII

Le lendemain, Cléopâtre se leva de bonne heure, afin d'être certaine de voir sa sœur avant qu'elle sortit. Charamirof partait d'ordinaire vers huit heures et allait faire un tour aux casernes de son régiment, car c'était un brave garçon, très-conscientieux.

A neuf heures, la sonnette de la princesse avertit que la femme de chambre pouvait entrer. Une demi-heure après, Cléopâtre se fit annoncer.

Irène était à sa table de toilette et finissait de se faire coiffer; en apercevant sa sœur, elle congédia la camériste d'un air maussade.

— Que me veux-tu ? dit-elle d'un ton aussi peu encourageant que possible.

— Je veux savoir ce que tu demandes de moi. Tu as oublié de me le dire hier soir.

La petite princesse se mordit les lèvres.

— Ce que je veux ? tu n'as pas besoin que je te le dise ! Tu le sais aussi bien que moi.

— Fais, je te prie, comme si je ne le savais pas.

— Eh bien, je veux que tu cesses d'encourager

aussi scandaleusement les amours ridicules de cette vieille momie.

— C'est du général comte Néoutof que tu parles?

— Parfaitement.

Cléopâtre, qui était restée debout, posa un doigt sur l'épaule de sa sœur.

— Irène, dit-elle, tu préviendras mon beau-frère qu'à partir de ce jour je quitte sa maison.

La princesse se leva, dans une fureur absolue :

— Je te le défends ! dit-elle en serrant les dents de rage.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi.

— C'est ce qui te trompe. Si tu quittes notre maison, je dirai au monde entier que c'est pour te livrer, sans contrôle, à ton dévergondage...

Les doigts de Cléopâtre effleurèrent la joue de sa sœur avec une douceur voulue ; elle se contenait, quoique avec une peine extrême.

— Si je voulais raconter que je viens de te donner un soufflet, dit-elle, ce serait peut-être vrai... et pourtant on ne le croirait peut-être pas...

Irène pâlit, d'une pâleur grise, cendrée.

— Que dis-tu ? fit-elle, si surprise qu'elle ne savait plus que penser.

— Je veux dire, ma sœur, que de toi à moi les insultes sont inutiles. Si elles restent entre nous, elles sont sans effet. Si le monde est mis dans la confidence, ou bien il n'en croira rien, ce qui sera

nous faire beaucoup d'honneur, ou bien le scandale sera épouvantable... Crois-moi, ma sœur, épargne-toi, comme à moi, des paroles ou des actes qui nous feraient un mal superflu.

Irène baissa la tête.

— Tu ne peux pourtant pas t'en aller d'ici, dit-elle.

— Pourquoi?

— Parce que cela te ferait du tort.

C'était vrai. Cependant Cléopâtre ajouta, ce qui était non moins vrai :

— Et puis ton mari ne te pardonnerait pas d'avoir à ce point enfreint les devoirs de l'hospitalité... Allons, ma sœur, sachons vivre ensemble. C'est un gros sacrifice que nous faisons au monde. Tâchons au moins qu'il nous en récompense ! Et si pénible qu'il te soit, sache que pour moi il l'est mille fois davantage, car je suis pauvre.

Elle était sur le seuil de la porte.

— Rappelle-toi, Cléopâtre, dit Irène de sa voix apitoyée, que le mariage seul peut te permettre de quitter cette maison...

Cléopâtre referma la porte sans répondre.

Elle avait fait pour se contenir un effort si énergique que tout son être vibrait de colère. Tordant en hâte ses lourds cheveux sous une petite toque de plumes, elle prit une ombrelle et se dirigea vers le parc.

A cette heure matinale, — l'horloge du palais sonnait dix coups, — il était dans toute sa beauté royale. La coupole du petit bain turc brillait comme une pierre précieuse, et le pont de marbre semblait aérien, tant il se détachait avec délicatesse sur le fond des arbres, alors dans tout l'éclat de leur feuillage. L'odeur des tilleuls remplissait l'air comme une fumée de cassolettes; l'Empereur avait une prédilection telle pour ce parfum qu'il passait infailliblement à Tsarskoé-Sélo le temps de la floraison des quinconces, afin de jouir pleinement de cet arôme reposant. Les cygnes nageaient sur le lac; on n'était pas isolé dans cet immense jardin anglais, et cependant on pouvait y rencontrer la solitude.

Cléopâtre avait besoin de paix et de silence. Elle quitta les bords du lac où quelques promeneurs, soit isolés, soit par groupes, la menaçaient de rencontres oiseuses, et elle se dirigea vers une allée peu fréquentée d'ordinaire, du côté de la grosse tour, fausse ruine, qui forme une des portes du parc. Là elle était bien sûre de ne voir que des enfants, accompagnés de leurs bonnes.

L'ombre et la fraîcheur étaient déjà appréciables à cette heure, car le soleil brillait depuis longtemps dans le ciel d'un bleu léger. Un petit vent faisait frémir les feuilles, apportant par instants le tintement des cloches qui sonnaient la messe à toutes les églises de la petite ville.

A mesure qu'elle avançait, Cléopâtre sentait sa colère s'apaiser et le chagrin la remplacer. Quel malheur d'être pauvre ! Quel malheur de n'être pas au-dessus de cette société orgueilleuse, pétrie de préjugés, gonflée de ridicules, dont les arrêts étaient plus irrévocables que ceux des juges, car l'Empereur fait grâce ! Et qui donc a jamais pu se relever d'une condamnation prononcée par le monde ?

Être au-dessus de tout cela ! Braver les jugements iniques, faire la loi à son tour, et alors, parvenue à la puissance, être bonne, indulgente, avoir pitié de ceux qui se trompent, pitié surtout de ceux que l'on condamne, tendre la main aux calomniés, et dire fièrement : « Cela sera, parce que je le veux ! » Ne viendrait-il donc jamais, le jour où une femme de cœur, ayant souffert, se trouverait à son tour parmi les dispensatrices des grâces et des bienfaits !

— Vous marchez bien vite, mademoiselle ! dit près d'elle une voix qui la fit tressaillir.

Il était en face d'elle, celui qui pouvait lui tout donner ; escorté de son fidèle lévrier blanc, qui s'était arrêté aussi, le museau dans sa main gantée, il la regardait avec une singulière expression d'intérêt.

Elle plongea dans ces yeux de maître ses yeux humides de vassale éperdue, et osa poser la main sur la tête du lévrier, qui la regardait avec douceur.

— Vous paraissez bien émue ! dit-il, emporté par le besoin de connaître le mot de cette énigme vivante.

Qui sait ? elle venait peut-être de se quereller avec celui qu'elle aimait en secret... Boris voulait savoir si vraiment elle aimait en secret un homme dont il ignorait le nom.

— J'ai eu quelque chagrin ce matin, répondit-elle sans hâte. Votre Altesse Impériale est trop bonne d'y avoir fait attention.

— Vos beaux yeux ont pleuré ! fit-il en souriant.

Et il se mit à marcher doucement dans la direction qu'elle suivait tout à l'heure. Le lévrier blanc portant bas la tête, comme ceux de sa race, les suivait et semblait baiser la trace de leurs pas.

— Il y a un malheur dans ma vie, fit tout à coup Cléopâtre. — Elle sentait que jamais elle ne retrouverait une occasion semblable, et qu'il fallait aller jusqu'au bout. — Ce malheur, c'est d'être pauvre et dépendante... Non, monseigneur ! ajouta-t-elle avec un mouvement de pudeur très-noble et très-naturel, répondant ainsi à un geste imperceptible du grand-duc. Je ne puis ni ne veux être autre chose que pauvre et dépendante ; changer de dépendance serait descendre ; actuellement, au moins, je ne dépends que de ma famille !

Il sourit légèrement, et un petit mouvement de sa tête indiqua qu'il était satisfait. Elle continua :

— Mais cette dépendance a des côtés parfois bien odieux.

— On vous tourmente?

— Ne s'est-on pas imaginé de prendre en mauvaise part l'affection toute paternelle que me porte le général Néoutof?

Le grand-duc sourit pour tout de bon cette fois.

— Néoutof! Néoutof porte ombrage à vos parents? Je ne croyais pas Charamirof si sot!

— Ce n'est pas lui, monseigneur.

Boris comprit et cessa de rire. Il savait ce que peut inventer la malice féminine.

— Ce n'est pas sérieux, dit-il; Néoutof est le plus galant homme du monde.

— C'est bien pour cela!

— Il vous aime beaucoup... Vous avez de l'amitié pour lui?

— Infiniment, monseigneur. Sa conversation est l'une des plus intéressantes que je connaisse.

Le grand-duc se souvint que Néoutof ne lui parlait plus du tout de Cléopâtre, depuis l'escarmouche qu'ils avaient eue à son sujet. Était-ce donc vrai que le vieillard était accessible à la jalousie au sujet de sa jeune amie? En ce cas, le pauvre homme était fort à plaindre, car mademoiselle Bakhtof n'était pas fille à jouer le rôle de coquette, cela était évident.

— Ce que vous me dites est fort triste, dit le

grand-duc après un silence. Je ne vois guère pour vous qu'un moyen de sortir de cette situation difficile.

Les yeux de Cléopâtre demandaient si clairement quel était ce moyen, que le grand-duc fut forcé de continuer, malgré son léger embarras :

— Ce moyen est si aisé que je ne puis comprendre comment vous ne l'avez pas employé depuis longtemps...

Enfin ! il y venait donc ! Il allait prononcer la phrase qui servirait de point de départ à Cléopâtre pour des paroles définitives. Elle sentait son cœur battre si fort qu'elle avait peine à respirer.

— Ce qui vous soustrairait à la domination arbitraire de... de votre sœur, si j'ai bien compris, ce serait un mariage...

Les yeux de Cléopâtre s'abaissèrent soudain ; un incarnat plus vif monta à ses joues, et elle parut en cet instant si belle que Boris ne put jamais l'oublier.

— Un mariage, dit-elle lentement, de cette voix de velours, puissante et modérée à la fois, qui complétait si richement les dons que la nature lui avait faits... Un mariage, assurément, monseigneur. Une fille pauvre et fière, comme moi, n'a point d'autre ressource que de se vendre légitimement au plus offrant, même quand son cœur l'entraîne ailleurs...

Boris sentit à son tour un grand mouvement au cœur.

— On épouse celui qu'on aime, fit-il avec un léger sourire qui cachait bien de l'inquiétude.

— Quelquefois, on ne peut pas épouser celui qu'on aime, répliqua Cléopâtre en posant sa belle main sur la tête du lévrier qui venait entre eux, pour solliciter une caresse. C'est alors, monseigneur, qu'on reste pauvre et dépendante — avec son secret.

Le grand-duc aurait dû se tenir pour averti; mais un instinct bizarre d'homme à qui tout réussit, de quasi-souverain qui ne connaît guère d'obstacles, le poussait à aller plus loin encore.

— Si c'est une question d'infériorité de fortune, cela peut s'arranger, dit-il avec bonté.

Elle secoua la tête.

— Si c'est une infériorité de situation sociale, il est aussi des remèdes à cela, continua-t-il, mais j'ai peine à croire que vous ayez jeté les yeux au-dessous de vous... quoique assurément il ne manque pas de jeunes officiers encore obscurs et pleins de mérite... Il me serait agréable de faire quelque chose pour votre bonheur.

Elle esquissa un de ces gestes à demi humbles, par lesquels on remercie les souverains de leurs faveurs :

— Votre Altesse Impériale est pleine de bonté et de délicatesse. Le général Néoutof me l'avait dit, et je le savais d'avance; mais sa bonté ne peut rien pour moi...

Il la regarda perplexe. Ce beau visage couvert de rougeur démentait ses paroles modestes.

— Je le regrette, dit-il troublé. J'aurais voulu vous savoir heureuse avec l'époux de votre choix.

— Vous l'auriez voulu, vraiment, monseigneur?...

Sa voix se dérobait — comme Cléopâtre elle-même tout entière; — il la regarda et vit qu'elle pâlisait mortellement. Il eut pitié d'elle, en même temps qu'une vive satisfaction d'amour-propre le pénétrait de part en part.

— Je l'aurais voulu, reprit-il, si votre bonheur avait été dans cette union; s'il ne peut s'y rencontrer...

— Mon royaume n'est pas de ce monde, murmura faiblement Cléopâtre, dont la fierté ne voulait pas lâcher prise, même à cette heure décisive.

Le grand-duc la regarda pendant une seconde avec des yeux de véritable amant épris, et, pendant cette seconde, il l'aima, en effet, passionnément. Elle était dans sa main, il en était sûr maintenant : un mot, et elle serait à lui... Il eut presque envie de le tenter. Pendant qu'il hésitait, elle avait eu conscience du danger qu'elle courait, car elle n'était plus sûre de ne pas succomber.

— Je suis fière, monseigneur, dit-elle en reprenant possession d'elle-même, ma fierté est mon seul patrimoine, avec mon honneur. Les deux sont inséparables. Je saurai souffrir en silence, comme j'ai

déjà souffert, et aucune humiliation ne pourra m'atteindre, car je suis au-dessus des offenses, — comme vous êtes, monseigneur, au-dessus de nous autres.

Elle lui fit une véritable révérence de cour et parut vouloir s'éloigner, bien que ce fût contraire à l'étiquette. Il étendit la main pour la retenir.

— Attendez, dit-il, mademoiselle, je voudrais en vérité vous savoir heureuse, car vous le méritez...

— Heureuse, dit-elle avec un sourire amer; vous ne savez pas ce que vous souhaitez, monseigneur.

Il eut une violente envie de l'attirer à lui et de baiser les lèvres dédaigneuses. Il n'eût pas été homme s'il n'avait éprouvé ce mouvement, mais c'était un homme honnête, et cette folle idée ne fit que traverser son cerveau.

— Laissez-moi vous dire pourtant, mademoiselle, que j'ai pour vous une affection sincère, — mon ami Néoutof y est bien pour quelque chose, sachez-le, — et que si vous avez jamais besoin de la mettre à l'épreuve, je saurais me montrer un ami...

— C'est trop d'honneur que me fait Votre Altesse Impériale, répondit Cléopâtre en s'inclinant.

Il la salua et la quitta d'un pas bref. Son lévrier resta un instant indécis, ne sachant s'il devait suivre son maître ou rester sous la belle main qui venait de le caresser; puis il tourna la tête vers le grand-

duc, et le rejoignit de son trot allongé, la tête basse, comme quelqu'un qui n'est pas tout à fait content.

Ni Boris ni Cléopâtre non plus n'étaient contents. Elle regrettait avec désespoir l'occasion manquée ; lui, se blâmait d'en avoir tant ou si peu dit. Bientôt il pensa à autre chose, mais elle ne cessa de retourner dans sa tête les moindres incidents de leur entretien.

Peu à peu, la lumière se fit dans l'esprit de l'orgueilleuse fille. Après tout, c'était déjà prodigieux qu'il se fût montré à ce point affectueux avec elle. Ce n'était plus la banale conversation de la cour, c'était la causerie amicale, très-intime, d'un ami qui oubliait volontairement la distance.

Un ami, c'était peu, sans doute ; il n'avait pas compris, préoccupé peut-être d'autres pensées, l'aveu voilé de Cléopâtre. Il comprendrait plus tard, elle saurait bien l'y forcer ; pour ce jour, c'était assez qu'il lui eût donné l'assurance de son amitié... Elle voulait s'aveugler, et elle y parvint.

Elle revint au logis, les yeux brillants, les lèvres épanouies, fortifiée par la marche, emportée, pour ainsi dire, au delà de ce monde par sa rencontre. La porte d'un monde nouveau ne venait-elle pas de s'entr'ouvrir devant elle ?

Irène avait eu le temps de réfléchir, et l'incroyable action de sa sœur lui était apparue dans toute sa netteté. Les doigts de Cléopâtre effleurant sa joue

avaient eu l'intention de l'insulter, elle n'en pouvait plus douter; ce n'était pas une caresse, mais bien un soufflet, de même qu'entre hommes il suffit d'indiquer le geste pour que l'offense soit considérée comme subie.

Cette fille sans le sou avait osé oublier le respect qu'elle devait à sa sœur, puînée, mais riche. Cela méritait une punition, et Irène ne reculait jamais devant la nécessité de faire du mal à autrui. En attendant que son esprit inventif ou le hasard lui eussent suggéré le moyen de faire beaucoup de mal à cette ennemie d'autant plus haïe qu'elle lui tenait de plus près, elle se contenta de garder un silence hautain lorsqu'elles étaient seules, tout en conservant son attitude ordinaire en présence de Charamirof, qui ne se doutait de rien, et qui eût blâmé vertement sa femme s'il avait pu soupçonner la vérité.

IX

Le déjeuner venait de finir, et les trois convives s'étaient assis sur la terrasse de la maison, donnant au-dessus de la rue, lorsqu'un bruit singulier se fit entendre dans la rue. Sur un orgue de Barbarie

grinçait le *Miserere* du *Trovatore*, accompagné d'une cornemuse de nationalité douteuse. Brochant sur le tout, des cris plaintifs, semblables au vagissement d'un enfant, résonnaient à des intervalles inégaux.

Charamirof, très-badaud de sa nature, ne put résister au plaisir de se pencher en dehors de la balustrade, pour voir la cause de sons si extraordinaires. Au bout de la rue, des paysans et des domestiques stationnaient devant la boutique d'un boulanger, entourant une petite voiture trainée par un cheval efflanqué. La distance et la foule empêchaient le prince de distinguer ce que portait la voiture, mais de gros rires qui s'élevaient par instants du groupe des spectateurs lui donnaient à penser que ce devait être fort drôle.

Kamoutzine parut à l'angle, et se trouva mêlé à la foule, qui s'écarta respectueusement devant un officier de la garde.

— Tiens! fit Charamirof, si Kamoutzine s'en mêle, cela va être drôle!

La chose ne s'annonçait pas, cependant, sous un aspect comique. Les gens se dispersèrent d'un air penaud, et le mystificateur resta à peu près seul avec les musiciens et le propriétaire de la petite voiture.

— Comment! dit-il, vous n'avez pas honte de faire souffrir ainsi une malheureuse bête? .

— Votre Honneur, fit observer le cornac, c'est pour qu'il parle.

— Pour qu'il parle, brutes que vous êtes ! Si je vous mettais tout nus à la bouche du four de ce boulanger, cela vous ferait-il bêler ?

Les trois hommes se regardèrent interdits. Pendant ce temps, la victime se tordait dans la poussière de la rue avec des gémissements plaintifs.

C'était un tout jeune phoque, grand à peine comme un enfant de deux ans ; ses yeux humains, sa bonne physionomie qui exprimait la douleur et la crainte, en faisaient un réel objet de compassion.

Kamoutzine était sans pitié pour les hommes, mais plein de tendresse et de pitié pour les bêtes. Il se pencha sur la pauvre créature, qui le regarda avec douceur, et ouvrit sa bouche, d'où ne sortit aucun son.

— Vous êtes des imbéciles, fit posément Kamoutzine. Cet animal a dû vous coûter quelque chose, à moins que vous ne l'ayez volé ! Il vous rapporte de l'argent, et vous allez le laisser mourir faute d'eau. Allons ! de l'eau, vite !

— Mais, Votre Honneur, il y en a dans sa baignoire.

C'était une baignoire d'enfant, à peine assez grande pour que la malheureuse bête pût s'y retourner. Elle contenait environ un demi-seau d'une eau bourbeuse et jaunâtre.

— Ça, de l'eau? Vous mériteriez qu'on vous la fit boire! dit Kamoutzine sans se départir de son beau sang-froid. Il y a une fontaine ici près, empruntez un seau à ce brave homme de boulanger, qui ne vous le refusera pas, et apportez-le-moi plein jusqu'au bord; lavez la baignoire et remplissez-la d'eau fraîche. Dépêchons!

Le seau fut vite apporté; Kamoutzine en versa avec précaution le contenu sur la bête pantelante. A mesure que l'eau ruisselait sur son corps, en minces filets, le petit phoque revenait à la vie et faisait des mouvements de bien-être; lorsque son corps, lavé de la poussière qui lui faisait un enduit jaunâtre, apparut brillant, presque noir, il se dressa sur sa queue et exécuta de lui-même le balancement qu'il avait appris à coups de bâton.

— Eh! voyez, il danse tout seul! fit l'homme à la cornemuse. C'est qu'il est content!

— Faut-il que vous soyez un tas d'imbéciles pour que moi, un officier de la garde, je sois obligé de vous enseigner comment on soigne un phoque! Allons, mettez-le dans sa baignoire.

Il fut obéi, et le petit animal témoigna sa joie en se roulant plusieurs fois sur lui-même dans l'eau claire, après quoi, il posa sa tête sur le rebord de cuivre, et fixa sur Kamoutzine ses yeux intelligents et bons.

— Oui, dit l'officier, tu voudrais bien m'em-

brasser ! Tout à l'heure, quand tu seras un peu plus sec. Suivez-moi, vous autres, c'est moi qui montre les curiosités.

— Mais, Votre Honneur, fit le propriétaire en retournant dans ses mains son bonnet crasseux, nous perdons notre temps, et ça nous empêche de gagner de l'argent !

— Si vous dites un mot, je vous fais prendre le phoque, car vous l'avez volé, je le sais.

Ils ne dirent plus rien, et le suivirent sans résistance.

La rue était à peu près déserte, car, en voyant un officier se mêler de l'affaire, ce qui gâtait infailliblement leur plaisir, les spectateurs étaient rentrés chez eux. Charamirof avait contemplé de loin avec intérêt les allées et venues autour de la voiture, sans pouvoir se fixer sur la personnalité du héros de l'aventure. Quand il vit approcher Kamoutzine accompagné de sa bizarre escorte, il éclata de rire.

— En montreur d'ours, à présent ! dit-il du haut de la terrasse. Il ne te manquait plus que cela !

— Pas d'ours, un phoque, répondit Kamoutzine en s'arrêtant. En avant la musique. Montrez ce que vous savez faire.

L'effroyable tapage commença, mais, dès la seconde mesure, l'officier fit un signal d'arrêt.

— Assez, vous êtes jugés, dit-il. Et maintenant,

mon jeune ami, présentez-vous à l'honorable société et montrez aussi ce que vous savez faire.

Le phoque, averti par un geste de son maître, sortit sa fine tête de la baignoire et se dressa avec un balancement comique.

La mauvaise humeur d'Irène ne put y résister. C'était d'un mauvais goût déplorable, mais Kamoutzine et son protégé étaient vraiment bien drôles. Cléopâtre souriait sans rien dire.

— C'est donc cela, fit le prince, que je te voyais tourner autour de cette voiture ! Qu'est-ce que tu manigançais là ? l'achat de cette bête ?

— Non pas ! répondit Kamoutzine en français ; je lui sauvais la vie en la faisant boire. Vous savez bien qu'il est écrit : Chaque verre d'eau vous sera rendu au centuple. Je prépare mon paradis, car c'est à pleins seaux que celui-ci a reçu mes bienfaits.

Cette plaisanterie irrévérencieuse fit froncer le sourcil à Irène, qui était très-orthodoxe ; mais Cléopâtre laissa tomber sur Kamoutzine un regard plus doux que de coutume. Elle se sentait amollie ; la cuirasse d'indifférence qu'elle avait revêtue jadis s'en allait en pièces ; elle sentait qu'on ne peut vivre de dédain et d'ambition, et que, parfois, il faut que l'âme se fonde, fût-ce en pleurs.

Ses yeux étaient vraiment humides lorsqu'elle pensa que ce farceur décrié, supporté à peine, et seulement parce qu'il amusait, ce bouffon, venait

de faire une chose à laquelle bien peu eussent songé, parmi son entourage journalier, — et que pas un peut-être n'eût eu le courage de faire.

— Vous êtes satisfaite, mademoiselle? dit Kamoutzine, dont l'œil perspicace avait lu déjà sur le visage de Cléopâtre.

— Oui, monsieur, répondit-elle.

— C'est dommage que la terrasse soit si haute! J'aurais grimpé pour baiser le bout de votre gant, mais c'est un mur de briques, il n'y a pas où s'accrocher.

— Mon Dieu! pensa Irène, qu'ils sont donc ridicules et désagréables! Voilà maintenant que cette Cléopâtre se fait faire la cour dans la rue, par ce pitre!

Mais son mari riait, et elle n'osa penser tout haut.

— Finalement, dit Charamirof, que vas-tu faire de cet animal intéressant, mais peu propre à garder au salon?

— Je vais le présenter à mes amis et connaissances.

Il clignait de l'œil du côté du palais.

— Vous n'allez toujours pas le produire là-bas? fit Irène, totalement horripilée.

— Pourquoi pas? Mieux vaut s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints. J'ai dans l'idée de lui faire une carrière; c'est mon fils adoptif. Vous savez que ces

êtres-là parlent aussi bien que nous; seulement, plus sages, ils se méfient et choisissent bien leurs confidents. C'est même pour ça qu'on ne les entend jamais. J'ai une idée : je voudrais le faire nommer conseiller privé et lui faire construire une baignoire spéciale, au bout des serres. Dans huit jours personne n'y songerait plus, et il pourrait philosopher à l'aise. J'irais le voir, et il me donnerait des avis de la plus haute sagesse, car il ne se méfierait pas de moi; n'est-ce pas, petit?

Le jeune phoque écoutait ce mélange de folie et de scepticisme d'un air fin, la tête appuyée au bord de son domicile, et Kamoutzine, en regardant ces yeux bons et intelligents comme des yeux d'enfant, se sentait un peu plus ému que ne le comportait la circonstance. Il ôta soudainement sa casquette d'ordonnance et la tendit aux spectateurs de la terrasse.

— Maintenant, mesdames et messieurs, n'oubliez pas un pauvre orphelin, de plus, exilé, quoique non pour cause politique...

Charamirof, riant plus que jamais, tira de sa poche une poignée de monnaie blanche et la jeta dans la casquette. Les propriétaires du phoque contemplaient cette pluie d'argent d'un air étonné, se demandant visiblement si l'officier avait l'intention de la garder pour lui ou de leur en faire part.

— Ça, leur dit Kamoutzine, ce sera pour vous,

après, si vous vous conduisez bien ; sinon, je le garde. Allons, en route !

La petite voiture roula dans la poussière, et ce singulier cortège disparut au premier détour. La verve du jeune officier était tombée, et, brusquement, il quitta son protégé, sans lui adresser même une parole, après avoir remis à ses conducteurs l'argent qu'il tenait encore dans sa main.

— Ça lui servira toujours à donner un à-compte à ses créanciers, dit méchamment Irène, qui avait quitté la balustrade depuis un moment.

— Oh ! ma sœur ! s'écria Cléopâtre indignée.

— Eh bien ! quoi ? Lorsqu'on fait payer ses dettes par le grand-duc, on est bien capable d'empocher ce qu'on a extorqué à ses amis sous prétexte de bienfaisance !

— Irène, je crois parfois que tu es méchante, fit le brave Charamirof qui était le meilleur des camarades. Ce n'est qu'une plaisanterie, je le sais bien, mais il y a des plaisanteries nuisibles...

La jeune femme ne tenait jamais tête à son mari ; elle avait reconnu de bonne heure que la soumission est nécessaire envers ceux de qui dépend une situation. Elle lui fit une aimable moue, suivie aussitôt d'un sourire.

— Voyez-vous le vilain qui me gronde ! dit-elle. Hou ! l'horreur !

Charamirof était encore sous l'influence de la

lune de miel. Il baisa longuement et tendrement la main de sa femme. Cléopâtre s'éloigna sans affectation. Qu'avait-elle à faire entre ces deux amoureux?

Vers quatre heures, le général Néoutof fit son apparition ordinaire. Irène avait bien disposé ses batteries, en faisant asseoir les arrivants de façon que sa sœur fût pour ainsi dire bloquée dans un coin d'où elle ne pouvait sortir qu'en exécutant un mouvement tournant considérable autour des sièges. Distracte par ses préoccupations, la jeune fille n'y avait pas pris garde. Elle ne soupçonnait point les mesquineries de la vie, et c'est même ce dédain des précautions défensives qui lui avait valu naguère sa réputation de bêtise.

Lorsque Néoutof entra, Cléopâtre comprit qu'une stratégie savante lui avait ôté pour ce jour-là la possibilité de causer avec son vieil ami. Elle ne reculait jamais devant une action qu'elle jugeait utile ou convenable : sans trop de vivacité, avec sa dignité habituelle, la jeune fille se leva, sortit du groupe, et, au moment où Néoutof s'inclinait devant la maîtresse du logis, elle se trouva derrière lui, de façon qu'il la vit en se retournant pour chercher une place.

Les yeux d'Irène foudroyèrent Cléopâtre; mais l'entrevue du matin avait donné à celle-ci des forces nouvelles; sans s'inquiéter des regards de sa sœur, ni

de l'altération que trahissait sa voix en parlant à ses hôtes, elle emmena doucement le général à l'écart vers deux fauteuils de jonc préparés pour les tête-à-tête de Charamirof avec sa femme.

— C'est un véritable enlèvement ! dit Irène de cette voix ni haute ni basse qu'on entend de fort loin.

Les hôtes sourirent avec bienveillance. Qui se fût avisé de prendre en mauvaise part l'amitié de Néoutof pour la belle demoiselle d'honneur ?

Cléopâtre avait entendu, et n'en fut que plus décidée à agir suivant ce qu'elle avait résolu.

Lorsqu'elle eut installé confortablement le général qui ne marchait qu'avec peine, elle le regarda un instant avec une expression étrange, mêlée de pitié, de regret et d'affection. Lui, heureux, se chauffait au soleil et savourait la joie d'être auprès d'elle.

— Général, lui dit Cléopâtre, ma sœur vient de dire que je vous ai enlevé.

— Ce n'est que trop flatteur pour moi, répondit-il de sa voix un peu grasse.

Sous ses sourcils blancs, ses yeux brun foncé regardaient la jeune fille avec une inexprimable complaisance.

— Ce ne l'est pas pour moi, reprit-elle. Une amertume mal contenue faisait jouer les coins de sa bouche hautaine. Vous ne vous douteriez jamais de ce que ma sœur a inventé hier contre moi.

— Eh quoi? n'est-elle pas parfaite avec vous? fit le vieillard d'un ton moins étonné que ne l'eût fait supposer la forme de sa question.

Sans répondre directement, Cléopâtre continua :

— On prétend, paraît-il, général, — c'est de l'on insaisissable, chargé d'endosser toutes les mauvaises actions, que je parle, — on prétend que votre amitié pour moi me porte préjudice...

Néoutof frémit. Quoi? Encore? Cette accusation ridicule le poursuivrait donc toujours? Un homme de soixante-douze ans ne pourrait donc pas trouver une joie innocente en la société d'une personne aussi honorable que belle, sans que la malice de quelques-uns, d'une seule, peut-être, vînt y mettre cruellement obstacle?

— J'espère, dit-il d'une voix altérée, que vous ne vous laissez pas émouvoir par de semblables propos?

Elle lui répondit par son plus beau sourire, et posa sa main blanche sur le bras de son fauteuil.

— M'émouvoir? non! dit-elle. Dieu merci, général, je vous respecte assez pour ne pas me laisser influencer de la sorte. Mais — pardonnez la franchise de mon langage — on m'a mise en demeure de renoncer à ces causeries, qui font le meilleur de mes plaisirs...

— Et des miens! s'écria Néoutof très-ému. Comment! me priver de votre société, alors que vous

êtes la joie et le soleil de mes vieux jours? Quelle cruauté! — Quelle infamie! ajouta-t-il plus bas.

De véritables larmes, petites et pour ainsi dire concentrées, étaient venues à ses yeux lassés par le travail et les soucis. Cléopâtre détourna la tête; elle sentait les siens se mouiller, et elle ne voulait pas donner à sa sœur, qui la surveillait du regard, quoique sans pouvoir l'entendre, la satisfaction de savoir combien aiguë était sa peine.

— Général, reprit Cléopâtre, je vous en supplie, ne soyez pas triste; cela me déchire le cœur. Votre amitié m'est infiniment précieuse, elle m'honore autant qu'elle m'est chère. Je n'y puis renoncer, je n'y renoncerai jamais... Que ma sœur vous manque de respect en vous bannissant de cette maison, c'est son affaire. Pour moi, je ne puis vous dire qu'une chose : quelles que doivent en être les conséquences pour moi, je vous garde la même affection, aussi pure, aussi lumineuse que le soleil qui nous éclaire, et rien ne me fera changer.

Le visage régulier de Cléopâtre s'était animé, pendant qu'elle parlait, d'une beauté si nouvelle pour Néoutof, qu'il resta muet devant elle.

Néoutof se leva sans aide; une animation extraordinaire lui rendait sa vigueur, et il ne sentait plus son mal. A peine appuyé sur son bâton, il se tint debout devant Cléopâtre étonnée.

— Mademoiselle, lui dit-il d'une voix étrange-

ment jeune et vibrante, je suis un vieillard qui n'a plus dans la vie aucune prétention. Ma jeunesse a été consacrée à ma patrie et à mon souverain. Je n'ai jamais été beau, il serait ridicule de ma part de vouloir être pour les femmes autre chose qu'un ami, peut-être un guide. Or, je n'ai jamais non plus, que je sache, été ridicule.

Il s'était redressé en parlant, ses yeux brillaient, et sa petite taille semblait aussi grande que celle de Boris lui-même.

— Je ne pourrais donc, sans être odieux à moi-même comme aux autres, prétendre à jouer le rôle d'époux. Mais si, tel que je suis, avec mes imperfections et mes défauts, vous voulez me faire l'honneur d'accepter ma main, je serai jusqu'à ma mort, qui n'est sans doute pas éloignée, le plus fidèle et le plus dévoué de vos serviteurs...

Il s'inclina en terminant, avec cette grâce légendaire qui faisait dire en parlant de lui : On voit bien qu'il a été jadis page de la grande Catherine.

Cléopâtre resta interdite. Elle s'attendait si peu à une telle proposition que la surprise, chez elle, dominait toute autre émotion. Debout, la tête nue, Néoutof attendait sa réponse.

— En vérité, dit-elle, je ne sais que vous dire... L'honneur que vous me faites...

— Laissons là les mots inutiles, fit-il en rentrant tout à coup dans la vie réelle et en redevenant

l'homme au regard clair, aux impressions nettes. Si vous aimez... si vous aimez un homme que vous puissiez épouser, reprit-il avec une intention discrète, quoique marquée, alors, je n'ai rien dit. Je serai l'ami de votre mari comme je suis le vôtre, sans arrière-pensée, puisque je suis sans prétention. Mais si la situation qui vous est faite ici est, comme je le crois, intolérable, si vous n'avez, à ce qu'il me paraît, accueilli aucune avance qui vous permette de songer au mariage... alors, prenez en considération la demande que je dépose humblement à vos pieds. Je mourrai bientôt, Cléopâtre, ajouta-t-il, sans que rien exprimât chez lui d'émotion à la pensée de ce dénouement nécessaire. Vous resterez veuve, jeune, belle, riche; que voulez-vous que je fasse de ma fortune si elle ne sert pas à vous rendre heureuse? Vous épouserez alors un homme aimable, que vous choisirez à loisir, et vous bénirez de temps en temps la mémoire de votre vieux mari, qui vous aura donné ce qu'il n'avait pas lui-même : le bonheur d'aimer et d'être aimée, sans autre souci...

Il parlait gaiement, de sa voix ordinaire, et Cléopâtre ne savait ce qu'elle devait le plus admirer, de sa générosité ou de cette philosophie souriante qui lui permettait de parler de lui-même comme il eût fait d'un autre.

— Général, dit-elle enfin, je suis trop surprise du langage que vous me tenez pour pouvoir vous

répondre sur-le-champ. Voulez-vous me donner vingt-quatre heures de réflexion?

— Trop juste, répondit-il en la saluant avec l'extrême déférence qui le rendait si agréable aux femmes.

— Vingt-quatre heures, c'est même beaucoup, reprit Cléopâtre. J'espère pouvoir vous répondre avant cela.

— Dans votre intérêt, fit-il observer, je ne saurais assez vous engager à vous presser. Au point où vous en êtes avec votre sœur, — à ce qu'il me paraît, — une grande rapidité serait le meilleur moyen de vous éviter des entretiens désagréables. Et si nous ne devons pas nous revoir, ajouta-t-il avec un soupir, autant vaut que je le sache bientôt. Non pas, entendez-moi bien, que je veuille jouer les amoureux près de vous, mais j'avais pris une si douce habitude de vous voir et de vous entendre, que si je dois y renoncer, autant vaut trancher dans le vif. Si vous me répondez non, je retournerai sur-le-champ dans ma vieille demeure de province... J'ai là-bas toute une volière de rossignols qui s'ennuient peut-être de ne pas me voir...

Il la salua une dernière fois, se rapprocha d'Irène, à laquelle il adressa quelques excuses pour son départ précipité, et se retira aussi simplement que de coutume.

Cléopâtre s'était rapprochée du cercle sans vou-

loir remarquer les regards de sa sœur, aussi perçants et aussi cruels que la pointe d'une vrille. Elle n'essaya même pas de cacher la préoccupation qui s'était emparée d'elle. Que lui importaient à présent les malices et les sarcasmes ? Elle tenait dans ses mains le moyen de les réduire à néant.

Mais son rêve, que devenait-il ? L'entrevue du matin avec le grand-duc, qui, après réflexion, avait plutôt encouragé que détruit ses espérances, devait-elle rester sans fruits ?

Elle repassa dans son esprit les moindres paroles de cet entretien, et rien ne lui parut plus aussi encourageant. Il avait souhaité de la voir mariée à un autre, cet autre fût-il jeune et obscur...

Les écailles tombèrent des yeux de Cléopâtre. Elle avait donné un autre sens que le réel à ces phrases pleines de bienveillance, — mais de bienveillance seulement... Elle s'était trompée, c'était clair maintenant, et le rêve conçu par son orgueil juvénile s'envolait en fumée vers le ciel bleu...

On lui parlait, elle répondait, sans se rendre compte de ce qu'on lui disait, ou des paroles qui sortaient de sa bouche. L'usage du monde supplée à l'attention dans de telles circonstances, et personne ne s'aperçoit que l'âme est absente de pareils entretiens.

Enfin, les visiteurs se retirèrent ; Irène reconduisit les derniers jusqu'au seuil du salon, et re-

tourna à la terrasse, où sa sœur était restée, plongée dans sa méditation douloureuse.

— Eh bien, tu t'en es donné, aujourd'hui ! fit-elle de son air le plus méchant. J'espère au moins que tu as avancé tes affaires ?

— Plus que tu ne penses ! répondit Cléopâtre en le quittant.

Néoutof était parti le cœur battant comme à sa vingtième année. Les sentiments qui l'animaient pour la belle demoiselle d'honneur étaient plus complexes qu'il ne voulait en convenir avec lui-même. Il se figurait n'éprouver pour elle que l'amitié d'un vieillard pour un être charmant, quelque chose comme l'affection d'un oncle pour sa nièce. Mais, au fond de lui-même, il sentait bien qu'un oncle n'est pas jaloux, et que le sang ne lui monte pas au visage en pensant à sa nièce.

En effet, Néoutof était jaloux. L'attitude de Cléopâtre ne lui avait pas semblé celle d'une personne dont le cœur est libre ; son instinct lui faisait pressentir un mystère dans la façon dont elle avait accueilli une offre qui eût été le salut pour une fille indifférente. Pendant que ses chevaux l'emportaient autour du parc, lieu de sa promenade quotidienne avant le diner, il recherchait dans son esprit singulièrement net et actif les circonstances qui avaient pu éveiller sa jalousie.

Tout à coup la lumière lui apparut.

C'était depuis le jour où le grand-duc l'avait plaisanté au sujet de Cléopâtre, que Néoutof avait ressenti ce malaise, précurseur de la jalousie ! Kamoutzine avait été nommé, mais, à la seule pensée de Kamoutzine, Néoutof haussa les épaules. Boris lui-même, alors ?

Le général donna ordre à son cocher de tourner bride, et vingt minutes après il était au palais. Le grand-duc venait de rentrer, et, sur sa demande, consentit à le recevoir. Néoutof monta l'escalier bravement ; il ne se souvenait plus d'avoir jamais eu la goutte, et lorsqu'il entra chez son impérial ami, sa canne sonna sur le parquet de bois des îles comme celle d'un suisse de cathédrale.

— Charmé de vous voir, mon vieil ami, lui dit Boris avec l'indolence affectueuse d'un homme un peu lassé de tout. Quel bon vent vous amène ?

— J'ai pris la liberté de déranger Votre Altesse Impériale, répondit Néoutof de sa voix la plus sonore, parce que j'avais à lui communiquer une nouvelle de la plus haute importance — pour moi seul.

— Vraiment ? Asseyez-vous donc, cher ami.

Le vétérán s'assit dans un fauteuil, croisa les deux mains sur la pomme de sa canne et regarda Boris au fond des yeux.

— Tout à l'heure, dit-il, j'ai fait la plus grande folie de ma vie — ou le plus grand acte de sagesse, suivant que les circonstances en décideront...

— Cela doit donc être bien sage ou bien fou, dit le grand-duc en souriant, car je ne vous ai jamais vu rien faire à demi.

— Votre Altesse Impériale en jugera. Je viens de demander la main de mademoiselle Cléopâtre Bakhtof.

Boris tressaillit et regarda le comte avec attention. Leurs yeux se croisèrent, et ce double regard fut soutenu avec une égale fermeté des deux parts. Chacun sentit que l'autre l'estimait profondément; une détente se fit sur les traits de Néoutof, qui redevint plus semblable à lui-même et parut soudain beaucoup plus âgé.

— Je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez réfléchi, dit le grand-duc avec une extrême sollicitude.

— Je n'ai pas réfléchi du tout, interrompit le général avec vivacité. Cette personne, aussi belle qu'intelligente, est malheureuse; sa sœur me paraît être une jolie variété de pie-grièche.

— Une pie-grièche à huppe, fit Boris en souriant, car elle adore la toilette.

— Huppée ou non, c'est une malicieuse petite bête, et la vie de mademoiselle Bakhtof n'est autre chose qu'un enfer. J'avais plaisir à la voir, on lui fait un crime de l'amitié que je lui témoigne. Elle est sans fortune, mais de grande famille. Son père était un brave qui fut quelque temps sous mes

ordres. En l'épousant, je répare une injustice de la société. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir quarante années de moins.

— Général, dit le grand-duc, vous êtes un homme de bien, je le savais, mais vous êtes bon... cela me rend bien heureux.

Néoutof s'inclina en silence. Il sentait une restriction, un mystère, quelque chose d'indéfinissable dans l'attitude de son hôte.

— J'ai personnellement la plus grande sympathie pour mademoiselle Bakhtof, continua Boris lentement, cherchant à tâter le terrain, car il ne pouvait savoir si Cléopâtre avait ou non l'intention de tenir caché le fait même de leur rencontre du matin. Je le lui ai dit de façon qu'elle sentît en moi un ami, et j'espère qu'elle aura compris. Si c'était une personne ordinaire, ce que vous voulez faire serait absurde; avec les qualités de mademoiselle Bakhtof, c'est pour elle une solution des plus honorables; pour vous, c'est l'assurance de la plus aimable compagnie.

Néoutof écoutait sans être trop rassuré. Tout cela ne lui disait pas que le grand-duc n'éprouvât aucun sentiment plus vif que l'amitié, relativement à Cléopâtre.

— Il est, reprit-il de sa voix un peu âpre, des mariages de ce genre qui font la honte de deux familles... Je ne puis admettre que le mien soit du

nombre. J'ai offert ma main à mademoiselle Bakhtof; elle ne l'acceptera, j'en suis convaincu, que si elle se sent absolument libre de tout engagement, soit moral, soit matériel, vis-à-vis de qui que ce soit.

— Elle n'a donc pas accepté?

— Elle a demandé vingt-quatre heures pour réfléchir.

— Cela vaut mieux, certainement, à tous les points de vue... Eh bien, mon ami, continua Boris en posant affectueusement la main sur le bras de Néoutof, dont il s'était rapproché, elle vous épousera, et elle vous donnera tout le bonheur que peuvent apporter dans une maison sa grâce et sa beauté.

Néoutof se leva et plongea une fois de plus ses yeux perçants dans ceux du grand-duc.

— Je ne veux pas être ridicule, dit-il. Si jamais elle se repentait de ce qu'elle aura fait, j'exigerais d'elle une confiance absolue; je suis vieux, la vie est peu de chose pour moi; je saurais mourir pour la rendre libre, — mais je n'accepterais pas d'être un de ces plastrons de cour à l'abri desquels des intrigues se nouent...

Boris tendit sa main loyale à son vieil ami.

— Le caractère de mademoiselle Bakhtof vous est une garantie de l'avenir comme du présent, dit-il. Quant à moi, Néoutof, je vous souhaite le

bonheur que vous méritez. Veuillez dire à votre fiancée, car je ne doute pas qu'elle ne le soit demain, que je serai heureux de lui servir de père d'honneur lors de son mariage.

Le général, tout à fait rassuré cette fois, serra vigoureusement la main de son ami et sortit, la tête haute, la canne retentissante.

Après son départ, Boris resta pensif; par la fenêtre ouverte, il apercevait le sommet de la grosse tour près de laquelle il avait rencontré Cléopâtre le matin; les cimes des arbres moutonnaient alentour dorées par le soleil; le parfum des tilleuls entraînait par bouffées avec celui des roses; un alanguissement de tout l'être succédait à l'action des heures du jour. Ce n'était pas le soir, — il était à peine cinq heures et demie, — mais les émotions de cette journée l'avaient rendue fatigante. Boris s'appuya sur son bureau et regarda le délicieux paysage, à la fois pittoresque et mondain, fait à souhait pour une famille de souverains en villégiature.

Il eût aimé être libre de tout soin, et s'en aller comme un simple particulier dans les avenues de la forêt contiguë au parc; n'avoir à rendre compte de ses actions à personne, n'avoir de devoirs qu'envers soi-même... Cléopâtre l'aimait pourtant...

— Je suis un ingrat, se dit-il, après un instant. Au fond, je suis aussi libre que le premier paysan venu. Les devoirs qui me gênent sont envers moi-même :

prince ou paysan, je ne saurais m'y soustraire ! Adieu, mademoiselle Cléopâtre ; un jour viendra où vous en aimerez un autre. Ce jour-là, vous trouverez peut-être que j'ai agi comme un sot ; — peut-être aussi penserez-vous que je suis un honnête homme. Vous allez pleurer, me maudire un peu, épouser Néoutof et dépenser beaucoup d'argent... C'est une façon d'être heureuse, cela !

Il souriait en pensant ces choses ; il se leva et fit le tour de la pièce un peu nue où il se trouvait ; ce n'était pas son séjour ordinaire, et peu d'objets familiers se trouvaient sous sa main. Il passa dans sa chambre à coucher et revint avec un livre précieux, qu'il portait avec respect.

C'était un exemplaire des Évangiles, en slavon, sur vélin ; la reliure d'orfèvrerie était ornée, suivant l'usage, de médaillons en émail représentant les quatre évangélistes, et au milieu le Christ, prêchant, la main levée. Le volume était d'un format assez restreint pour qu'on pût le poser sur une table et s'en servir pour prier.

Boris prit une plume, ouvrit le livre sacré, et sur la première page écrivit : « A Cléopâtre Bakhtof, donné par Boris. »

La signature souveraine s'étalait au-dessous du nom de la jeune fille ; c'était la première fois que leurs noms se trouvaient ainsi rapprochés ; une fois encore, sur l'acte de mariage, qu'il devra signer

comme témoin, et puis Cléopâtre Bakhtof ne sera plus rien, rien... pour le grand-duc Boris...

Il plaça lui-même le livre d'Évangiles dans son écrin, appela une ordonnance et fit porter ce présent immédiatement chez Cléopâtre.

Charamirof aimait à dîner de bonne heure; on sortait de table chez lui lorsque arriva le messenger du palais.

Le lourd paquet fut remis à Cléopâtre « de la part du grand-duc Boris », en présence de sa sœur et de son beau-frère.

Le cœur lui battit bien fort, pendant qu'elle faisait sauter l'enveloppe de l'écrin. Que pouvait-il lui envoyer ainsi, publiquement? Un instant elle eut la folle idée que c'était peut-être une couronne... Mais lorsque l'écrin ouvert laissa voir les images saintes, elle comprit et devint très-pâle. Son rêve déjà écroulé s'anéantissait en moins que poussière. Il mettait Dieu entre elle et lui, pour être sûr que leur honneur serait bien gardé...

— Qu'est-ce que cela veut dire? fit Irène. Tu es si bien que ça avec le grand-duc?

Cléopâtre avait ouvert le livre et lu son nom... Elle referma le volume et dit d'une voix ferme :

— Cela veut dire que j'épouse le comte Néoutof, et ceci est le présent de noces de son ami.

X

Irène resta interdite sous ce coup inattendu. De toutes les choses imaginables, celle-ci était bien ce qu'elle eût pu le moins prévoir. Elle ne sut d'abord si elle devait se réjouir d'un changement qui ferait à Cléopâtre mariée la plus difficile des situations, dans un monde où tout se sait, — même et principalement ce qui n'existe pas, — ou bien si elle devait déplorer un mariage qui donnait à cette sœur jalouse un rang, une fortune et un titre égaux à peu près à ce qu'elle possédait elle-même.

Cléopâtre aurait, de plus, la grande considération qui s'attachait au général Néoutof, et, dans une cour très-hiérarchique, ce détail prenait une grande importance.

Cléopâtre aurait le pas sur la princesse Charamirof? On la nommerait dame du palais, probablement... A cette pensée, Irène pâlit de rage.

Mais elle sut bientôt s'apercevoir que cette brillante médaille avait un revers fort sombre, et ce fut pour elle toute une source de consolations.

La première et la plus facile à saisir pour en jouir sur-le-champ, c'était de plaisanter Cléopâtre sur

l'âge et les infirmités de ce mari futur. Pendant que Charamirof était allé promener sa stupéfaction au mess des officiers de la garde, la petite princesse se glissa doucement auprès de la table du salon, où sa sœur achevait d'écrire un billet. Elle prit une tapisserie et se mit à broder paisiblement, prête à saisir l'occasion.

Ce ne fut pas long. Le billet, dûment cacheté, fut remis au chasseur, avec ordre de le porter à son adresse, chez le comte Néoutof.

— Déjà en correspondance? demanda malignement Irène. Vous ne vous étiez donc pas tout dit, tantôt?

— J'informe mon fiancé de la faveur dont vient de m'honorer le grand-duc, répondit Cléopâtre.

Ce n'était pas rigoureusement vrai : le présent était bien mentionné dans la lettre, mais en réalité ce billet était une acceptation en bonne forme de la proposition laissée en suspens jusque-là.

— Tu auras un beau mariage! fit Irène en enfilant son aiguille d'un air dégagé.

— Je le suppose, répondit Cléopâtre sans s'émouvoir.

— Mais, ma chère, avec quel argent feras-tu ton trousseau?

— Je ne ferai pas de trousseau du tout. Plus tard j'achèterai ce qui me sera nécessaire.

— Il te faudra bien pourtant une robe de noces? insinua délicatement la petite princesse.

— Ma tante Bakhtof a pour cela quelques économies en réserve. Du moins, c'est ce qu'elle m'a dit quand nous avons acheté la tienne.

Irène se mordit les lèvres.

— Enfin, dit-elle, nous pourrons nous vanter l'une et l'autre d'avoir été épousées pour nos beaux yeux. La misère, tout simplement !... Seulement, moi, j'ai épousé l'homme que j'aimais ; cela fait une singulière différence !

Cléopâtre ne répondit rien à cette phrase trop vraie. Elle avait résolu de ne pas se quereller avec sa sœur, quoi que celle-ci pût lui dire de méchant.

— Après tout, reprit Irène, tous les goûts sont dans la nature... — Elle fit un petit rire sarcastique. — Ce qui m'étonne, c'est que le général se soit décidé à une pareille folie !...

— Folie ? demanda Cléopâtre sans s'émouvoir.

— Évidemment ! C'est un mari pour rire, cela — ou pour pleurer. Personne ne sera assez bête — excepté lui, peut-être — pour croire que tu vas t'atteler à sa petite voiture de perclus et prendre en considération son bonheur avant tout... Quand on se marie dans ces conditions-là, tout le monde sait pourquoi...

— Et pourquoi donc ? Tu sais, Irène, que je suis ridiculement ignorante...

— Eh ! mais ! c'est pour pouvoir s'arranger une existence à son goût...

Cléopâtre ne parut pas avoir compris.

— A propos, reprit Irène, dis-moi donc : je ne te savais pas si bien avec le grand-duc Boris ? C'est nouveau, cela, ou bien c'est secret ?

La fière Cléopâtre se sentit atteinte ; sa sœur venait de toucher le point faible de sa cuirasse d'orgueil.

— Ni l'un ni l'autre, répondit-elle, mais tu es ordinairement trop occupée à voir ce qui n'est pas, pour t'apercevoir de ce qui est. Depuis longtemps le grand-duc Boris s'intéresse à moi. Pas plus tard que ce matin, l'ayant rencontré, je lui ai dit combien tu sais me rendre pénible le séjour de cette maison...

— Tu lui as dit cela ? fit Irène rouge de colère.

— Pourquoi le lui aurais-je caché ? C'est un ami véritable et qui peut m'être utile. Il a été très-frappé de ma situation malheureuse, et c'est peut-être lui qui aura inspiré au général la pensée de m'en faire sortir.

Ici, la vérité subissait encore une légère entorse, mais Irène n'était pas de ces personnes avec lesquelles il est sage d'agir franchement ; c'est du moins ce que se dit Cléopâtre. L'argument d'ailleurs était bien inventé, car il éclaircissait subitement le mystère de l'offre extraordinaire de Néoutof.

La petite princesse se sentit vaincue. Comme toutes celles qui lui ressemblent, elle tenait à passer

pour extrêmement bonne, indulgente et charitable. L'idée que son véritable caractère pouvait avoir été trahi, et surtout à une personne appartenant à la famille impériale, était pour elle une sorte d'épouvantail. Cependant, sa terrible langue voulut se donner encore le plaisir d'une repartie.

— Choix pour choix, dit-elle en pinçant les lèvres, ton protecteur aurait pu te trouver un mari plus... comment exprimer cela ? plus... ou moins... enfin un autre mari que ce vieux podagre de Néoutof. Il représente peu, ton fiancé, tu sais, Cléopâtre ! Ce serait mal agir que de te flatter sur ce point ; ton mariage fera pas mal de rieurs !

— Je crains plutôt qu'il n'attire une commisération profonde sur moi, qui aurai été contrainte de l'accepter pour échapper à ton hospitalité ! dit la jeune fille en se levant.

Son messenger revint avec un laconique billet de Néoutof.

« Merci, disait-il, j'irai vous rendre grâce demain ; je baise vos mains. »

Cléopâtre se retira dans sa chambre, — cette chambre convoitée qu'elle devait bientôt rendre à sa sœur, qui pourrait alors y installer son attirail de toilette. Assise devant son miroir, elle se rappela les pensées qui lui avaient tenu compagnie le jour des noces d'Irène. Quel rêve elle avait fait alors, et comme le destin s'était joué d'elle !

Avec la grande cruauté de la jeunesse qui ignore, tout en croyant savoir, elle avait condamné son cœur à ne point battre; elle avait jugé qu'elle serait une intelligence, servie par un corps superbe... et voici que le sort lui avait tracé une route si différente qu'elle ne savait si elle devait rougir de son ancienne erreur ou la pleurer.

— Tu n'aimeras point! s'était-elle dit : tu prendras les autres au piège de ta beauté souveraine.

Son âme s'était amollie, l'amour l'avait touchée du bout de son aile; il n'avait point pénétré dans le cœur, mais l'imagination s'était laissé séduire, et quelque chose, — Cléopâtre ne savait encore quoi, — s'était troublé, qui ne voulait plus se calmer.

Ce n'étaient point les sens; c'était la vanité flattée, peut-être le besoin d'être aimée, qui incline les uns vers les autres tous les êtres de ce monde. L'amour-propre souffrait assurément chez la jeune fille, lorsqu'elle regarda le nom de Boris sur la page de vélin de ses Évangiles, — mais quelque chose de meilleur, de plus noble que l'amour-propre, se débattait en elle aussi.

— Je l'aurais bien aimé! se dit-elle sans retenir ses larmes, — oubliant que, si peu auparavant, elle avait dit : — Je n'aimerai point.

Donc, sa vie était tracée. Comme elle l'avait dit à Kamoutzine jadis... — qu'il était vieux, ce jour de mardi gras, et l'année était pourtant si loin encore

d'avoir terminé son cours! — comme elle l'avait dit, elle serait une épouse impeccable, parce que la vertu est la plus grande de toutes les forces.

Elle regarda dans le miroir ses yeux profonds, où des hommes s'étaient troublés, et elle vit qu'elle était belle, plus belle peut-être et plus troublante qu'alors. Oui, l'amour l'avait effleurée, et elle conserverait l'éclat magique qu'il donne à ceux qu'il touche. Telle qu'elle était, Cléopâtre vit qu'une existence nouvelle s'ouvrait devant ses pas.

Son mariage ne changerait rien aux conditions de sa vie intérieure; elle demeurerait aussi étrangère aux réalités qu'elle l'était à cette heure même. Mais le monde la regarderait avec d'autres yeux. Une énigme planerait sur elle, la rendant plus désirable, plus irritante, et tout lui serait permis : les entretiens prolongés, les tête-à-tête exaspérants, les discours qui grisent et les réponses qui désespèrent... elle avait désormais dans les mains un arsenal redoutable!

Un mouvement de colère la fit trembler. Qu'ils étaient sots et lâches, ces hommes qui l'avaient dédaignée! Sauf Kamoutzine, lui-même décrié, presque déchu, nul n'avait osé lui offrir sa main. Seul, le vieux comte n'avait pas reculé devant la responsabilité de donner son nom à cette fille noble, belle et pauvre... Elle les méprisait de toute sa hauteur; ils pouvaient venir à présent et lui offrir leurs

hommages... Ceux qui avaient reculé devant la pensée d'épouser la demoiselle d'honneur payeraient cher leurs insolentes déclarations à la comtesse Néoutof!

Sa pensée la ramena à Boris... S'il avait voulu, quelle femme elle eût été pour lui!... Mais il n'avait pas voulu...

Le grand-duc l'avait mal jugée quand il s'était dit que peut-être elle le raillerait d'avoir dédaigné le trésor qui s'offrait à sa main. Cléopâtre avait l'âme plus haute et plus digne. Prenant son évangile entre ses mains, elle le feuilleta au hasard... Le livre s'ouvrit au verset suivant :

« Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix... »

Peut-être avait-il été ouvert bien des fois à cette même place, par une main inquiète, pour une âme soucieuse de repos...

Cléopâtre glissa à genoux devant le texte sacré, et ses larmes tombèrent sans amertume.

— La paix soit sur vous, se dit-elle, vous qui pouviez me tromper, comme les autres trompent; me perdre, comme perdent les autres... La paix soit sur celui qui m'a estimée assez pour me traiter non comme un jouet, mais comme une amie... La paix soit sur vous, monseigneur Boris!...

Elle se releva, et, posant sa main droite sur le livre divin, elle prononça un serment :

— Je jure au Seigneur tout-puissant d'être une

femme honnête et loyale, et de n'user jamais envers mon mari de supercherie ni de mensonge.

Ses larmes étaient séchées. Elle baisa le livre et s'endormit.

XI

L'annonce de ce mariage éclata comme une fusée au milieu de la société choisie qui peuplait la ville. Comment ! Cléopâtre épousait le vieux Néoutof, chargé d'ans, de rhumatismes et de gloire ?

— C'est pour le coup qu'on peut la nommer « la belle indifférente » ! dit un galant évincé jadis, alors qu'il ne se présentait pas précisément comme époux.

Le mot fit fortune, peut-être parce qu'il était bête, et, en vingt-quatre heures, il n'y eut pas à Tsarskoé-Sélo ou à Pavlovsk une maison où il n'eût été répété une demi-douzaine de fois.

Madame Bakhtof arriva du fond de sa province ; la lettre de Cléopâtre l'avait jetée dans un étonnement douloureux. Se pouvait-il que cette charmante fille, dont elle seule jadis avait pressenti les mérites, se résignât à un mariage qui était le renoncement de toutes les joies de la famille pour une

période indéfinie? La constitution du général autorisait à croire qu'il atteindrait un âge extrêmement avancé. Cléopâtre pouvait n'être veuve qu'après avoir atteint l'âge de trente-cinq ans, peut-être quarante...

L'excellente femme fit valoir toutes ces raisons auprès de sa nièce, mais ce fut en vain. La jeune fille lui raconta, sans rien atténuer, ce qu'elle avait enduré de la part d'Irène. Madame Bakhtof, tout en s'expliquant mieux une résolution qui lui paraissait quelque peu semblable à un suicide, ne cessait de remonter à la victime combien elle eût été plus raisonnable d'attendre une union proportionnée à son âge.

— Vous en parlez bien à votre aise, ma tante, lui répondit un jour Cléopâtre. Vous avez épousé celui que vous aimiez... Moi, je ne pouvais prétendre à rien de pareil.

Madame Bakhtof n'insista plus, soit qu'elle fût rebutée par tant d'obstination, soit qu'elle eût deviné au cœur de sa nièce une blessure secrète qui ne serait jamais révélée à personne.

De toute la cour et de l'univers entier, ce fut l'Impératrice qui prit le plus mal l'annonce de ce mariage disproportionné. Son âme honnête répugnait à un arrangement si semblable à un marché : ignorant les motifs presque désespérés qui portaient la jeune fille à cette résolution, elle ne pouvait com-

prendre ce qui lui paraissait uniquement inspiré par le désir d'être riche.

Elle fit venir sa demoiselle d'honneur en sa présence et lui parla avec beaucoup de sincérité.

— Vous avez tort, lui dit-elle. Si vous tenez absolument à être mariée, je pourrais vous trouver un mari plus jeune et plus en rapport avec tout ce qui vous entoure.

— Votre Majesté est trop bonne, répondit Cléopâtre. Le comte Néoutof est un ami tel qu'on n'en rencontre guère dans le cours d'une vie. Je suis assurée d'être parfaitement heureuse en remplissant mon devoir à ses côtés.

— Mais, mademoiselle, s'écria l'Impératrice, un ami n'est pas un mari !

Cléopâtre baissa les yeux. La répétition de cette phrase, qui ne lui était guère épargnée, avait le don de lui causer de l'humeur ; elle ne pouvait que cacher de son mieux cette impression désagréable ; elle donna à son visage l'air le plus calme qu'elle put, et garda le silence.

— Ne comptez pas sur moi pour vous tirer d'embarras, si jamais vous vous trouvez prise au piège que vous vous serez tendu vous-même, reprit la souveraine d'un ton sec. On peut avoir quelque pitié pour les femmes victimes de circonstances cruelles, telles que l'inconduite d'un mari, mais vous avez été avertie, mademoiselle, et, en cas

de malheur, vous n'auriez à vous en prendre qu'à vous.

Les larmes montèrent aux yeux de Cléopâtre; il lui semblait dur d'être traitée ainsi, lorsqu'elle n'avait qu'un désir : ensevelir sa jeunesse et ses folles espérances sous les obligations morales d'un mariage qui était un renoncement à tout, sauf au rang et à la fortune.

— Que Votre Majesté me pardonne, dit-elle, sans parvenir à maîtriser le tremblement de sa voix. Je sais ce que j'accepte, et je l'accepte de bon cœur. Peut-être Votre Majesté, qui remarque tout, a-t-elle remarqué déjà que les attentions galantes ne me touchent guère... Ma vie a été douloureuse... Entre le mariage et le cloître, j'ai choisi le mariage.

— Qui vous permettra, quelque jour, de revenir à ce que vous dédaignez aujourd'hui, interrompit l'Impératrice avec une ombre d'amertume. Cependant, s'il en est ainsi, vous êtes moins coupable... J'aurais toutefois préféré vous garder au nombre de mes demoiselles d'honneur... Enfin, vous êtes libre. Que Dieu soit avec vous !

La voix de la souveraine s'était adoucie. Cléopâtre baisa respectueusement la main qui lui rendait la liberté et sortit, d'un air si calme et si hautain, dès qu'elle eut franchi le seuil de la porte, que nul ne s'avisa d'examiner ses yeux où brillait encore la trace des larmes.

Le mariage fut fixé à un jour aussi rapproché que possible. Le carême de l'Assomption n'autorisait pas à le célébrer avant le 15 août; la date du 16 août fut choisie, et le fiancé envoya aussitôt à la jeune fille une corbeille de mariage si riche et si parfaite qu'on devait en parler longtemps à Saint-Pétersbourg.

Un mois peut paraître très-long ou très-court, suivant l'esprit de celui qui voit passer les journées. Pour Néoutof et pour Cléopâtre, ces trente jours s'écoulèrent bien lentement. Une sorte de fièvre les poussait tous deux à en avoir fini, afin qu'on ne leur en parlât plus. Les railleries déguisées, les sarcasmes sanglants, enveloppés d'une politesse, ne les épargnaient ni l'un ni l'autre; avec Cléopâtre, c'étaient des mots à double entente, qu'elle était contrainte de paraître ne pas comprendre. Avec le général, on usait de plus de prudence, car on le savait homme à donner également un soufflet et un coup d'épée à quelque plaisant malavisé. Mais les compliments exagérés sous leur apparence de sincérité égratignaient parfois d'une façon cuisante l'épiderme sensible du vieillard.

Kamoutzine gardait un silence bien extraordinaire pour ceux qui le connaissaient; l'attitude du grand-duc son maître le lui commandait officiellement, mais avait-on jamais vu Kamoutzine obéir réellement à un ordre venu d'en haut? Sous sa feinte

soumission, n'apercevait-on pas toujours une bravade déguisée?

Cette fois rien de pareil; la discipline semblait lui clore la bouche. En réalité, il était au désespoir. Ce dénouement imprévu à ses rêves lui paraissait une chute dans le gouffre. Il avait partagé toutes les illusions de Cléopâtre; il avait même plus d'une fois cru sincèrement au succès... Ce qu'il appelait succès n'était point ce que rêvait l'audacieuse fille; il n'avait pas cru une minute qu'elle pût être appelée à partager la situation du grand-duc; mais il s'était dit qu'un mariage morganatique n'aurait rien d'invraisemblable, après tout; que cette solution sourirait assez à l'esprit un peu romanesque de son maître, et qu'à défaut d'autre, la belle ambitieuse serait amenée à s'en contenter.

Tout s'écroulait. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est qu'il ne pouvait arriver à savoir ce qui s'était passé. Boris ne lui en avait pas dit un mot, et Cléopâtre évitait soigneusement toute occasion de tête-à-tête. L'habile courtisan eut beau s'évertuer, il ne put rien savoir, et son humeur s'en aigrit. Il n'avait jamais si bien compris tout ce qu'il espérait que le jour où il s'aperçut que c'en était fait de ses espérances.

Le 16 août arriva enfin. Dans la chapelle du palais se tenait une foule brillante d'officiers chamarrés et de dames en grande toilette. Sur le seuil,

le grand-duc Boris rencontra la fiancée, dont l'arrivée lui avait été annoncée au moment où elle descendait de voiture. Il s'inclina en silence devant elle, lui prit la main, et la conduisit devant le pupitre des Évangiles, où le comte Néoutof s'était rendu de son côté. Pas un mot, pas un regard, pas un frémissement de leurs mains ne trahit qu'ils eussent jamais pensé l'un à l'autre... Ils se quittèrent devant l'autel après que Boris eut remis à Néoutof celle qui désormais allait lui appartenir; le grand-duc se retira un peu de côté, et Cléopâtre ne vit plus son visage jusqu'à la fin de la cérémonie.

Obéissant au désir formellement exprimé du général, elle s'était fait faire pour ce jour une toilette étrange, originale, qui convenait admirablement à son genre de beauté. Sur le devant de sa robe de moire blanche, elle avait fait attacher tous les diamants séculaires de la famille Néoutof, mis par son fiancé dans la corbeille de mariage. La lourde étoffe, devenue rigide sous cette surcharge d'orfèvrerie, tombait sans plis, drapant la taille de statue comme une icône byzantine. La couronne de fleurs d'oranger s'élevait en diadème, mélangée de fleurs de diamants, si bien qu'à première vue on songeait au *cacochnik* russe. C'était une toilette d'impératrice en effet, et la beauté de celle qui la portait était vraiment souveraine.

— Ah! fit une superstitieuse, elle a mis des perles!

Les perles, en Russie, sont considérées comme représentant des larmes, et, d'ordinaire, elles sont bannies de toute toilette de mariée. Cléopâtre n'était point accessible à de puériles terreurs. De gros cordons de perles couraient autour du corsage décolleté, entouraient les bras, retombaient en torsades des épaulettes. C'étaient les perles légendaires des Néoutof, et depuis la mort de la mère du général, il y avait de cela soixante ans, personne ne les avait vues à la lumière des bougies.

— Elle est trop belle ! dit quelqu'un résumant l'impression générale ; trop belle et trop riche...

— N'appellez pas le malheur ! fit peureusement la dame superstitieuse.

— Il n'est point nécessaire de l'appeler, répondit une bonne langue. Le malheur sait bien venir tout seul. Ne voyez-vous pas qu'elle sera veuve avant un an ?

— Hé ! hé ! ce ne sera peut-être pas un malheur ! répliqua un quatrième.

C'était vrai, Cléopâtre était trop belle. Sous son voile de point d'Angleterre on entrevoyait le rose de ses joues, colorées par l'émotion, et peut-être aussi par l'effort physique imposé par le poids de sa toilette. La cérémonie poursuivait son cours, sans qu'on pût s'empêcher de parler de cette merveilleuse mariée, telle qu'on n'en avait jamais vu.

Elle restait impassible, debout près de son époux ;

on l'eût dite de marbre sans la coloration éclatante de son teint et l'éclat extraordinaire de ses yeux.

Elle exécutait les mouvements prescrits avec une noble lenteur qui la rendait encore plus imposante, comme si elle jouait un rôle de reine dans quelque tragédie pompeuse. Ce rôle, elle le jouait en effet. Celui qui l'avait dédaignée verrait comment elle eût su tenir sa place aux côtés d'un quasi-souverain. C'est pour lui qu'elle avait revêtu ces diamants et ces perles, c'est pour lui qu'elle accomplissait avec tant de majesté les rites solennels du mariage. Qu'il la vit dans sa splendeur, et qu'il comprît ce qu'il avait perdu !

Le comprit-il ? Elle n'en sut rien. Cléopâtre tourna trois fois autour du pupitre sacré, la main dans celle de son époux, mais elle ne vit aucun des visages qui l'entouraient. Son regard avait la fixité des yeux d'extatiques ; les prunelles, bleu foncé, dont les pupilles dilatées doubleraient la profondeur, regardaient sans voir. Lorsque la cérémonie fut terminée :

— Embrassez-vous, leur dit le prêtre.

Elle se pencha vers son mari, qu'elle dominait de toute la tête, et il effleura des siennes les lèvres rouges qu'elle lui présentait.

— C'est la première et la dernière fois, lui dit-il en français, avec une sorte de galanterie narquoise ; excusez-moi, c'était de rigueur !

On les conduisit devant les images saintes : ils se prosternèrent dûment et furent ensuite congratulés par la foule de leurs amis et connaissances. Le premier de tous, Boris s'inclina sur la main de Cléopâtre, qui n'avait pas encore remis son gant, ôté pour la cérémonie, et la baisa.

— Je vous offre mes félicitations, madame, lui dit-il de cette voix grave et pleine qui allait si loin au fond des cœurs, et qu'elle n'avait pas entendue depuis leur entretien près de la tour. Qu'il y avait longtemps de cela ! Et un mois à peine s'était écoulé !

— Je remercie Votre Altesse Impériale, répondit-elle ; je la remercie en même temps de toutes ses bontés.

Pour la première fois elle leva les yeux sur lui, et dans ce regard, qu'il attendait avec un certain malaise, il ne lut ni douleur ni reproche, mais seulement la calme résolution d'une femme qui s'est tracé un chemin dans la vie et qui saura le suivre.

XII

La maison occupée par Néoutof était illuminée de la base au faite ; les trottoirs de la rue elle-même

resplendissaient de lampions posés à terre. Les équipages fringants arrivaient à grand fracas, car le général avait invité la cour et la ville à sa soirée de mariage. Les fleurs les plus rares, les plantes les plus belles étaient prodiguées; des corbeilles de bouquets présentées par des enfants vêtus à la russe attendaient les dames à leur arrivée; deux grands lampadaires placés sur le perron flambaient, éclairant la façade jusqu'en haut; un léger souffle de vent tordait par moments leurs flammes qui se réunissaient, s'enroulaient et s'envolaient avec un peu de fumée.

— Peste ! il n'a rien épargné ! dit Charamirof en descendant de voiture. Il veut qu'on sache combien il est heureux.

Sa femme ne répondit pas ; les lèvres pincées, elle regardait tout autour d'elle, cherchant quelque chose à critiquer.

— Vous trouvez la maison mal meublée, princesse, lui dit Néoutof, qui l'examinait avec un sourire dont elle eût dû se méfier. C'est un simple *locatis*, qui laisse en effet beaucoup à désirer. Mais j'espère offrir à ma femme quelque nid plus digne d'elle pour cet hiver.

— Vous avez fait de cette maison quelconque un vrai lieu de délices ! repartit un ami. Les fleurs et les lumières ont un éclat...

Le vin de Champagne traditionnel passait sur de grands plateaux d'orfèvrerie massive. Néoutof s'était

rapproché de sa femme pour recevoir les compliments d'usage. Il prit un verre de cristal taillé à facettes et l'éleva à la hauteur de sa tête. Tous les autres verres se dirigèrent vers le sien.

— J'accepte vos compliments, messieurs et mesdames, dit-il d'une voix forte; la comtesse et moi, nous vous remercions; n'ayez aucune crainte, notre bonheur est assuré!

Un murmure de félicitations répondit à cette singulière sortie; le général vida son verre d'un trait et le lança contre la cheminée de marbre à laquelle il était adossé.

— Le verre cassé porte bonheur! dit-il; je vous invite tous à nos noces d'argent!

On sourit à cette boutade. Vingt-cinq années étaient un bail bien long pour un homme de cet âge, mais personne n'osa rire. Le vétéran de 1812 avait un air si noble que nulle plaisanterie de mauvais goût ne pouvait être faite en sa présence. A ce moment, un excellent orchestre caché dans le jardin commença un menuet de Mozart, et la musique continua de jouer pendant toute la soirée.

Un souper assis de deux cents personnages retint les hôtes jusqu'à minuit. L'usage est, en pareil cas, de se retirer au bout d'un quart d'heure, mais le général avait prévenu les convives, et l'on restait par curiosité. Cette noce ressemblait si peu à ce qu'on avait vu jusque-là!

Les bougies se consumaient dans leurs bobèches, les fleurs se fanaient en s'enroulant sur elles-mêmes à la chaleur, quand les invités quittèrent la maison, aux sons de la Marche nuptiale de Mendelssohn.

Les derniers hôtes, en se retournant, purent voir par les portes grandes ouvertes le général s'incliner cérémonieusement devant sa femme pour prendre congé d'elle.

— Je souhaite, lui dit-il, que cette soirée de joyeux avènement vous laisse le même souvenir qu'à moi. La fête était pour vous, madame, et rien n'est assez beau pour vous être offert. Excusez les fautes de l'auteur, comme disent les Espagnols, et sachez que vous avez en moi un fidèle ami, un humble et dévoué serviteur.

Il l'avait conduite jusqu'à la porte de la chambre qui lui était destinée; sur le seuil il la quitta, et elle entra seule chez elle.

A peine était-elle au milieu de la vaste pièce fraîche qu'une femme de chambre accourut.

— Son Excellence fait demander à madame la comtesse si un peu de musique encore ne lui serait pas agréable?

— Oui, certainement, répondit Cléopâtre.

Les femmes débarrassèrent la mariée de ses lourds ajustements. Bientôt elle fut seule, vêtue d'un peignoir de soie blanche, légère et frissonnante, orné de longues dentelles d'aïeule, aux tons jaunis. La

lampe des images brûlait dans le coin, près du lit ouvert ; Cléopâtre éteignit les bougies et vint s'asseoir près de la fenêtre.

Un quartier de lune décroissante disparaissait derrière les tilleuls du parc, qui dessinaient une grande masse noire, très-imposante. La nuit était fraîche, les héliotropes et les résédas du jardin sentaient extrêmement bon ; les violons continuaient à jouer du Mozart, mais plus faiblement, comme s'ils avaient voulu préparer doucement l'oreille au silence. Un faible éclair jaillit d'une bague que Cléopâtre portait à la main gauche. C'était un gros diamant, présent de son mari... L'anneau d'or brillait à sa main droite.

— Je suis mariée, se dit-elle. Cela a l'air d'un conte de fées, et pourtant c'est une réalité... Mariée!...

Elle soupira profondément et appuya sur sa main sa tête encore alourdie des diamants qu'elle avait portés pendant toute la soirée. Elle possédait ce qu'elle avait souhaité : une maison somptueuse, une situation exceptionnelle ; l'attitude du général avait arrêté net les commentaires malins ; désormais elle serait considérée et respectée comme elle devait l'être. Tout à coup, les paroles d'avertissement prononcées par l'Impératrice lui revinrent à la mémoire.

— Un danger ? pensa Cléopâtre ; quel danger ? Le danger existe pour les ignorantes, et je connais la

vie... Pour les coquettes... (Elle sourit dédaigneusement.) Nul danger ne peut m'atteindre !

Les vers de Victor Hugo lui revinrent à la mémoire :

Ta perle n'est pas dans notre onde,
Ton sentier n'est point sous nos pas...

Des larmes subites, pressées, jaillirent des yeux de la jeune femme. Non, sa perle n'était point dans l'onde vulgaire. Elle avait placé son idéal si haut que tout autre espoir devait être une déchéance, et Cléopâtre ne pouvait admettre l'idée d'une chute, même purement intellectuelle.

— C'est un rêve à réaliser, se dit-elle quand ses larmes s'arrêtèrent, ce qui ne fut pas long : marcher la tête très-haute, dans l'orgueil de ma virginité inviolée; au-dessus de tous, parce que j'aurai ce que les autres ne peuvent avoir. Si respectable que les hommages ne pourront se dérober, — si inaccessible que tous souhaiteront m'atteindre, — si belle que nulle ne pourra se comparer à moi.

Elle n'eut pas besoin de regarder dans la glace pour savoir combien elle était belle; elle le savait.

La lune avait disparu derrière les tilleuls; les violons s'étaient éteints si doucement qu'elle ne s'en était pas aperçue: seuls les parfums vivaient toujours, et semblaient plus pénétrants depuis qu'ils étaient seuls à régner.

La fenêtre resta ouverte, et Cléopâtre se jeta sur

son lit et s'endormit d'un sommeil léger où la réalité flottait encore.

C'est ainsi qu'elle entra dans sa vie nouvelle.

MERCANTILE LIBRARY
OF NEW YORK

XIII

— Elle est étonnante, cette comtesse Néoutof! Pas la plus petite intrigue, pas l'ombre d'une coquetterie! Et son mari qui a l'air de s'occuper de nous!...

Celui qui parlait n'avait que trop de raisons de se plaindre; trois mois auparavant, il avait été, le même jour, éconduit par Cléopâtre et raillé par le général. Depuis, il avait surveillé la comtesse comme s'il avait été payé par une agence de renseignements; mais il n'avait rien appris, ce qui se traduisait chez lui par l'exclamation ci-dessus.

En effet, on ne pouvait dire que du bien de Cléopâtre. Mariée depuis plus de quatre ans déjà, elle avait mis sa maison sur un pied exceptionnel. On n'y était admis qu'après une sorte de noviciat dans les salons les plus recherchés de Pétersbourg, de sorte qu'après la fleur du panier, la maison Néoutof était une fleur encore plus distinguée, la crème des crèmes, disait Kamoutzine, à qui les métaphores ne coûtaient rien.

La conduite de la comtesse avait été exemplaire au point que l'Impératrice n'avait pu récemment se refuser à la nommer dame du palais. C'était reconnaître ouvertement que le mariage, considéré comme un peu inconvenant jadis, avait tourné de la meilleure façon. Aussi la jeune femme se trouvait-elle en possession de la situation la plus brillante que l'on pût rêver à la cour comme à la ville. Quant au général, il avait rajeuni de dix ans, et promenait dans les salons sa personne originale, en se servant de sa canne comme d'une badine.

— Si je vis seulement jusqu'à quatre-vingts ans, disait-il en riant, je n'en aurai plus que cinquante.

Il était heureux. La présence de Cléopâtre avait éloigné de la maison une nuée d'intrigants, de parasites, de mendiants, par lesquels il était autrefois harcelé tout le jour, et que par bonté il n'osait renvoyer, pour peu qu'ils se fussent présentés comme des compagnons d'armes ou quelque chose d'approchant. Cléopâtre n'eut pas besoin d'user de rigueur pour les bannir; la vue de cette femme élégante et hautaine suffit pour les mettre en fuite. Elle sut remplacer les visites intéressées de ces solliciteurs encombrants par sa conversation toujours variée. Elle lisait avec soin les journaux et les revues étrangères, afin d'en tirer ce qu'il pouvait y avoir d'amusant, et elle avait une manière de raconter les

choses ensuite, qui charmait son mari autant qu'eût pu le faire un livre bien composé.

A ces entretiens qui les retenaient au moins deux heures tous les jours et qui se prolongeaient souvent pendant le déjeuner, ils avaient pris l'un pour l'autre une amitié vraiment extraordinaire, qui chez le mari n'était pas faite seulement de sentiment paternel, et chez la jeune femme uniquement de reconnaissance. Malgré l'énorme différence de leurs âges, ils s'étaient appréciés, et une estime mutuelle, une confiance absolue était née de ces bons rapports.

Si belle et brillante qu'elle fût, Cléopâtre n'était pas mondaine, c'est-à-dire qu'elle restait volontiers au logis le soir d'une fête, pour peu que le général fût fatigué ou paresseux de sortir. Entre toutes ses qualités, c'est peut-être celle qui avait le plus touché le vieillard ; il se fût fait scrupule de l'empêcher de s'amuser à sa fantaisie ; il fut heureux et reconnaissant de voir qu'elle savait se passer de flatteries et de triomphes.

Au bout de six mois de ménage, ils se connaissaient si bien qu'ils n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre — dans le présent, au moins, car ni l'un ni l'autre ne firent jamais allusion à leur vie antérieure au mariage, hormis pour les affaires indispensables. Le général, qui s'endormait fort tard, prit l'habitude de se faire raconter, en revenant,

par Cléopâtre les succès du jour ; elle n'omettait ni un compliment ni une déclaration, et Dieu sait que ce n'était pas ce qui manquait à ses soirs de bal. Elle excellait à reproduire la mine ou le ton de ses adorateurs, à tel point qu'elle ne les nommait plus, et que Néoutof, riant à chaudes larmes, les reconnaissait à la ressemblance. Elle riait aussi parfois, mais moins ; on eût dit qu'il lui suffisait d'amuser son mari ; la gaieté des autres ne lui semblait pas communicative, même lorsqu'elle en était la cause.

C'est ainsi que s'étaient écoulées les quatre années qui avaient si bien rajeuni le général. Le grand-duc Boris avait continué à se conduire en ami, mais les entrevues s'étaient faites de plus en plus rares. Malgré eux, à leur insu peut-être, ils n'aimaient plus autant à se trouver ensemble. Boris, d'ailleurs, avait passé à deux reprises plusieurs mois à l'étranger, et tout faisait supposer qu'ayant pris goût aux voyages, il s'absenterait encore.

Le prince et la princesse Charamirof eurent, à cette époque, la joie d'avoir un héritier. Il en était temps, car la jolie figure d'Irène commençait à devenir un peu osseuse et pointue. Sa maternité ramena sur sa fluette personne un aimable embonpoint et un petit air de matrone qui lui donnèrent une seconde floraison.

Cet enfant fut dans les mains expertes de la prin-

cesse un instrument envoyé par la Providence tout exprès pour taquiner sa sœur.

— Cette pauvre Cléopâtre ! jamais d'enfant ! disait-elle avec un soupir de compassion, toutes les fois qu'elle avait produit son poupon aux yeux de quelque jeune femme compétente en matière de maternité. Elle ne sait pas, la pauvre chérie, quelle triste vieillesse elle s'est préparée !...

— Mais elle paraît fort heureuse ? répondait-on. Et puis elle est si jeune ! Elle aura tout le temps de se remarier...

Irène secouait la tête et levait les yeux au ciel.

— Oh ! voyez-vous, mon beau-frère a une constitution de fer ; il est capable de survivre à sa femme ! Non, non, elle regrettera un jour d'avoir gaspillé ainsi tous les trésors que Dieu lui avait mis dans la main... Que voulez-vous ! elle y a apporté un entêtement incroyable, car ce n'est pas faute de l'avoir bien avertie. C'est étrange ! je ne la croyais pas intéressée... personne n'a été plus surpris que moi...

On peut aisément s'imaginer les variantes brodées sur ce thème par la charitable Irène. Elle perdait son temps, d'ailleurs ; Cléopâtre ne s'occupait pas de ce qu'on pouvait dire d'elle, et depuis longtemps savait ce qu'elle devait attendre de l'affection de sa sœur.

C'est Kamoutzine qui d'ordinaire lui racontait ces discours ou d'autres semblables ; il prenait un

plaisir malin à parler à la jeune femme de ce qui aurait dû la troubler ou l'irriter. Elle le laissait faire, sachant que lui montrer du déplaisir, ce serait lui donner prise sur elle. Une étrange confiance agressive avait succédé depuis le mariage à leur alliance d'autrefois. Ils savaient qu'ils ne se trahiraient pas réciproquement; mais quand l'un des deux pouvait inquiéter ou blesser légèrement l'autre, ils ne se refusaient que rarement cette joie maligne.

Kamoutzine ne pouvait pardonner à Cléopâtre d'avoir abandonné la partie qu'il croyait si belle; Cléopâtre lui en voulait de ne pas l'avoir secondée davantage, peut-être de l'avoir maladroitement desservie; ils ne se rendaient compte ni l'un ni l'autre que ne s'étant jamais rien dit à ce sujet, s'étant tout au plus devinés, ils n'avaient rien à se reprocher. L'orgueil qui les avait empêchés de se lier eût dû sauver maintenant les apparences; il n'en était rien, et, sans être ennemis, ils ne s'aimaient guère.

Et pourtant, Cléopâtre avait sur lui l'empire que conserve toujours une femme qui fut aimée et inaccessible, pour peu que l'homme qui l'aimait possède un reste de délicatesse. Il ne pouvait la voir, resplendissante de diamants et de beauté, sans se rappeler le jour où il était allé chez elle, dans ce pauvre appartement vide et nu, pour lui offrir sa main et le secours de son intelligence. Il l'avait aimée avec sa tête plus qu'avec son âme, c'était vrai; mais il

l'avait pourtant aimée, et, sous son masque de bouffon, il avait plus d'une fois, quand elle passait près de lui, senti son cœur sauter dans sa poitrine.

Maintenant, à de certains moments, il la haïssait presque, tout en ne pouvant s'empêcher de l'estimer. En général, Kamoutzine était mécontent de la vie et des hommes : tout à coup le bruit courut qu'il s'était mis à boire.

Il avait toujours été joyeux compagnon, et deux bouteilles de vin de Champagne dans la tête ne le rendaient que plus drôle ; la nouvelle trouva donc peu de créance.

— Lorsqu'on porte si bien le vin, on ne se grise pas, que diable ! disait Charamirof.

Cependant Kamoutzine fut rencontré plusieurs fois les yeux troubles et le costume peu soigné.

Ce dernier indice était grave : la tenue irréprochable de cet homme était peut-être ce qui l'avait sauvé d'une disgrâce en mainte circonstance ; s'il se négligeait, c'est que quelque ressort était brisé en lui.

Ce n'était que trop vrai : le mobile qui avait soutenu si longtemps sa gaieté d'emprunt et provoqué ses pasquinades venait de lui manquer soudain : le grand-duc avait refusé de payer ses dettes. Il avait refusé catégoriquement, avec raisons à l'appui, comme on refuse quand on est bien décidé à ne pas céder.

— Je m'étais promis, dit-il à son ancien favori, de payer tes dettes sept fois; je les ai payées il y a un an pour la huitième; si tu as de la mémoire, tu te rappelleras que je t'ai dit alors : — N'y reviens plus, tu n'auras plus rien !

— C'est vrai, Altesse Impériale, murmura humblement Kamoutzine, mais vous m'aviez déjà dit la même chose la fois d'avant, et vous aviez payé tout de même !

Jadis, cette repartie eût fléchi Boris; aujourd'hui, il resta froid. Son jouet ne l'intéressait plus, il le connaissait trop bien, et Kamoutzine n'avait jamais été pour lui qu'un amusement. Il avait pris plaisir à ses folies, de même qu'on s'arrête à voir jouer de petits chats : leur grâce enfantine et leurs ruses comiques font sourire même les hommes graves; mais les petits chats, devenus matous, perdent leurs admirateurs, et souvent, pourchassés de gouttière en gouttière, finissent d'une mort misérable. Kamoutzine avait passé l'âge de la grâce; peut-être aussi son maître était-il devenu plus difficile à distraire. Bref, Boris fut inflexible.

Le principal pour Kamoutzine était de cacher ce désastre à ses créanciers; il obtint du temps, car on le savait habile à négocier ce qu'il appelait ses emprunts; peu à peu cependant on s'inquiéta de le voir devenir un peu râpé : son tailleur avait refusé de l'habiller plus longtemps à crédit, c'était pour

le punir de l'avoir oublié dans sa dernière distribution. Suivant l'usage universel de ceux qui vivent aux frais d'autrui, le jeune homme n'affectait jamais au paiement intégral de ses dettes l'argent qu'il recevait de son protecteur : il donnait des à-compte, le moins possible, — et s'amusait comptant avec le reste.

C'est alors qu'on le vit devenir soucieux : la bourse de ses amis ne s'ouvrait guère pour lui. A l'exception de Charamirof, trop bon garçon pour lui garder rancune, et d'ailleurs souvent épargné par sa terrible langue, Kamoutzine n'avait pas d'amis. Il avait blessé ou raillé tout le monde ; on le craignait, mais on était bien aise au fond de le savoir dans l'embarras.

Cette situation tendue ne pouvait se prolonger longtemps ; le grand-duc partit pour Nice, à la fin de décembre, laissant son aide de camp à Pétersbourg. C'était une disgrâce complète, et Kamoutzine savait bien quel jour il l'avait méritée pour s'être présenté à son service sentant le kümmel par trop fort. Il tomba dans une prostration profonde ; cet être qui n'avait vécu que pour l'extérieur, à tel point qu'il pouvait presque compter les occasions de sa vie où il s'était jugé lui-même, ce plaisantin, ce fou de cour, descendit au fond de son âme et se sauva éperdu devant ce qu'il venait d'y apercevoir.

Pourtant, il fallait envisager la situation. Semblable à un naufragé qui mesure de l'œil la distance

à parcourir du vaisseau qui coule jusqu'à la côte prochaine, il regarda autour de lui comme au dedans de lui. Nulle part il ne trouva rien. Les réclamations de ses créanciers devenaient insolentes. Le bruit de sa disgrâce s'était répandu, le départ du grand-duc l'avait encore accru ; la position n'était plus tenable, dans une ville où les moindres choses sont aussitôt connues dans le cercle de gens que cela intéresse.

Que faire alors ?

Kamoutzine hésita un jour ou deux. Il pouvait quitter la garde, où le service est coûteux, et prendre un grade dans l'armée, où il vivrait de sa solde dans quelque garnison de province. La vente d'un maigre petit bien hypothéqué qu'il avait encore lui permettrait de payer à peu près la moitié de ses dettes : le reste, le reste irait au diable !...

Mais c'était si dur, si inacceptable pour un homme qui avait passé sa vie à la cour ! Ce changement d'existence lui parut pire que la mort. Il sentit d'avance l'odeur fade des casernes où il devrait couvoyer ses hommes, le goût de la cuisine allemande que lui apporterait, à cinquante kopecks la portion, une ordonnance crasseuse ; il eut l'impression de la vieillesse arrivant à grands pas sur son corps fatigué, alourdi ; il comprit que tel qu'il était, il serait haï partout à cause de son esprit fertile en malices parfois cruelles.

— Non, se dit-il ; je me ferais tuer en duel par quelque imbécile chatouilleux... Ce serait trop bête.

Un beau soir, il se présenta chez Néoutof, poussé par un vague désir de voir Cléopâtre. Il avait quelques verres d'eau-de-vie dans la tête, ce qui le rendait plus osé que de coutume. Le comte et la comtesse étaient sortis.

— C'est dommage, dit à demi-voix Kamoutzine, elle m'aurait peut-être donné un bon conseil...

Les domestiques le regardaient, étonnés de le voir rester sur le seuil, après qu'on lui avait refusé la porte.

— Enfin, dit-il tout haut, dites-leur que j'étais venu... oui, j'avais quelque chose à leur dire.

— Demain matin ? suggéra le suisse qui avait envie de le voir s'en aller.

— Demain matin, il sera trop tard, répondit l'aide de camp en le regardant dans les yeux avec colère.

Il descendit les cinq marches du perron et se dirigea vers sa demeure. C'étaient deux simples chambres garnies dans une rue pas trop élégante. Jadis, il habitait la Monskaïa ; mais, depuis ses revers, il avait été contraint de prendre un logis moins coûteux, et encore devait-il plus d'un mois de loyer à son hôtesse, qui le persécutait tous les jours.

Il rentra et monta deux étages ; la porte n'était

pas fermée, il pénétra dans sa chambre sans que personne l'eût aperçu. La pièce était close et sentait le renfermé, mais il y régnait une chaleur douce. Il alluma la lampe à pétrole placée sur la table, et se laissa tomber dans un fauteuil, sans prendre la peine de retirer son ceinturon qu'il avait dégrafé. Le sabre tomba lourdement à côté de lui sans qu'il y prit garde.

— C'est dommage, répétait-il machinalement; elle m'aurait donné quelque chose... peut-être un bon conseil. Elle ne m'a jamais rien donné.

Saisi par la chaleur, il s'accouda et s'endormit, la tête sur ses deux bras.

Il dormit longtemps ainsi; les cloches qui sonnaient matines à l'église de Kazan, sa voisine, le réveillèrent en sursaut. La lampe baissait, répandant une odeur âcre et fumeuse. Il leva la tête et regarda avec étonnement autour de lui; depuis plus d'un mois il n'était pas parvenu à s'accoutumer à ces chambres mesquines, mal meublées, où flottait l'odeur d'anciens diners et d'anciennes pipes.

— Ah! fit-il en revenant à lui, cette hideuse cambuse!

Il alla à la fenêtre et ouvrit le *vasistas* pour laisser pénétrer un peu d'air. La nuit était sombre et froide; on sentait la neige dans les lourds nuages bas que la réverbération du gaz teintait d'un rouge terne et triste. Kamoutzine resta un instant le visage

à la fenêtre; rien n'annonçait encore le jour; il était quatre heures et demie, les cloches cessèrent de sonner; les autres sonneries s'éteignirent aussi peu à peu, et le silence se fit sur la ville encore endormie, où une couche épaisse de neige déjà tassée, recouvrant les pavés, interceptait les bruits.

Il referma le vasistas et revint à la table.

Son esprit était parfaitement lucide maintenant et lui montrait la vie avec la netteté désespérante des choses tristes auxquelles on pense la nuit. Il se rappela aussi sa réponse au suisse de Néoutof : « Demain matin, il sera trop tard !... »

— C'était pardieu vrai ! se dit-il à lui-même, car c'est pour tout à l'heure.

Il posa sur la table sa montre, son porte-monnaie à peu près vide et un porte-cigarettes en vermeil ciselé, premier cadeau du grand-duc, dont il ne se séparait jamais; puis il alla à la commode et y prit du linge blanc dont il se revêtit de la tête aux pieds. après avoir fait des ablutions prolongées.

— Ne dirait-on pas que je vais me marier ? fit-il ironiquement.

Lorsqu'il fut complètement habillé, il s'assit auprès de la table, dans le fauteuil où il avait passé la nuit, et regarda sa montre, qui marquait cinq heures et demie.

— Bah ! dit-il, je puis bien attendre encore une

demi-heure ! Ce ne serait pas poli de réveiller sitôt mes braves colocataires !

Il prit une plume et s'occupa de calligraphier avec soin la phrase suivante :

« Allez chercher le prince Charamirof. » — Suivait l'adresse.

Il mit des points sur les *i*, ajouta des ornements aux majuscules, et contempla son ouvrage avec satisfaction, puis le mit en évidence sous la lumière défaillante de la lampe presque vide.

Un coup de cloche retentit au dehors.

— Six heures ! dit Kamoutzine ; c'est le moment. Bonsoir.

Il avait son revolver à portée de la main ; il l'appuya sur la tempe droite ; le coup partit, et Kamoutzine tomba renversé dans le fauteuil, pendant que la main lâchait l'arme.

Des cris confus retentirent dans la maison, puis des bruits de pas ; la porte s'ouvrit, l'hôtesse entra épouvantée.

— J'ai une balle dans la tête, lui dit Kamoutzine en la regardant d'un seul œil, car l'autre était fermé ; je me suis manqué. Je n'ai jamais rien réussi de ma vie !

Il indiquait le papier ; la bonne femme s'en saisit ; un médecin fut appelé pendant qu'on courait chez Charamirof.

Le prince arriva sans perdre de temps, tout ef-

faré, presque en colère contre son ami, qui se suicidait sans le prévenir.

— Cet excellent homme, dit Kamoutzine en lui montrant le médecin, veut me persuader que je vivrai jusqu'à ce soir. J'espère bien que non ; je souffre atrocement. Si tu m'aimes, va chercher ta belle-sœur !

— Cléopâtre ? fit le prince bouleversé.

— Oui, la belle Cléopâtre. Dépêche-toi. J'espère que son mari ne sera pas jaloux.

Il parlait avec facilité, bien que son visage fût horriblement convulsé.

Charamirof partit sur-le-champ. Moins d'une heure après, il ramena la comtesse.

Enveloppée dans ses fourrures, toute pâle, elle s'approcha du lit où, malgré ses protestations, on avait placé le blessé. Le jour gris du matin entrait par les fenêtres ternies ; la chambre avait un aspect lamentable, quoique tout fût en ordre.

— Comtesse, dit Kamoutzine, — ne t'en va pas, Charamirof, ce n'est pas un secret ; — comtesse, je crois que je vous ai plus aimée que qui que ce soit au monde — oui, mieux que lui... (Il clignait de son œil unique, pour indiquer le grand-duc absent.) A cette heure-ci, je suis bien aise que vous le sachiez. Dans ma vie, voyez-vous, il n'y a que deux bons souvenirs : vous et le petit phoque... Vous rappelez-vous le phoque ?

Elle fit un signe de tête, ne pouvant parler.

— Pauvre bête ! elle avait soif ! Si vous aviez vu comme elle gigotait dans l'eau fraîche ! Je suis bien aise à présent de lui avoir donné à boire...

— Cette eau fraîche te sera comptée là-haut, fit Charamirof en s'essuyant les yeux.

— Parbleu ! je te l'avais dit ! riposta Kamoutzine. Cela ne vous fâche pas, madame, que je vous mette avec le petit phoque ?

Cléopâtre secoua la tête en souriant tristement.

— Les deux affections désintéressées de ma vie... Allez maintenant, comtesse, ne restez pas ici ; je sens que je deviens véritablement trop laid.

Elle se pencha vers lui pour lui dire adieu. Il prit sa main et la baisa comme on baise les pieds du Christ. Elle sortit sans se retourner.

— Voyons, docteur, fit Kamoutzine avec impatience, vous n'allez pas me laisser souffrir comme ça jusqu'à la nuit ! Donnez-moi quelque chose pour en finir. Vous, un médecin, vous devez savoir vous débarrasser de vos malades !

Le docteur n'y pouvait rien, mais la mort eut pitié et le prit vers deux heures de l'après-midi.

Charamirof le fit enterrer à ses frais et paya toutes les petites notes des gens qui l'avaient soigné.

— Enfin ! soupira Irène pendant que son mari conduisait le deuil, celui-là est mort ; ce n'est pas

malheureux ! Depuis la scène du phoque, je l'avais décidément pris en horreur !

XIV

Après un hiver triste et sombre, pendant lequel le soleil n'avait peut-être pas brillé dix fois, le samedi saint se présenta au milieu des splendeurs du printemps. La semaine tout entière avait été tiède et molle ; la neige avait fondu rapidement sous une chaude pluie qui faisait rêver de la feuillée ; en vingt-quatre heures, les brins d'herbe jaunie avaient verdi entre les pavés ; le soleil se coucha le samedi soir dans une apothéose de nuages dorés, sous lesquels les glaces encore solides de la Néva semblaient un anachronisme.

Quand il fait beau le samedi saint, toute la ville de Pétersbourg est en liesse. On voyait à cette époque courir dans les rues des robes de mousseline blanche au bout d'un long bâton, portées par d'alertes petites repasseuses vêtues de clair. L'usage est encore que toutes les jeunes filles ou femmes soient vêtues de blanc pour assister à l'office de minuit ; mais, dans ces temps éloignés, c'était le règne de la mousseline, et le passant le plus distrait eût su

quelle fête se préparait à la vue de ces grands papillons qui battaient de l'aile au niveau de ses yeux, parfois l'enveloppant, s'il n'était pas assez agile, d'un nuage sentant l'empois.

Cléopâtre sortit de chez elle dans son coupé muni d'une bouillotte recouverte de fourrures, afin de se rendre à l'office de minuit, dans la chapelle du Palais d'Hiver, où l'appelait sa dignité nouvelle. Pour cette circonstance solennelle, la jeune femme avait revêtu une toilette d'une splendeur sévère qui rehaussait l'éclat de sa beauté. Le général, retenu au lit par un accès de goutte, l'avait longuement contemplée avant de la laisser partir.

Elle roulait maintenant à l'allure rapide de ses deux trotteurs, à travers la ville illuminée qu'égayait déjà le tintement répété des cloches. Les équipages se croisaient dans tous les sens, comme en plein midi. Les paysans, revêtus de leurs touloupes en peau d'agneau, se pressaient au seuil des églises, dont l'extérieur était entouré de tables chargées de fromage pascal et de *koulitchi*, gâteaux aux raisins secs, apportés là pour être bénits, avec de grandes corbeilles d'œufs rouges.

Tout était si gai, si remuant, que Cléopâtre baissa la glace de sa voiture pour jouir de cette nuit vraiment exquise. Quelque chose de jeune et de hardi comme un chant de coq flottait dans l'air; ces bruits se confondaient dans le lointain, et parfois

on eût pu croire à des sons de musique accompagnés de cris de joie, comme pour l'entrée triomphale d'un tsar victorieux. Une aube éternelle semblait tourner autour de l'horizon, jetant sa splendeur mystérieuse sur toute cette magie.

— Quelle étrange nuit ! pensa la jeune femme ; on dirait une aurore !

Soudain elle se rappela la nuit de ses noces ; les violons assoupis mourant dans le jardin, avec l'odeur pénétrante des fleurs d'août, la lune décroissante derrière les tilleuls.

— J'entrais dans la nuit, se dit-elle ; aujourd'hui, il me semble entrer dans le jour !

La voiture s'arrêta devant le perron bien connu, et elle monta légèrement les marches qu'elle avait si souvent gravies jadis, quand elle était demoiselle d'honneur. Rien n'avait changé, et elle se crut un instant reportée bien loin en arrière. Cependant la place qu'elle prit à la chapelle n'était pas la même qu'autrefois ; un regard rapide lui montra que bien des changements s'étaient accomplis après qu'elle avait résigné ses anciennes fonctions.

En effet, elle n'avait plus assisté à cette fête pascalle depuis son mariage ; quoique exacte aux sorties de cour, elle n'avait demandé aucune faveur, se contentant d'accepter et de remplir les devoirs qui incombaient à son rang. Ses récentes fonctions de dame du palais ne l'avaient point encore amenée

dans cette chapelle où tout lui parlait d'un passé déjà lointain...

Involontairement, elle tourna la tête vers la place où jadis se tenait le grand-duc Boris... Il était à Nice, à cette même heure, prêt à assister à la même cérémonie... Cléopâtre sentit son cœur se fondre en elle.

Ah! s'il avait jamais cru qu'elle pourrait renier l'attrait qui l'avait emportée vers lui, il l'avait mal connue, mal jugée. S'il avait pensé qu'elle le raille-rait un jour de l'avoir respectée, alors qu'il pouvait la cueillir et la jeter comme une fleur dont on a épuisé le parfum, il l'avait outragée. Mais elle lui pardonnait dans cette grande fête d'apaisement et de joie, dans cette réconciliation pascale. Cléopâtre envoya à l'absent une pensée infiniment douce de tendresse et de reconnaissance. Il avait placé Dieu entre elle et lui; elle le remit aux mains toutes-puissantes de son Créateur, en le priant de conserver cet être cher, digne d'être heureux, digne d'être aimé.

La cour entra, l'Empereur conduisant l'Impératrice, toute cette belle famille impériale suivant, chacun à son rang, les pages portant les traînes, avec un luxe de diamants, de velours, de dentelles, qu'on ne saurait voir ailleurs. A peine les souverains étaient-ils à leur place que la porte de bois dorée fermant l'iconostase s'ouvrit, et les prêtres sortirent

au milieu des chants, pour chercher le Christ qui vient de ressusciter, et dont on ne peut trouver la dépouille. Croix et bannières en tête, sous l'éclat aveuglant des lustres qui jetaient des flots de clarté, le clergé, accompagné des chantres, partit par la gauche, à la recherche du corps divin. Les chants décroissaient dans l'éloignement des vastes salles; les voix aiguës des enfants se distinguèrent encore... puis rien. Un silence religieux régnait dans la chapelle, où l'on n'entendait même pas la respiration des trois cents personnes qui s'y trouvaient rassemblées, les hommes d'un côté, les dames de l'autre; silence tel qu'on entendit les pétales d'un camélia se détacher de la robe d'une femme et tomber sur le parquet poli.

Des sons aériens résonnèrent au loin, puis les voix des ténors qui se rapprochaient, puis celles des basses, et le clergé, marchant si vite qu'il semblait courir, rentra par la droite, après avoir fait le tour du palais. Les chants s'arrêtèrent soudain.

— Christ est ressuscité! dit le prêtre d'une voix forte, qui sembla entrer dans la poitrine des auditeurs.

— Il est vraiment ressuscité! répondirent les chantres et la foule, du ton dont on parle.

Le prêtre répéta par trois fois les paroles consacrées et reçut la même réponse; un chant d'allégresse vif et pressé éclata sous les voûtes comme un

feu d'artifice, et tous échangèrent le baiser de paix, pendant que la messe commençait derrière les rideaux de soie fermés du sanctuaire.

Cléopâtre avait assisté bien des fois à cette cérémonie, où rien n'était nouveau pour elle, et jamais elle n'en avait été aussi vivement impressionnée. Après avoir échangé quelques paroles avec ses voisines, durant l'intervalle des félicitations et des embrassades, elle regarda autour d'elle, pour examiner les visages nouveaux.

Le hasard l'avait placée au bord du passage réservé au milieu de la chapelle, de sorte qu'elle se trouvait, sur son rang, la plus voisine des hommes; pendant que son regard parcourait les groupes, elle reçut quelques saluts empressés et les rendit avec la politesse aimable qui tenait si bien les gens à distance. Soudain, son regard se fixa sur un nouveau venu qu'elle ne connaissait pas encore.

Il s'appuyait légèrement contre une colonne de marbre; ses yeux étonnés semblaient contempler pour la première fois des objets extraordinaires, car ils flottaient au hasard, sans savoir où se poser. C'était un homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, mais qui paraissait plus jeune, en raison de ses cheveux blonds et de sa fraîche carnation. Sa moustache était blonde aussi, d'un blond extraordinaire, argenté; la forme de ses traits était d'une pureté irréprochable, tellement belle et parfaite qu'on ne

le remarquait même pas au premier coup d'œil, tant tout son être était modelé d'une façon exquise et pour ainsi dire avec goût.

— Quel beau garçon! pensa involontairement Cléopâtre, qui aimait la beauté partout, dans la vie comme dans les musées.

Le jeune homme parcourait lentement du regard les femmes réunies en un groupe où la richesse ne pouvait éclipser la beauté; soudain, Cléopâtre rencontra ses yeux; ils étaient d'un noir de jais et brillaient comme des escarboucles, sous ses sourcils châains, délicatement arqués. Lorsqu'il aperçut la jeune femme, ces yeux magnifiques s'arrêtèrent avec une expression de surprise et d'admiration telle que toutes les bienséances s'envolèrent.

— Je n'ai jamais vu une femme comparable à vous! dirent les yeux noirs, en y ajoutant un respect si profond que l'admiration n'était plus qu'un hommage involontaire.

— Quels yeux merveilleux! pensa la jeune femme, et quel regard intense!...

Ils cessèrent de se regarder, ramenés par la réflexion au sentiment des convenances, mais chacun d'eux avait pénétré l'autre plus et mieux qu'on ne le fait souvent en des années de vie mondaine. Plusieurs fois leurs yeux se rencontrèrent encore; ils avaient beau les détourner, ils revenaient l'un à l'autre, invinciblement attirés.

L'office de Pâques est très-long; commencé à minuit, il ne s'achève que vers deux heures du matin, mais il ne parut pas ennuyeux à la comtesse Néoutof. Elle sentait que quelque chose venait d'entrer dans sa vie. Que serait-ce? Elle n'en savait rien, et n'y voulait pas penser.

Lorsque tout fut enfin terminé, pendant qu'enveloppée de fourrures, elle attendait sous le péristyle qu'on lui annonçât son équipage, elle vit s'avancer vers elle, suivi par le jeune homme qu'elle avait remarqué, le ministre plénipotentiaire de Suède, pour lequel elle avait une estime particulière.

— L'endroit est mal choisi, comtesse, dit le diplomate en s'inclinant, l'heure ne l'est pas mieux, mais je pars après-demain en congé, et je me serais fait un crime de ne pas recommander à votre bienveillance mon jeune cousin Ulric d'Alsen...

Ulric s'inclina gravement.

— Il est arrivé depuis deux jours seulement, et va se trouver bien seul pour prendre langue en mon absence. Vous avez toujours été extrêmement bonne pour moi... Si j'osais, je vous prierais de considérer mon cousin comme s'il était mon fils...

— Cela suffit, mon cher baron, pour qu'il soit le bienvenu chez nous, répondit Cléopâtre.

La voiture était avancée, elle salua d'un signe de tête, glissa entre les deux portes de cristal et disparut.

— Qui est cette personne si remarquable à laquelle vous venez de me présenter? demanda Ulric d'Alsen à l'ambassadeur, aussitôt qu'elle eut disparu.

— C'est la comtesse Néoutof, la plus belle femme de la cour et la plus vertueuse, mon jeune ami, répondit le cousin.

Ulric ne dit rien; il rentra à l'ambassade sans avoir ouvert la bouche, et toute la nuit il revit en rêve les yeux bleus de Cléopâtre, attachés sur lui avec un intérêt qu'elle ne songeait pas à dissimuler.

Je vous adore! disaient les yeux noirs. (La bouche restait muette, mais les lèvres avaient une façon de sourire qui en disait plus long que des paroles.) Je vous adore, vous êtes la seule femme qu'il y ait au monde! Le reste n'a jamais existé, n'existe point, n'existera jamais!

Les yeux noirs parlaient ainsi depuis quinze jours, depuis la première heure de la visite que d'Alsen avait faite à la comtesse Néoutof. Les convenances autorisaient dix minutes de séjour dans le salon où il ne connaissait encore personne; il était resté une heure entière, répondant aux quelques questions de Cléopâtre par des monosyllabes, et la regardant tant qu'il pouvait. Depuis, une intuition secrète lui avait appris qu'il ne devait pas rester si longtemps; au bout de vingt minutes, il s'en allait le plus souvent, mais il revenait presque tous les jours.

Le premier jour, Cléopâtre s'en amusa. Cette adoration naïve et silencieuse avait quelque chose de touchant et d'un peu comique, pour une femme accoutumée aux quintessences distillées d'un monde très-civilisé, très-corrompu, où la forme sauve habilement le fond. Mais, bientôt après, avant que la semaine fût écoulée, la jeune femme avait senti quelque chose de singulier se passer en elle : la visite presque quotidienne du jeune Suédois lui était devenue nécessaire; elle l'attendait avec une certaine impatience, et, s'il ne venait pas, la journée lui semblait vide.

Elle ne voulut pas en convenir avec elle-même, et haussa les épaules en se disant :

— Est-ce que je deviendrais sottement vaniteuse aussi, comme les autres? Est-ce que je vais me mettre à compter mes visiteurs, pour savoir si l'on ne me néglige pas? Ce serait tout au plus bon pour Irène!

XV

Les jours passaient; le printemps faisait mine de venir pour tout de bon; un souffle généreux et plein de vie fondait la croûte de glace sur la Néva; le

soleil brillait, aux belles heures de la journée, d'un éclat si ardent qu'il brûlait la main nue. Le contraste entre cette chaleur intense et l'air vif, encore très-froid, donnait la fièvre, mais une fièvre gaie et remuante, qui portait à marcher vite, à parler, à rire...

Cléopâtre elle-même se laissait emporter à ce joyeux tourbillon de printemps, et sa gravité ordinaire se teintait d'un peu de rose. Elle sortait beaucoup et volontiers; son mari, contraint de rester au logis, s'amusait des récits qu'elle lui faisait, et où elle mettait une animation, un degré de fine raillerie qu'il ne lui avait pas encore connu.

Par une fantaisie nouvelle, elle fit remplir sa maison de fleurs; ces fleurs d'avril, au parfum pénétrant, aux couleurs éclatantes, jonquilles, jacinthes, muguets, se détachèrent sur la verdure sombre des fleurs d'appartement, comme les notes claires d'une sonnerie de cloches sur le bourdonnement d'une ville affairée, et les odeurs enivrantes se répandirent partout, filtrant jusque dans les moindres recoins.

La grande parade militaire était annoncée pour le 6 mai, et, comme de coutume, chacun en parlait d'avance. C'était l'événement qui clôturait pour ainsi dire la saison d'hiver. La veille de ce jour, Ulric d'Alsen vint à son heure ordinaire, et, par hasard, trouva Cléopâtre seule. C'était la première fois. Elle en fut un peu gênée; depuis trois ou

quatre semaines, les yeux du jeune homme avaient beaucoup parlé; qu'allait dire sa bouche? Elle eut une peur affreuse, pendant une seconde. Est-ce que cet être charmant serait dépourvu d'intelligence?

L'acuité de regret que lui inspira ce doute précipita la jeune femme dans une série de questions presque indiscrètes. Où Ulric avait-il fait son éducation? Quelle était sa famille? Comment se trouvait-il à Pétersbourg? Que pensait-il de la ville et de ses habitants?

Le jeune homme répondit à tout d'une façon satisfaisante. Il avait vécu jusqu'à quinze ans près de sa mère, qui l'avait élevé presque seule, avec le pasteur de leur église. L'ayant perdue, il était entré dans une école militaire, par les soins de son oncle le ministre; il en était sorti cinq ans plus tard, avec de très-bonnes notes; il avait eu aussitôt un grade dans un régiment, et depuis peu son oncle venait de le faire nommer attaché militaire à la légation de Suède.

C'était très-simple, et pourtant, dans le son de la voix, dans la forme de la phrase on devinait que le jeune homme avait passionnément aimé sa mère, que l'état militaire n'était point fait pour satisfaire sa nature rêveuse et contemplative, mais qu'étant très-honnête et scrupuleux, il faisait son métier en conscience.

— Pétersbourg vous plaît-il, enfin? demanda

Cléopâtre en attachant sur lui son regard profond.

— J'ai éprouvé depuis que je suis dans cette ville des impressions que je n'avais jamais ressenties, répondit-il en baissant ses yeux noirs, et, quoi qu'il arrive, je ne les oublierai jamais.

Un silence suivit. Cléopâtre restait interdite. Ces paroles si simples lui étaient allées droit à l'âme, car elle en comprenait toute la portée. Soudain, elle regarda le jeune homme, et leurs yeux se rencontrèrent; elle resta éblouie, lisant là ce qu'elle n'avait jamais soupçonné.

C'était cela, l'amour? Cette adoration éperdue, cette soumission aveugle, cet élan suprême de tout l'être vers ce qu'il souhaite, c'était l'amour?

Elle ne l'avait point rêvé ainsi; ce n'est pas ainsi qu'aimaient les hommes qu'elle avait rencontrés. Chez eux, l'amour était un combat où le plus fin remportait l'avantage; aussi les avait-elle assez méprisés!

Cette âme neuve aimait autrement; ce jeune homme dont la vie s'était écoulée dans le travail, presque dans l'isolement, ne demandait rien et se donnait tout entier. Quelle femme n'en eût été touchée! Cléopâtre se sentit pleine d'attendrissement, presque de pitié, pour cet enfant qui se livrait à elle sans rien réserver de son orgueil ou de sa vanité.

— Vous êtes très-jeune? lui dit-elle avec une bienveillance qu'elle sut s'empêcher de rendre dédaigneuse.

— J'ai vingt-six ans, répondit-il.

Le même âge qu'elle ! La jeune femme rougit en faisant un retour sur elle-même, sur sa connaissance de la vie, ses désillusions, son égoïsme mondain. Combien cet homme resté enfant ne valait-il pas mieux qu'elle !

— Une belle carrière s'ouvre devant vous, dit-elle pour ne pas laisser tomber la conversation.

Les paroles lui coûtaient. Elle eût aimé garder le silence, dans l'atmosphère tiède et embaumée du salon clos, richement meublé, plein de bien-être et de luxe. Un engourdissement très-doux gagnait son âme ; rien ne lui avait jamais semblé plus près du bonheur que cet entretien, paisible en apparence, dans ce lieu de délices.

— Ma carrière... oui, peut-être, répondit-il avec indifférence.

Visiblement, il ne se souciait de rien autre que de ce qui l'occupait tout entier, de ce qui faisait vibrer son cœur aux paroles, même banales, de la femme aimée.

Le silence retomba, et les yeux noirs se fixèrent non sur le visage de Cléopâtre, — il n'osait le regarder que de temps en temps, lorsqu'elle ne pouvait s'en apercevoir, — mais sur son cou, à l'endroit où le col fermé par une broche découvrait la chair éblouissante de blancheur nacrée.

Par bonheur, le général Trédine entra, sans être

annoncé, comme on le faisait toujours dans cette maison où rien n'était mystérieux.

Ulric pâlit, une rougeur légère monta aux joues de la comtesse.

Le nouveau venu apportait toute une moisson de propos recueillis çà et là dans les salons. Après deux ou trois minutes d'une conversation à laquelle il ne prit aucune part, le jeune Suédois se retira, sans que le général le remarquât seulement.

— Mais vous êtes distraite, comtesse ! Vous n'écoutez pas ! s'écria-t-il enfin, s'apercevant que Cléopâtre ne prêtait aucune attention à ses discours.

— Je vous demande mille pardons, dit-elle en portant la main à son front ; je crois que j'ai la migraine.

— Je me retire alors, fit l'importun. Vous devriez faire un tour en calèche, cela vous guérirait par ce beau temps !

— Vous avez raison ! répondit vivement Cléopâtre, qui demanda aussitôt ses chevaux.

Vingt minutes plus tard, bercée par les ressorts moelleux de son grand landau, elle roulait sur le pont mobile du palais, dont les planches retentissaient sous les pieds des chevaux avec un bruit de tonnerre continu. Le cocher connaissait les préférences de sa maîtresse, car il la mena par des rues vastes, désertées et poudreuses jusqu'aux Iles,

abandonnées comme un grand parc solitaire qui attend le retour des maîtres.

Encore quelques jours, et toutes ces maisons, noyées dans la verdure, s'ouvriraient à leur population d'hôtes élégants et riches. Pour l'heure, c'était un spectacle triste que celui des grandes façades prétentieuses, des murs de bois gris, des jardins négligés, où les dernières traces de neige venaient à peine de disparaître.

Pourtant, les chèvrefeuilles montraient déjà des pousses vertes, quelques pointes de lilas osaient fendre l'écorce brune; c'était peut-être encore l'hiver; demain, à coup sûr, ce serait le printemps.

Et le landau de Cléopâtre roulait sur le gravier des allées sinueuses, promenant la jeune femme et ses pensées, ondoyantes autant que les détours de la route. Parfois, en plein soleil, un rayon lui envoyait un coup de feu au visage; puis aussitôt l'équipage rentrait sous l'ombre à peine indiquée des ramures dépouillées, mais gonflées de bourgeons; la fraîcheur se faisait sentir alors avec beaucoup de vivacité, car les bras de la Néva qui entourent les Iles d'un réseau liquide étaient encore congelés aussi bien que le fleuve.

La couche de glace était si mince qu'on voyait l'eau jouer au-dessous, comme on voit le sang courir sous une peau délicate; par endroits, elle avait cédé, et le soleil faisait miroiter un petit lac bleu pailleté

d'argent ; sur les bords, des franges de cristaux de glace longs et minces, pareils à ceux des lustres de Bohême, annonçaient le travail secret et incessant de la désagrégation.

Un peu de fièvre planait au-dessus de tout cela, avec l'odeur des feuilles mortes décomposées par leur long séjour sous la neige.

Cléopâtre frissonnait de temps en temps. Elle éprouvait un malaise physique aussi bien que moral. L'importun qui avait interrompu son entretien avec Ulric était un envoyé du destin, mal accueilli comme tous les envoyés de ce genre ; il avait donné un avertissement à l'âme de la jeune femme engourdie dans une torpeur délicieuse.

— Pourquoi est-il venu ? se disait-elle avec un peu d'humeur. Nous étions en train de causer si gentiment !

Et quelque chose, au fond d'elle-même, lui disait :

— C'est fort heureux qu'il soit venu ; car sans cela...

La pensée restait incomplète ; la paresseuse langue des jours de printemps empêchait-elle la jeune femme de la formuler, ou bien est-ce qu'elle ne voulait pas s'expliquer clairement ce qu'elle ressentait ?

Les deux bons trotteurs allaient toujours du même pas rapide et cadencé, faisant sonner leurs gourmettes ; Cléopâtre s'aperçut qu'elle allait passer

devant le palais du grand-duc Boris, et un mouvement instinctif de curiosité lui fit tourner la tête vers cette demeure princière qu'elle n'avait jamais remarquée jusque-là. Le maître en était sans doute encore absent, car on n'avait pas annoncé son retour.

Dans l'allée qui conduisait au palais, tout près d'elle, tournant le dos à la route, marchait un homme de haute stature, dont elle reconnut le port noble et fier. Au bruit, il se retourna, et, pendant la dixième partie d'une seconde, Cléopâtre put voir son visage.

C'était lui, Boris, qu'elle avait aimé jadis — ou qu'elle avait cru aimer.

— Qu'il est vieilli ! pensa-t-elle, toute surprise de cette découverte.

Avec la promptitude de perception d'un homme qui se noie, elle revécut rapidement les jours d'autrefois et s'aperçut qu'un gouffre s'était creusé entre elle et le passé, gouffre si profond que le passé lui-même venait d'y rouler, comme font les falaises minées par les eaux.

— Est-il possible que je l'aie aimé ? se dit-elle, aussi étonnée qu'un enfant dont le jouet se brise dans la main. Je l'ai aimé, cet homme triste et fatigué qui marche dans le chemin !

Cléopâtre n'était pas de celles qui tergiversent avec la vérité et qui se nient l'évidence à elles-mêmes pour justifier leurs caprices ; elle plongea sincèrement dans sa conscience. Elle avait aimé Boris

autrefois avec sa tête ; maintenant le rêve était fini ; elle prenait en pitié la jeune fille sentimentale qui avait ressenti ces fantaisies.

— J'étais jeune alors, se dit-elle, et je ne connaissais pas la vie. Je ne sais quel vent de folie avait passé sur moi. Ma première conception de l'existence était la bonne : se faire un marchepied de la faiblesse des autres, pour arriver en haut des degrés. J'avais voulu être grande-duchesse... qui sait, je l'aurais été peut-être sans ma ridicule sentimentalité ? A présent, d'ailleurs, je n'ai rien à regretter ; j'ai ce que j'avais souhaité : le rang, la fortune, la considération... Que puis-je demander de plus ?

Elle avait fermé les yeux pour mieux voir dans son âme ; tout à coup, une image se dressa devant elle, les yeux noirs d'Ulric lui apparurent pénétrants comme un philtre.

— Ah ! pensa-t-elle en se sentant céder, et pour ainsi dire fondre en une défaillance délicieuse, je ne sais ce que j'ai... Ce printemps, sans doute, qui m'énervé et qui m'épuise... Rentrons, dit-elle au cocher.

Quelques minutes après, le tonnerre des sabots des chevaux gronda encore sur le pont de barques.

XVI

L'air était froid, car la Néva, libre de glaces depuis près d'un mois, avait été tout à coup entièrement recouverte par des glaçons énormes, venus pendant la nuit du lac Ladoga. Mais les troupes ne s'en plaignaient pas.

Quarante mille hommes sous les armes étaient groupés sur la place du Champ de Mars, avec une régularité savante qui faisait le plus grand honneur au chef. Il eût été impossible de tirer un meilleur parti de l'emplacement, qui n'était ni très-vaste ni très-régulier, le Champ de Mars affectant la forme d'un trapèze.

Armes et chevaux, d'une beauté incomparable, reluisaient au soleil, qui les brûlait impitoyablement. Des tribunes couvertes, construites le long du canal qui borde le Jardin d'Été, abritaient la cour et le corps diplomatique ; de nombreux gradins recevaient une quantité d'hôtes distingués ; tout autour de la place, un cordon épais de peuple, séparé des troupes par une simple corde soutenue par des poteaux, regardait patiemment debout, depuis la

première heure du jour, sans aucun des cris, des mouvements, des lazzi qui auraient diverti chez nous cette longue attente. Les balcons des maisons et des palais qui entourent la place étaient couverts de femmes en toilettes claires et d'ombrelles éclatantes. Une gaieté de bon aloi, un peu pompeuse pourtant, une gaieté de cour, flottait sur tout cela, avec des drapeaux et des fanions.

Midi sonna; deux ou trois calèches découvertes, amenant les princesses du sang, traversèrent l'espace vacant et vinrent se ranger près des tribunes; puis l'Empereur parut, escorté de son état-major, sur un cheval merveilleux, qui rongait son frein couvert d'écume.

Des acclamations puissantes sortirent de toutes les poitrines lorsque les étendards s'inclinèrent devant lui. A mesure qu'il parcourait au galop, suivi par la calèche de l'Impératrice, le front de bandière, disposé sur plusieurs lignes parallèles, il saluait de la voix les troupes, qui lui répondaient avec autant d'ensemble que si le cri de reconnaissance fût sorti de la poitrine d'un seul homme. Les musiques entonnaient l'hymne national, les fanfares donnaient au loin le signal du défilé prochain; de tout ce bruit, de ces étendards frangés d'or, tachés de sang, de ces hommes qui aimaient leur souverain autant que Dieu, montaient vers le ciel bleu une joie, un enthousiasme, un triomphe indes-

criptibles. C'était la Russie militaire qui acclamait son chef, et quand, au dernier tour, l'Empereur salua le peuple, ce fut la Russie tout entière qui lui répondit par une acclamation profonde. Ce peuple aime instinctivement, profondément, ce qui lui paraît au-dessus des mortels.

Lorsque l'Empereur fut revenu devant les tribunes, le défilé commença. La tradition veut que les troupes passent à fond de train; l'espace pour les lancer est aussi parcimonieusement mesuré que celui qui reste pour les arrêter; il s'accomplit là, tous les ans, des prodiges d'équitation, non-seulement de la part des officiers, mais de celle de simples soldats, qui doivent être absolument maîtres de leurs montures.

C'était un spectacle prodigieux; les lourdes masses s'ébranlaient au bruit des clairons qui sonnaient la charge et passaient comme un ouragan avec des cris sauvages, des hennissements, des cliquetis d'armes, et, cent mètres plus loin, l'escadron en bon ordre reprenait le petit trot pour regagner les casernes. Partout la manœuvre serait périlleuse; dans cet espace restreint elle est invraisemblable.

Grisée par les cris, les fanfares, et aussi le sentiment tout particulier que donnent les grandes fêtes militaires, Cléopâtre regardait, les yeux étincelants, un peu lasse aussi, mais heureuse... Ulric d'Alsen

était tout près, sur son cheval blanc, qu'il maintenait à grand'peine, ce qui l'empêchait de regarder son idole aussi souvent qu'il l'eût voulu. Cléopâtre ne souhaitait point qu'il la regardât davantage; elle aimait mieux le voir, sans qu'il le sût. Il était si beau, dans son uniforme sévère... et toutes les femmes le trouvaient si beau!

Elle entendait derrière elle échanger plus d'une remarque sur le jeune attaché militaire, et son amour-propre souriait, doucement chatouillé. Peu de choses flattent la vanité d'une femme mieux que cette assurance : être aimée d'un homme que toutes les autres désirent accaparer. C'est une jouissance d'un ordre inférieur, assurément, mais elle amène sur les lèvres un sourire de contentement, et ce sourire jouait sur le visage de Cléopâtre.

L'artillerie terminait bruyamment son défilé; l'état-major, groupé autour du souverain, recevait ses compliments bien mérités; le grand-duc Boris, manœuvrant avec une grâce parfaite son alezan doré, s'approcha de Cléopâtre, qui occupait une place de coin dans la tribune, place universellement enviée, puisqu'elle permet toutes les conversations.

— Bonjour, comtesse, lui dit-il. Quelle fête superbe!

— Superbe, en effet, monseigneur, répondit-elle.

La même voix, mais l'écho était mort; rien ne vibrerait plus chez Cléopâtre au son de cette voix jadis si chère.

— Plus belle que jamais! dit-il avec la galanterie légère qui permet d'attacher peu ou beaucoup d'importance à ses paroles, suivant qu'on le veut.

Elle sourit avec une expression à peine indiquée de triomphe modeste, et son regard alla chercher Ulric, qui n'osait s'approcher, et, devenu pâle, se mordait la moustache.

Boris suivit ce regard, et le sien prit soudain une fixité gênante.

— Dire plus jeune, serait vous outrager, reprit-il; mais aujourd'hui, pourtant, il me semble voir en vous quelque chose de juvénile, d'ailé, que je n'y avais pas retrouvé depuis...

Il promena son regard autour de lui, comme distrait, et retenant son cheval, excité peut-être à dessein :

— ...depuis votre mariage, conclut-il.

Cléopâtre rougit. Cela lui arrivait bien rarement, mais le grand-duc n'avait pas oublié combien cette beauté marmoréenne prenait de charme sous une coloration fugitive.

— Votre Altesse Impériale a trop de bonté de se souvenir de choses si lointaines, dit-elle.

— Le cœur n'a pas d'âge, répliqua Boris en fai-

sant pirouetter sur lui-même son alezan, décidément fort nerveux. Et mon excellent ami Néoutof ? Absent ? un peu de goutte ?

— Précisément, monseigneur.

Les yeux d'Ulric flamboyaient. Que n'eût-il pas donné pour savoir ce que pouvaient échanger ces deux êtres, l'un si visiblement galant, l'autre ostensiblement flattée ?

— Faites-lui mes amitiés, je vous prie, conclut Boris avec un signe de tête.

Tout aussitôt il jeta quelques bribes de conversation à une vieille demoiselle d'honneur, qui en devint pourpre de joie.

Ulric s'était rapproché. S'il avait osé tout ce qu'il avait en tête, quel interrogatoire eût subi la comtesse ! Ses yeux en disaient bien long. C'étaient des reproches cruels, quoique muets, sur la coquetterie qui le faisait souffrir. C'étaient presque des menaces, des menaces de désespéré qui mourra, s'il se voit préférer un rival...

— Enfant ! dirent les yeux de Cléopâtre.

Un vertige lui monta au cerveau ; le soleil, la musique, la fête, tout l'avait enivrée ; les paroles ambiguës du grand-duc, qui lui revenaient peut-être après tant d'années, tout lui semblait conjuré pour l'éblouir.

Un coup de canon retentit à la forteresse, de l'autre côté de la Néva.

— L'eau monte, dit une voix. Est-ce que les glaces passeraient ?

Le cœur de Cléopâtre avait battu de surprise, et elle ne savait de quoi encore.

Pendant que, la revue terminée, chacun se pressait de regagner son équipage, elle restait, une main appuyée au velours de la tribune, troublée au point de ne plus savoir où elle se trouvait.

— Comtesse, dit la voix d'Ulric près d'elle, permettez-moi de vous mettre en voiture...

Il avait confié son cheval à un soldat et se tenait devant elle la tête nue, offrant sa main gantée pour franchir les deux ou trois marches couvertes d'un tapis.

Cléopâtre suivit machinalement son mouvement ; son landau découvert était là ; appuyée sur la main du jeune homme, elle y monta.

— La Néva est en mouvement, disaient des voix près d'eux. Allons voir cela.

— Venez, dit la comtesse.

Ulric monta rapidement et s'assit en face d'elle.

— Au quai ! dit Cléopâtre.

Le valet de pied sauta près du cocher, et l'équipage, suivant la file, se rendit au quai de la cour.

Ni lui ni elle n'avaient réfléchi. Ils sentaient seulement qu'ils ne pouvaient pas se quitter dans ce moment-là.

Sans échanger une parole, dans un tohu-bohu de

voitures et de conversations, ils regardèrent le spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

La glace avait fait quelques mouvements. De grands fragments s'étaient enfoncés sous l'eau, puis redressés perpendiculairement ; une partie d'eau bleue brillait au soleil ; le reste était encore d'un blanc éblouissant... Soudain, la largeur entière du fleuve s'ébranla sous une poussée mystérieuse. Un énorme glaçon, large de trois cents mètres, long à peu près d'autant, arrivait avec une rapidité extraordinaire. Il se précipita sur les masses arrêtées ; un craquement prodigieux se fit entendre, et les glaces se dressèrent comme des tables de cristal, pour retomber aussitôt avec un bruit éclatant, harmonique, exquis comme une musique de fées. Le chaos apparut sur l'immense rivière qui mesure en cet endroit un kilomètre de largeur, un chaos blanc, fantastique, où les prismes traversés par les rayons du soleil jetaient des arcs-en-ciel invraisemblables.

— Que c'est beau ! fit Ulric.

— Vous connaissez ces choses-là ! dit Cléopâtre un peu railleuse. Vous avez vu cela, et mieux que cela, en Suède !

— Je ne sais pas, dit-il, rien ne m'a semblé si beau !

Ses genoux touchaient les plis de la robe de Cléopâtre ; sous la fourrure qui la recouvrait, la même

atmosphère tiède baignait leurs membres. Il était éperdu.

— Regardez, dit vivement Cléopâtre, voilà qu'elles repartent !

Elle voulait échapper à ses yeux, qui la brûlaient. Il lui semblait avoir dans la poitrine un feu très-doux, mais inexorable, qui gagnait, gagnait en elle...

Un bruit aigu, comme un coup de canon, retentit, le chaos s'émietta, disparut sous l'eau bleue, les glaçons tournoyèrent sur eux-mêmes, et le courant rapide emporta tout ensemble. Là où tout à l'heure un désert glacé dressait ses aiguilles transparentes, le fleuve avait reconquis son empire, et les flots bleus couraient pressés, sans obstacles. A peine quelques masses de neige descendaient-elles en amont, pareilles à des cygnes...

Cléopâtre sentit que toute sa vie antérieure venait de s'en aller avec les derniers vestiges de l'hiver ; il lui sembla que son amour ancien pour Boris, son dévouement à Néoutof, ses devoirs mondains, ses triomphes de femme, tout avait disparu dans les remous de l'eau azurée ; une seule chose restait : un grand courant profond et rapide qui l'entraînait... où ? Vers le soleil, vers la chaleur...

Elle regarda Ulric, et, pour la première fois :

— Je vous adore, lui dit-il tout bas.

Mais elle avait entendu.

Elle ne détourna point les yeux, ses lèvres s'en-

tr'ouvrirent, et le mot qu'elle n'avait pas dit fut recueilli par l'amant éperdu.

— Rentrons vite, dit-elle au cocher... Vous prendrez bien une tasse de thé? dit-elle au jeune homme.

Il fallait dire quelque chose.

Il ne répondit que par un geste machinal. Les yeux fermés, il savourait sa vision intérieure.

Ils roulaient à grand fracas sur le pavé. De temps en temps, Cléopâtre frissonnait comme si elle avait eu froid. Le landau s'arrêta devant l'hôtel Néoutof; elle en descendit rapidement, laissa tomber sa pelisse à terre et courut jusqu'au fond du salon.

Ulric l'avait suivie du même pas. Quand elle fut devant la place où elle s'asseyait d'ordinaire, elle se retourna vers lui.

— Qu'avez-vous dit? lui demanda-t-elle, en frémissant de la tête aux pieds.

— Je vous adore! répéta le jeune homme.

Elle lui tendit, en fermant les yeux, ses deux mains, qu'il couvrit d'un long baiser, dans lequel il semblait la boire. A mesure que le baiser se prolongeait, le sang se retirait des joues de Cléopâtre; elle se laissa glisser dans un fauteuil.

Il la regarda, prit peur et quitta les mains qu'il tenait.

— Dieu! que vous êtes pâle! dit-il.

Sans rouvrir les yeux, elle sourit délicieusement :

— Restez là, fit-elle d'une voix faible, ne bougez pas, ne dites rien...

Il obéit, n'osant se rapprocher. Au bout d'un instant, elle souleva un peu sa tête alanguie et le regarda.

— Je ne sais pas, dit-elle lentement, ce qui adviendra de vous et de moi, mais la mort est délicieuse, si c'est la mort, — et si c'est l'amour...

Il se penchait vers elle.

— Si c'est l'amour, je vous aime, dit-elle en un soupir.

Le valet de service arrivait avec le plateau de thé.

— Asseyez-vous là, dit Cléopâtre de la même voix insaisissable.

Il s'assit, le domestique arrangea les tasses et sortit.

— Maintenant, dit-elle, racontez-moi comment vous m'avez aimée.

XVII

Après un entretien d'une demi-heure, qui leur sembla à peine avoir duré une minute, le jeune Suédois se retira, et Cléopâtre rentra dans son appartement.

En toute autre circonstance, elle eût couru à son mari pour lui raconter les détails de la revue ; maintenant, la revue lui semblait aussi lointaine que celle de l'année précédente. Elle essaya de recueillir ses souvenirs, elle ne put rien se rappeler ; non que sa mémoire se refusât à évoquer les souvenirs de la fête, mais l'image d'Ulric, l'impression exquise du baiser dans lequel il avait absorbé sa vie, effaçaient aussitôt les autres impressions.

Elle ne pouvait littéralement pas penser à autre chose.

Pour rentrer dans la vie réelle, Cléopâtre eut recours à un moyen qui réussit presque toujours ; elle appela ses femmes et demanda une autre toilette. Il faut l'avoir éprouvé pour savoir combien le contact d'autres vêtements éloigne l'obsession d'une pensée ; il semblerait qu'on dépouille la tunique de Nessus.

Rafrâichie, reposée, elle passa chez son mari qui l'avait déjà fait demander deux fois.

— Enfin ! dit-il. Que vous était-il donc arrivé ?

— J'avais eu froid, répondit-elle. Les glaces du Ladoga ont barré la rivière au moment où finissait la parade ; cela a été toute une affaire. J'y ai été voir comme les autres, et, en revenant, je vous assure que j'avais besoin de me réchauffer.

— C'est vrai ! vos mains sont glacées ! fit le vieillard en baisant celle que la comtesse lui tendait.

Instinctivement, Cléopâtre retira sa main. Après les lèvres d'Ulric, n'était-ce pas une profanation que d'en laisser approcher d'autres !

Néoutof regarda sa femme avec un peu d'étonnement ; c'était la première fois que pareille chose arrivait ; d'ordinaire, elle acceptait de fort bonne grâce cette forme d'hommage, d'ailleurs banale. Il se dit que probablement elle avait eu en effet très-froid, et que cela l'avait rendue un peu nerveuse, puis il n'y pensa plus.

— Eh bien, ma chère enfant, dit-il en s'enfonçant commodément dans son fauteuil, comment cela s'est-il passé ?

Cléopâtre appela à elle toute son énergie pour se souvenir des choses dont elle avait l'habitude de rendre compte, mais la tâche était au-dessus de ses forces.

— Décidément, dit-elle, je suis très-fatiguée ; interrogez-moi, je vous répondrai.

Le général se mit à lui faire, en souriant, des questions de tout genre ; elle répondait, en effet, mais d'un air distrait. Pendant qu'il lui parlait, pendant qu'elle nommait les uns et les autres, elle voyait les yeux d'Ulric, elle entendait les trois mots avec lesquels il avait pris possession d'elle, et les paroles lui semblaient de fâcheux oiseaux de nuit, des chauves-souris funèbres qui passaient entre elle et sa vision.

— Et la famille impériale, demanda Néoutof, au grand complet?

— Oui, répondit Cléopâtre. Le grand-duc Boris est revenu.

— Boris?

L'œil scrutateur du général interrogea le visage de sa femme. Était-ce le retour du grand-duc qui la rendait si distraite? Sa voix avait un peu tremblé en nommant le prince; celle de sa femme sembla très-calme, mais ce n'était pas une preuve d'indifférence; les femmes sont si fines!

— Oui, il est revenu; il a été très-aimable.

Néoutof ne dit rien. Toute son animation, toute sa gaieté venaient de tomber, et il semblait maintenant très-vieux, la mâchoire un peu détendue, le dos affaissé, ses mains goutteuses allongées sur la couverture qui entourait ses genoux...

— Qu'il a l'air âgé! pensa Cléopâtre en le regardant.

Une trouée lumineuse se fit dans son esprit, pareille aux échappées que percent dans les gazes sombres les apparitions de féerie. Elle y voyait distinctement passer le corbillard empanaché, couvert de fleurs, qui emportait le comte, plein d'ans et d'honneurs, vers sa demeure dernière. C'était en pleine lumière, sous un soleil éclatant, comme celui qui jouait actuellement sur le courant rapide de la Néva. Ces funérailles avaient l'air d'une aurore.

— Ah ! c'est horrible ! pensa la comtesse en passant sur ses yeux ses deux mains encore frissonnantes du baiser.

Un sentiment de pitié très-sincère la pencha vers le fauteuil de son mari.

— Vous paraissez souffrant, mon ami, lui dit-elle affectueusement.

— Je suis vieux ! fit-il d'une voix cassée, un peu rude.

Elle garda le silence. Il avait soixante-dix-sept ans ; on est vieux en vérité à cet âge ; mais, lorsqu'il était gai, il paraissait tellement plus jeune qu'on oubliait le compte réel de son âge. Cependant, il ne pouvait vivre très-longtemps, quelques années au plus... Que sont quelques années quand on est aimée ?

Escompter la mort, quelle chose hideuse ! Cléopâtre eut honte d'elle-même.

— Le beau temps va vous remettre, mon ami, dit-elle avec douceur.

Il était blessé, sans savoir de quoi ; comme les bons limiers, il sentait quelque chose d'hostile à son bonheur, et ses nerfs souffraient. Si quelque serviteur malhabile lui fût tombé en ce moment sous la main, il l'eût écrasé sous le poids de sa colère. Pourtant Cléopâtre le regardait avec bonté ; elle l'aimait sincèrement, cet ami sage, qui jusque-là lui avait donné le bonheur.

— Vous êtes bonne, ma chère, dit-il d'un ton moins revêche; mais je suis nerveux; veuillez me laisser. J'espère être mieux pour le dîner.

Elle hésita un peu; une voix secrète lui disait au fond d'elle-même qu'elle était la cause de ce malaise subit; elle eût voulu réparer le mal qu'elle faisait sans le vouloir, et ce mal était si ténu, si insaisissable, qu'elle ne savait comment s'y prendre.

Elle s'inclina sur le vieux front ridé, couronné d'une forêt drue de cheveux blancs hérissés comme par la colère, et le baisa affectueusement, comme l'eût fait une fille.

— Votre souffrance m'afflige, mon ami, dit-elle. J'espère aussi vous retrouver mieux dans un moment.

Il prit la main qu'elle avait posée sur le bras du fauteuil et la regarda, sans la porter à ses lèvres.

— Vous êtes ma seule joie, Cléopâtre, dit-il; j'ai eu tort de tant m'attacher à vous; j'aurais dû mieux comprendre ce qui convenait à mon âge et ne vouloir de vous que ce qu'on a d'une fleur, le parfum... Mais j'ai été faible, et je me suis laissé aller à la douceur de vous savoir tendre, dévouée pour votre vieil ami... Il faut me le pardonner, ma chère enfant; on pardonne beaucoup aux vieillards, parce qu'ils n'ont pas longtemps à vivre... Allez, mon amie, allez, ne vous laissez pas attrister par mes radotages

de vieux podagre; soyez belle, soyez fêtée, soyez heureuse surtout...

Résolûment, Cléopâtre passa la paume de ses deux mains sur le dos l'une de l'autre; il fallait effacer le baiser, coûte que coûte; elle présenta d'elle-même aux lèvres de son mari la main purifiée. Il la baisa avec reconnaissance, et elle quitta la chambre, la tête haute, le cœur singulièrement ému et quelque peu déchiré.

— Vieil imbécile! se dit Néoutof, en regardant la porte par où elle venait de passer, à ton âge, être jaloux, et d'une telle créature! Et à quel propos? parce que ton impérial ami a dit deux mots de politesse à cette merveille de bon sens et de beauté!... Ne sauras-tu donc pas vieillir? Tu étais moins ridicule quand tu l'as épousée... Étais-tu moins ridicule, ou croyais-tu simplement l'être moins?

Il se plongea dans une rêverie rétrospective qui n'était pas sans charme, et l'heure du dîner le vit plus gai, mieux disposé à jouir de ce que la vie lui offrait encore de jouissances, autant celles de l'esprit que celles du luxe.

XVIII

La première surprise avait trouvé Cléopâtre sans défense; il y avait eu tant d'imprévu dans l'éclosion subite de cette passion, ou plutôt tant d'inavoué dans tout ce qui l'avait précédée, que le choc avait bouleversé l'équilibre entier de la jeune femme.

Où cela pouvait-il la mener? Quel serait le résultat d'un amour aussi étrange, aussi peu justifié, pour un homme qu'elle connaissait à peine?

Elle n'y songeait pas; non que son esprit très-clair ne se fût déjà efforcé d'envisager les conséquences, mais elle ne voulait rien voir, rien savoir; elle essayait de se retrouver, n'y parvenait pas, et, semblable à un être pris dans un tourbillon qui tourne sur place, perdant l'orientation, préoccupé de l'idée unique de ne pas être jeté à terre, elle ne demandait qu'à être seule, afin de savourer la jouissance divine du souvenir de ses premières émotions d'amour.

Elle était prise, garrottée dans le réseau de la passion; quoi qu'il pût arriver, elle appartenait à Ulric comme il lui appartenait. Ils ne pouvaient être jamais rien l'un à l'autre dans la réalité, —

dans le rêve, ils ne faisaient plus qu'un. — Ce n'était peut-être pas ce que l'amour a de plus élevé; c'était à coup sûr ce qu'il offre de plus irrésistible.

Après une nuit étrange, qui s'écoula très-vite pour Cléopâtre, dans une sorte de songe à demi éveillé, où la scène du landau se répétait et se prolongeait à l'infini, comme les lustres d'un salon dans des glaces placées vis-à-vis, elle se leva brisée, croyant avoir subi un accès de fièvre, et pensant rentrer dans la vie réelle au sortir de son bain qui la reposerait.

Elle s'habilla sans hâte, fit une très-élégante toilette d'intérieur et passa chez son mari.

Il avait bien dormi; sa belle humeur avait reparu, et sa goutte semblait l'abandonner, si bien qu'il quitta son fauteuil et fit plusieurs fois le tour de sa chambre. La mémoire était revenue à Cléopâtre avec son esprit ordinaire; elle fit à son mari le récit des incidents de la parade; il put savourer à loisir tout le luxe des petits cancans de cour et de ville qui formaient son principal amusement, et la matinée s'écoula d'une façon délicieuse.

Après le déjeuner, il voulut faire sa sieste habituelle, et, comme la comtesse lui proposait de rester auprès de lui pendant qu'il dormirait, afin qu'il la retrouvât au réveil si son sommeil était très-court, comme cela lui arrivait souvent, il refusa avec galanterie ce qu'il appelait un sacrifice. .

— Non, lui dit-il, ma belle et bonne amie, rentrez chez vous, recevez des visites ou allez vous promener. Ne prenez pas la fâcheuse habitude de vous consacrer entièrement à moi — et surtout ne me donnez pas, à moi, l'habitude plus fâcheuse encore de ne savoir me passer de vous !

Elle céda et rentra chez elle ; une fois seule, elle se sentit terriblement désœuvrée ; toute sa gaieté, toute son énergie, venaient de tomber. Elle prit un ouvrage et le rejeta impatientement ; un livre nouveau eut le même sort, lorsque, après avoir lu deux pages, elle s'aperçut qu'elle n'en avait pas compris un mot. Avec une sorte de rage, elle ouvrit le piano et commença un scherzo de Chopin, où tous les combats de son âme angoissée trouvaient un langage brûlant.

C'était bien cela qu'il lui fallait ; les notes affolées semblables à des cris d'appel, les élans suprêmes vers un idéal inaccessible, c'était l'expression extérieure de l'orage qui la bouleversait intérieurement.

Un pas agile retentit sur le tapis du salon, avec un cliquetis d'éperons : elle se leva comme prise en flagrant délit de quelque péché...

C'était Ulric ; il courait presque, pour arriver plus vite auprès d'elle. Elle eut peur. N'était-il pas déjà maître d'elle ? Que deviendrait-elle si elle le lui laissait connaître ?

D'un geste royal, elle lui indiqua un siège, en

même temps qu'elle s'asseyait un peu plus loin. Toutes les portes restaient ouvertes, nul épanchement, nulle intimité ne pouvaient se donner cours. Il lui tendit la main, elle donna la sienne, qu'il garda, et Cléopâtre comprit qu'elle aurait beau faire, la distance qui séparait leurs fauteuils et permettait à peine à leurs doigts de se toucher ne serait une distance qu'aux yeux du monde ; pour eux, elle n'existait pas. Ils se donnaient tout entiers l'un à l'autre dans ce contact fugitif et contraint.

— Voyons, mon ami, il faut être raisonnable ! dit Cléopâtre en prenant un air de sœur aînée tout à fait imposant. Hier, vous... nous avons dit des folies ; je crois que le soleil nous avait un peu grisés. Maintenant il s'agit de revenir à la raison.

— Madame, fit lentement Ulric, je vous adore depuis le moment où je vous ai vue pour la première fois : c'était la nuit de Pâques, dans la chapelle du palais. Depuis, je n'ai pas pensé à autre chose qu'à vous ; je n'ai vu que vous, j'ai vécu pour vous saluer, ou vous voir passer, quand vos yeux ne s'arrêtaient pas sur moi. Il ne faut pas me parler de folie ou de raison.

— Mon ami !... fit la comtesse d'un ton suppliant...

Elle s'arrêta. Que pouvait-elle lui dire ? Elle savait qu'il n'exagérait en rien la vérité.

— Vous me direz que vous êtes mariée...

— Oui, interrompit vivement Cléopâtre, je suis mariée au meilleur homme du monde et...

— Je le sais. Croyez-vous que depuis un mois je ne me sois pas dit tout ce qu'il est possible de tirer d'une cervelle humaine pour m'empêcher d'en venir à ce que j'ai fait hier? Vous êtes mariée. Mon amour est un crime; il s'appelle adultère; il pèse sur ma conscience aussi lourdement qu'il peut peser sur la vôtre... Mais mon amour est plus fort que moi, que vous, que l'honneur, que la religion même. Je vous aime, et il faut que vous soyez ma femme.

Sa femme! Cléopâtre crut sentir le sol trembler sous ses pieds. Elle avait retiré sa main; il la reprit pour la garder un instant seulement.

— Oui, ma femme. Nous avons le divorce dans notre pays, et vous l'avez dans le vôtre. Il faut que nous soyons mariés bientôt. La vie est intolérable dans les conditions où nous sommes. Je ne veux pas vous parler de faute et de secret, ce ne serait digne ni de vous ni de moi. Vous ne me connaissez guère, mais qu'importe, puisque vous m'aimez! Moi, je vous connais bien; je sais que vous êtes fière et immaculée, je sais que vous êtes la plus respectée des femmes de la cour. Vous ne devez pas déchoir; je veux vous emmener chez moi aussi considérée que vous l'êtes aujourd'hui. Sans cela, je ne vous aurais pas parlé, je serais mort, plutôt.

— Ah! murmura Cléopâtre, c'est bien!

— Mais, reprit-il plus passionnément, je vous adore ! Vous ne savez pas ce que c'est que d'adorer ainsi, à l'exclusion de tout ce qui était autrefois la vie même... Et vous, dites, chère, avez-vous aimé ?

— Non, répondit Cléopâtre.

C'était vrai, elle n'avait jamais aimé. Le désir d'être grande-duchesse avait-il quelque chose de commun avec ce qu'elle ressentait aujourd'hui ? Et le sentiment affectueux qui l'avait jadis portée vers Boris pouvait-il se comparer avec la passion qui la subjuguait ?

— Il faut, reprit le jeune homme, que vous vous arrangiez pour être libre ; je suis beaucoup, mais beaucoup moins riche que vous, cela vous fait-il quelque chose ?

— Non, dit-elle encore. Une fois libre, je n'aurai plus rien.

— Mais quoi, alors ? Vous ne me dites pas ce que vous pensez, fit-il avec impatience.

Cléopâtre fit un effort violent sur elle-même et se leva :

— Je ne puis pas abandonner mon mari ! fit-elle avec une sorte de colère. Vous parlez comme quelqu'un à qui cela ne coûte rien. Mais moi !...

— C'est que vous ne m'aimez pas encore assez ! répondit-il découragé. Si vous m'aimiez comme je vous aime...

— Je n'en sais rien ! s'écria-t-elle ; comment le saurais-je ? Je n'ai jamais imaginé pareille situation ! Je sais seulement que le comte est mon bienfaiteur, qu'il m'a retirée de la pauvreté, des soucis, de bien autre chose encore ; je sais que je suis la joie de sa vie, et que je ne puis pas la lui enlever !

— Vous êtes la joie de la mienne ! fit Ulric très-bas, en fixant sur ceux de Cléopâtre ses yeux pleins à la fois de tendresse et de passion.

— Oui, dit-elle avec impatience ; mais ce que vous me demandez, et qui vous paraît tout simple, serait de ma part une lâcheté !

Ulric se leva, très-pâle.

— Vous avez peut-être raison, dit-il ; je n'avais pensé qu'à nous... Je n'ai de devoirs envers personne, ou à peu près, moi... Mais vous, c'est autre chose... Pardonnez-moi d'avoir troublé votre repos.

Il allait sortir. Elle fit un pas entre lui et la porte :

— Où allez-vous ? demanda-t-elle.

Il fit un geste égaré :

— Qu'en sais-je ? Qu'importe ! Je vais retourner dans mon pays...

— Je ne veux pas, je ne veux pas ! s'écria-t-elle avec un tel élan qu'il la prit dans ses bras.

— Tu m'aimes donc ? lui dit-il avec un accent d'indicible tendresse. Toi aussi, tu as besoin de ma présence pour aimer la vie ? Laisse-moi te tutoyer, dis ! Ne sommes-nous pas fiancés ?

Elle se sentait fondre; ses forces défailaient, elle eût voulu mourir ainsi. Il voulut baiser ses lèvres, elle s'arracha de ses bras.

— Non, non! dit-elle très-vite et tout bas. Pas cela. Cela me tuerait... Je sens que je ne pourrais pas le supporter.

Elle était tombée dans un fauteuil; il avait pris une de ses mains qu'il baisait, elle voulut la retirer.

— Je ne sais pas ce que j'ai, dit-elle en souriant comme pour se faire pardonner. Je crois que c'est l'existence de bals et de veille que j'ai menée cet hiver. Je suis faible à mourir...

— Chère! tu vivras, tu verras la belle vie que te fera mon amour. Alors tu veux que je reste?

— Oui!

— Et tu ne veux pas être ma femme!

— Plus tard, dit-elle en se levant, quoique chancelante encore. Ne parlons pas de cela à présent. Ulric, je ne sais rien de la vie... Je veux dire qu'il y a un côté de la vie dont je ne sais rien. Laissez-moi me connaître moi-même. Je vous parlerai de moi, quelque jour, vous comprendrez pourquoi votre... votre amour me trouve si peu aguerrie... Je croyais ne devoir jamais aimer; j'avais banni l'amour de mon existence... Ah! comme il se venge!

Timide, rougissante comme une fille de quinze ans, elle tendit la main à celui qui l'aimait.

— Laissez-moi tout apprendre, mais lentement, dit-elle; ces émotions trop vives me tuent. J'ai ménagé ma sensibilité, trop peut-être... Je n'en avais guère l'emploi dans ce monde artificiel... Je ne sais ce que je vous dirai dans quelques jours, mais aujourd'hui laissez-moi être à moi-même. J'ai besoin de réfléchir...

Sa pensée retourna brusquement au général.

— Je ne veux être ni ingrate ni cruelle, continua Cléopâtre avec mélancolie. Je voudrais arranger mon bonheur sans troubler celui des autres...

La physionomie d'Ulric exprimait assez clairement que cela lui paraissait impossible.

— Plus tard, plus tard, dit-elle, répondant à son regard. Pour le moment, sachons nous contenter d'être heureux.

Il la quitta à regret, mais il comprenait qu'elle le renvoyait.

— A demain? lui dit-il.

— Je ne sais... non; dans tous les cas, pas ici... Venez dans deux ou trois jours.

— Deux ou trois jours! sans vous voir?

Elle prit un air grave :

— Si notre avenir doit être ce que vous désirez, dit-elle, nous serons soumis à bien d'autres épreuves...

Il sortit. Restée seule, elle fit défendre sa porte et essaya de penser, mais sans pouvoir y réussir.

Étendue sur sa chaise longue, elle s'endormit doucement après une courte méditation, sans savoir si l'anéantissement qui la dominait était le sommeil ou la syncope... Peu lui importait d'ailleurs ; la mort même n'était pas effrayante ; ne vivait-elle pas déjà en dehors du monde réel ?

Quand elle se réveilla, son boudoir était presque obscur ; un peu de lumière y venait du plafond, reflet des becs de gaz de la rue. Elle eut quelque peine à reprendre ses esprits, tant l'état de son âme lui semblait étrange. Après une courte rêverie elle y parvint cependant, et seule encore, dans cet asile muet, elle médita quelques minutes.

Elle en voulait presque à Ulric d'avoir précisé la situation, indiqué un dénoûment, fait une chose, enfin, de ce qu'elle eût si volontiers laissé planer dans l'impondérable éther. Que pouvait-il y avoir de meilleur que ces premières émotions de l'amour, dont la fraîcheur fait le plus grand charme ? Leur violence même, qui l'effrayait, lui donnait la délicieuse sensation d'un danger constant ; elle sentait son être fragile, elle n'était pas sûre de ne pas mourir pendant qu'il pressait ses lèvres sur sa main. Faudrait-il s'habituer, se blaser peut-être, perdre ainsi cette joie, sans être sûre de la remplacer par une autre ?

Tandis qu'elle donnait un coup d'œil à sa toilette, avant le dîner, son trouble se calma peu à peu, et le

bonheur né de la veille s'établît au-dessus de ses agitations, de même que l'eau d'un beau lac s'apaise lorsque vient le beau temps.

Quelle richesse l'amour mettait dans sa vie ! Elle éprouvait la sensation d'un luxe nouveau, quelque chose de comparable à la douceur du velouté des belles fourrures dans lesquelles on s'enveloppe aux premières morsures du froid. Il lui semblait n'avoir été jusqu'à ce jour qu'une pauvre grelottante à la porte du palais, mais accoutumée à sa misère, qu'elle supportait sans y songer. Devant elle venait de s'ouvrir un monde enchanté, plein de parfums, d'étoffes soyeuses et douces, de chaleur, de lumière... elle y pénétrait, doucement stupéfaite, entourée, saisie par l'engourdissement de ce bien-être inconnu...

Une de ses premières impressions, bizarre assurément, mais très-sincère, fut le besoin de faire partager sa joie au général Néoutof. De même qu'aux premiers temps de leur mariage elle accourait instinctivement vers lui toutes les fois qu'elle trouvait dans sa chambre ou dans son boudoir un bijou, un livre, un bouquet, désireuse de le remercier, ou de lui faire partager son contentement, de même il lui semblait tout naturel de courir à son ami, à son confident pour lui dire : « Un grand bonheur m'arrive, j'aime ! »

Une sorte d'effort lui fut nécessaire pour se re-

tenir d'une imprudence si tentante. Elle avait besoin de faire partager sa joie.

On a beaucoup raillé la déplorable habitude qu'ont les amoureux de s'épancher dans le sein de confidents quelconques, alors que la plus élémentaire prudence leur ordonnerait de garder le silence absolu. Cette sévérité provient peut-être de ce qu'on n'a pas suffisamment étudié les besoins de la nature humaine.

Le chagrin a les pleurs pour expression ; on peut pleurer seul, la vraie douleur même exige la solitude, mais la joie ne peut se passer d'une expansion extérieure, elle est communicative, elle veut qu'on lui réponde, qu'on la complimente... C'est pour cela que les amoureux paraissent bavards et ridicules... quand on n'est point amoureux soi-même.

Cléopâtre ne pouvait se confier à personne. Elle s'efforça de s'absorber dans une autre idée, afin d'être semblable à elle-même. Ce n'était pas facile ; mais elle parvint à donner le change à son mari, dont la bonne humeur s'était conservée. Quelques amis vinrent le soir, et, lorsqu'on se retira, la jeune femme était trop fatiguée pour penser à autre chose qu'au repos.

Le lendemain, elle sortit pour prendre l'air, et sur le quai de la Cour elle rencontra Ulric. C'était la promenade favorite de ce moment, on était à peu près sûr d'y voir défiler toute la bonne compagnie.

Ils échangèrent un salut, accompagné d'un sourire de Cléopâtre. C'était peu, cela valait toujours mieux que rien, se dit la jeune femme. Ulric trouva que c'était une cruauté gratuite, et qu'elle eût dû au moins l'inviter à prendre le thé ce soir-là. Mais il perdit son temps et ses réflexions.

Le jour suivant, il en fut de même; le jeune homme y prit une leçon bien utile. Sa passion l'avait si fort entraîné au delà des bornes des convenances qu'il ne songeait même pas aux spectateurs, qui pouvaient en être avertis. Élevé dans la solitude, enfant sauvage et sans amis, il n'en était pas moins ce qu'on appelle un homme du meilleur monde : sa mère était trop grande dame pour ne pas l'avoir parfaitement bien élevé; il savait et observait, sans même y songer, tout ce qu'on se doit à soi-même et tout ce qu'on doit à ceux qui vous entourent. Mais la préoccupation du qu'en dira-t-on, les jugements portés par des tiers, non sur vos actes, mais sur vos pensées, voilà ce que d'Alsen ignorait entièrement. Il se contentait d'être un galant homme en même temps qu'un homme honnête, et, agissant loyalement, il ne pensait pas qu'une action de lui pût être mal interprétée.

L'idée que la femme qu'il aimait pouvait être méjugée par des indifférents à cause du sentiment qu'il lui portait lui apparut soudain comme un trait de lumière; cet enfant de vingt-six ans s'avisa tout

à coup qu'ils n'étaient pas seuls au monde. En parlant à Cléopâtre du respect dont elle était entourée, il n'avait songé qu'à lui donner une preuve de plus grande estime ; en la voyant obligée de parler à dix personnes, de saluer vingt importuns avant de pouvoir lui adresser un signe de tête, il se rendit compte du péril auquel l'exposait une adoration évidente comme celle qu'il lui avait témoignée jusqu'à ce jour.

Une vieille femme fort sage disait d'un couple très-calomnié : Il n'y a rien de coupable entre eux, j'en jurerais, car ils se regardent ! On ne doit se méfier que des amoureux qui, dans le monde, ne se regardent plus.

Par excès de prudence, d'Alsen faillit compromettre Cléopâtre, car tout à coup, bourrelé par ses remords, il prit une grande résolution, et, tombant d'un extrême dans l'autre, il affecta de ne plus la voir. La jeune femme avait mainte fois observé pour d'autres ces manéges d'amoureux, ruses innocentes qui ne trompent guère ; mais elle fut prise à ce piège, et tout à coup craignit d'avoir blessé Ulric.

— Venez demain, lui dit-elle en s'arrêtant pour lui dire bonjour.

Il baissa ses paupières sur ses yeux trop brillants, et fit un salut cérémonieux. Le grand-duc Boris venait sur eux dans son petit drojki égoïste ; il les regarda avec une certaine attention. Cléopâtre lui

paraissait changée, moins assurée de son empire ; ce n'était plus la hautaine indifférente, c'était une femme troublée.

D'un regard, ce fin connaisseur de femmes devina, ou peu s'en faut ; l'idée d'une passion profonde n'effleura même pas son cerveau, mais il crut la comtesse touchée par Cupidon vengeur, ainsi qu'il se le dit à lui-même avec un léger sourire.

— Eh bien, acheva-t-il intérieurement, ce garçon est assez beau pour qu'elle en soit amoureuse. C'est un peu vulgaire, et cela gâte la fière statue, mais Néoutof devait s'attendre à cela...

Il passa au trot allongé de son cheval, rendant les saluts d'un geste plein de noblesse et de grâce, et Cléopâtre se sentit plus à l'aise en voyant qu'il ne s'était pas retourné.

La journée était belle ; beaucoup de dames en profitaient pour prendre l'air ; Irène n'aurait eu garde d'y manquer. Elle fit son apparition, au bras de son mari, qui engraissait décidément, alors qu'elle s'était remise à maigrir.

— Ah ! ma charmante belle-sœur ! fit Charamirof ; enchanté de vous voir ! Vous vous absorbez en vous-même, dit-on ? Vous ne sortez plus ?

— Mon mari n'était pas très-bien, et je lui ai tenu compagnie, répondit Cléopâtre ; cependant j'étais à la parade de mai. Vous ne m'avez pas vue, mon cher beau-frère ; vous aviez mieux à faire...

Irène regarda son mari avec l'expression d'une violente inquiétude. Depuis quelque temps, à tort ou à raison, elle s'imaginait qu'il la trompait, et elle eût aisément donné la réputation de sa meilleure amie pour savoir avec qui. Mais Cléopâtre et l'inculpé avaient l'air aussi innocents l'un que l'autre.

— Ma chère Irène, dit Charamirof, puisque nous avons eu la bonne fortune de rencontrer ta sœur, je vous laisse ensemble; j'ai un tour à faire sur la Perspective, et vous savez qu'avec des dames, ce n'est pas bien porté... Sans adieu.

Il disparut avec une légèreté qu'on n'eût pas attendue de son imposante personne, laissant à sa femme une inquiétude redoublée, à sa belle-sœur une petite envie de rire, soigneusement dissimulée.

— Il s'est éclipsé, dit Cléopâtre; marchons un peu ensemble, n'est-ce pas, Irène? Cela fera très-bien; on aime en haut lieu les familles unies.

Elle indiquait imperceptiblement le Palais d'Hiver, qu'elles longeaient en ce moment.

Irène songeait à son mari, et ne répondait pas.

— Et ton bébé? demanda Cléopâtre.

— Merci, il est superbe. Et ton mari?

Elles échangeaient ainsi les politesses indispensables, sans grand souci des réponses.

— J'allais te dire. Merci, il est superbe; mais ce ne serait pas vrai. En ces temps derniers, sa goutte l'a beaucoup travaillé; mais il va beaucoup mieux.

— Ah ! tant mieux ! fit Irène, du ton dont elle aurait dit : Tant pis !

Après un silence, elle ajouta :

— Dis-moi, Cléopâtre, il a quatre-vingts ans, ton mari ?

— Non, ma chère, pas encore ; soixante-dix-sept seulement.

— C'est déjà joli... Tu seras bientôt veuve.

Cléopâtre tressaillit. Veuve, libre... oui, cela devait arriver ; seulement, serait-ce bientôt, ou serait-ce plus tard ?

— Pourquoi me dis-tu cela ? demanda-t-elle.

Irène la regarda avec étonnement.

— Tu trouves que ça n'est pas naturel ? Eh mais, ma chère, on ne peut pas avoir deux idées sur ce point-là ! Tu te remarieras, j'espère !

— Peut-être, répondit Cléopâtre en regardant couler les flots bleus, étincelants, du fleuve magnifique.

— Tu dis : peut-être ; je dis : pour sûr ! Je compte bien que tu prendras un jeune mari, très-beau !

— Pourquoi ? murmura la comtesse.

— Parce que, vois-tu, ma chère, après le carême, on se donne facilement des indigestions... Tu ne sais pas où est allé mon mari ?

— Non ! répondit madame Neoutof, qui trouvait la conversation de sa sœur décousue.

— Eh bien, je crois qu'il est en train de se donner

une indigestion, lui aussi. Tu ne comprends pas? Cela ne fait rien; tu n'as jamais eu l'intelligence très-prompte. Adieu, je rentre, il fait froid.

Elles se serrèrent la main et se quittèrent. Cléopâtre songeait :

— Quelle singulière chose que la parenté! se dit-elle : entre ma sœur et moi, il n'y a pas l'ombre d'un atome de sympathie, et Ulric que je ne connais pas, pour ainsi dire, m'est si cher, si cher!...

Le rayon de soleil évoqué par elle la réchauffa jusqu'à son logis.

En rentrant, elle trouva à la maison un air étrange. Le valet de pied n'était pas à son poste dans l'antichambre, les portes étaient ouvertes.

Elle avança, une odeur d'éther la frappa presque aussitôt; le cœur serré, avec une sorte d'impatience nerveuse, elle alla droit à l'appartement de son mari. Sur le seuil de son cabinet de travail elle rencontra le médecin.

— Qu'y a-t-il, docteur? lui demanda-t-elle, préparée à tout.

— Rassurez-vous, madame. Votre mari a eu un évanouissement : on a cru à une attaque de paralysie, et l'on m'a envoyé chercher; heureusement il n'en est rien. Le général sera complètement remis dans deux ou trois jours.

Il la salua et sortit en homme pressé dont les minutes sont comptées.

Cléopâtre resta un instant immobile. Néoutof avait donc été très-malade ?

Ce médecin lui cachait peut-être la vérité. Elle n'osait penser à rien. Tout à coup, prenant son parti, elle entra dans la chambre.

— Joie de mes yeux ! dit très-bas le malade en lui tendant faiblement la main, votre vieux mari vient d'être encore une fois trahi par sa vieille maîtresse, la Mort...

— Dieu soit loué ! répondit-elle avec une ferveur sincère.

Non, décidément, elle ne pouvait songer froidement à voir mourir cet homme !

Et son cœur déchiré lui semblait saigner de toutes ses fibres.

XIX

Néoutof se remit assez promptement de l'accident qui avait inquiété son entourage ; au bout de quelques jours, il put même sortir en voiture découverte, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps, et le départ pour Tsarskoé-Sélo fut arrêté pour les derniers jours du mois de mai.

Ulric venait tous les deux jours environ faire une

visite d'un quart d'heure à Cléopâtre. Souvent il la trouvait en compagnie de quelque importun; il s'asseyait alors, et gardait un imperturbable silence. A cause de son adolescence solitaire, il n'aimait pas à parler, ce qui l'avait fait surnommer par quelque bonne langue : « le muet de Scandinavie. »

Il ne s'en offusquait point, tenant que le silence est d'or, et qu'on est bien à plaindre quand il faut s'épuiser pendant des heures entières à parler pour ne rien dire. Quand l'intrus tenait bon, Ulric se levait au bout du quart d'heure qu'il s'était juré de ne point dépasser, et, s'inclinant gravement devant la comtesse, baisait la main qu'elle lui offrait ostensiblement. Tout cela était parfaitement correct, conforme de tout point aux usages, et nul n'y trouvait à redire.

Seuls, c'était autre chose; il s'asseyait assez loin d'elle pour qu'un survenant ne pût rien soupçonner; puis il prenait la main de Cléopâtre et la gardait dans la sienne. Elle essayait de parler, de maintenir, par amour-propre au moins, les apparences d'une conversation; peine inutile; elle sentait une torpeur délicieuse tomber sur elle, et, incapable de prononcer une syllabe, elle subissait le magnétisme de la chère présence.

Un bruit dans la pièce voisine, un cri dans la rue, parfois la chute d'une feuille dans une jardinière,

les faisait tressaillir, les arrachait au rêve ; elle retirait sa main et retrouvait la parole.

C'était pour le gronder tendrement, pour lui conseiller la patience, pour l'adjurer de savoir attendre. Il écoutait les yeux fixés sur elle, sans l'interrompre, et quand elle s'arrêtait, un sourire sur les lèvres, un rayon dans les yeux, il lui disait de sa voix grave :

— Nous vivons dans le péché. Ne craignez-vous pas que la colère de Dieu nous foudroie ?

— Quel mal faisons-nous ? balbutiait Cléopâtre, essayant de se défendre.

— Nous sommes coupables devant Dieu ! Celui qui a souhaité l'adultère l'a déjà commis dans son cœur !

Vainement, avec son bon sens pratique de femme habituée au monde, elle essayait de lui démontrer la différence énorme qui sépare l'intention du fait, la préméditation d'un crime du crime lui-même, il ne voulait rien entendre. Son éducation pieuse, le rigorisme de ses premiers principes, avaient laissé en lui des traces ineffaçables ; il ne s'était pas senti assez fort pour lutter contre sa passion ; il voulait la justifier par un lien légitime, afin de mettre sa conscience en repos.

— Mais, s'écria un jour Cléopâtre, croyez-vous que nous n'aurons pas commis un meurtre, si Néoutof meurt de chagrin ou de saisissement lorsque je demanderai le divorce ?

— Non ! répondit d'Alsen. Vous serez dans votre

droit en reprenant votre liberté : c'est à lui de ne pas se montrer égoïste.

— Ulric, vous êtes cruel, et j'ai peur de vous !

— Je vous aime ! répondait-il en prenant les poignets effilés de la jeune femme dans ses mains glacées.

Elle ne pouvait plus rien répondre.

Il était cruel, en effet, parce qu'il était égoïste, et égoïste parce qu'il était amoureux ; de plus, incapable de croire à l'existence d'un sentiment profond chez un homme de l'âge de Néoutof. C'était un sauvage, en vérité, l'un de ces êtres qui, élevés loin des autres hommes, ont besoin de tout découvrir par eux-mêmes, sans rien accepter des enseignements d'autrui. Il n'avait pas encore fait l'expérience complète de la douleur, — il n'y croyait qu'en ce qu'il connaissait : la perte d'une mère adorée, et l'impossibilité d'épouser la femme qu'on aime ; donc il mettait ces peines au-dessus de toutes les autres.

Néoutof et sa femme s'installèrent à Tsarskoé-Sélo. Dès la seconde année de son mariage, le général avait acheté à Sophie, annexe de la ville impériale, une jolie maison avec un beau jardin très-ombreux. C'est là qu'ils passaient régulièrement l'été, Néoutof n'étant plus assez jeune pour supporter le long voyage qu'eût nécessité une visite à ses propriétés de Tver.

L'installation de Sophie laissait à Ulric moins de liberté que celle de Pétersbourg; le jardin, où il eût tant aimé à se promener avec Cléopâtre, était le plus souvent l'asile du général, qui passait là les belles heures de la journée, sous une tente faite exprès pour l'abriter. Un hasard heureux, qui n'était pas tout à fait un hasard peut-être, avait jusque-là permis au jeune homme d'éluder une présentation au comte Néoutof. Cléopâtre pourrait-elle, dans ces nouvelles conditions d'existence, éviter un rapprochement qui paraissait inévitable?

Pendant quelques jours, ils ne purent se voir. D'Alsen n'avait pas osé fixer sa demeure dans la même ville; il avait loué un petit appartement à Pavlovsk, d'où il pouvait venir tous les jours à Tsarskoé-Sélo sans trop attirer l'attention. Un hasard malin voulut qu'ils arrivassent toujours, en quelque endroit que ce fût, cinq minutes l'un après l'autre. Rendus nerveux par ces contre-temps répétés, ils se sentaient pris tous deux par une impatience presque méchante de se revoir et de se parler; ils pensaient l'un à l'autre avec moins de tendresse que de colère, car ils s'en voulaient réciproquement de se faire souffrir.

Un jour de juin, une de ces journées merveilleuses dont le seul défaut est d'être trop chaudes, Néoutof, dont le grand-duc avait souvent fait prendre des nouvelles, se décida à pousser jusqu'au palais pour

lui rendre ses devoirs. Accompagné de son valet de pied, il monta sans trop de difficultés dans la petite calèche basse que tout le monde connaissait dans la ville et aux environs; sa femme le vit partir, lui dit adieu d'un geste de la main, puis très-vite, avec une sorte de fièvre, elle se rendit au parc. Elle était sûre de rencontrer Ulric ce jour-là; elle sentait, elle savait qu'il était là, et qu'il l'attendait.

Elle se dirigea vers l'embarcadère, où une flottille de barques de tous les pays attend les amateurs, depuis la pirogue des sauvages de l'Orénoque jusqu'à la barque du Léman, avec ses deux voiles croisées qui lui donnent l'air d'un oiseau.

C'est là généralement qu'on se retrouve, c'est de là que partent les cancans et les rendez-vous. On n'y est jamais très-nombreux à la fois, mais il y a toujours une quantité d'intéressés qui rôdent dans les environs, en attendant le moment souhaité.

D'Alsen était là, bien en évidence, comme un grand enfant inexpérimenté; depuis huit jours, silencieux et morose, il passait deux ou trois heures à regarder partir les promeneurs, sans oser même prendre la pagaie d'une périssoire ou d'un podoscaphe, pour donner à son séjour prolongé couleur de goûts nautiques.

Il avait l'œil fin et perspicace, car en apercevant la robe claire de la jeune femme, il s'écarta sans affectation. Elle l'avait vu de son côté, et s'arrêta

pour causer quelques instants avec les uns et les autres. Après avoir ainsi dépensé quelques minutes qui lui parurent des siècles, pendant que son cœur battait, que ses tempes lui faisaient mal, sous les coups répétés des artères, elle s'éloigna dans la direction de la grande pièce d'eau, endroit désert, presque abandonné, humide, où nul ne se promène jamais, de peur des rhumes, disent les uns, des fièvres, disent les autres, quoique personne ne sache pourquoi.

L'instant d'après, ils se rejoignaient. Ce fut presque un choc. Ils ne pouvaient tomber dans les bras l'un de l'autre, — ils se regardèrent d'un air hostile. Qu'ils avaient souffert, pendant ces interminables journées ! Elle plus que lui, peut-être ; mais il n'en croyait rien, et elle n'avait nulle envie de le lui dire.

— Eh bien, fit-il, pensez-vous qu'une pareille existence soit supportable ?

— Non ! répondit-elle hardiment.

— Et c'est vous, vous seule qui nous condamnez à ce supplice ! Sans compter que nous pouvons être soupçonnés d'un moment à l'autre...

L'orgueil de Cléopâtre se réveilla à ce reproche.

— Ce ne sera pas ma faute, dit-elle, mais la vôtre. C'est à vous de ne pas faire d'imprudences. Une courte visite chez moi de temps en temps, à

l'heure de la sieste du général, n'aurait rien d'extraordinaire pour personne.

— Je ne veux pas être exposé à rencontrer votre mari ! fit-il, plein de rage intérieure contre cet ennemi inaccessible et vainqueur.

— Je suis bien exposée à être soupçonnée à cause de vous, et je ne m'en plains pas, répondit-elle avec hauteur.

Ils se mesurèrent du regard, et leurs orgueils se trouvèrent égaux.

— Il faut en finir, dit Ulric, les dents serrées ; dès demain, demandez le divorce à votre mari.

Sous la Cléopâtre actuelle vaincue par l'amour, sommeillait l'ancienne Cléopâtre, celle qui avait dit autrefois : « La faiblesse des autres me sert ; je ne suis pas faite pour aimer. » — Celle-ci se réveilla tout à coup et prit la nouvelle en pitié.

Quoi ! elle en était venue à recevoir des ordres d'un homme ? Un homme se croyait son maître et prétendait diriger sa vie, lui imposer une action qu'elle trouvait odieuse et, de plus, profondément humiliante ? Les vingt années d'indépendance qui avaient fait de l'obscur mademoiselle Bakhtof la comtesse Néoutof, dame du palais, sans qu'elle eût jamais courbé la tête sous une autre autorité que celle de la raison, se dressèrent pour empêcher la violation de leurs droits. Elle aimait Ulric, certes, mais elle avait eu tort de lui permettre de se croire son maître...

— Je ne ferai pas ce que vous me demandez, dit-elle froidement. C'est une mauvaise action.

— Et moi, répondit-il, les lèvres blêmes, dans l'excès de son orgueilleuse douleur, je ne puis vivre plus longtemps avec cette conscience troublée... Il faut me suivre ou nous séparer.

Quelque chose au fond de l'âme de Cléopâtre cria : Le suivre n'importe où, n'importe à quel titre ! Mais sa dignité étouffa aussitôt ce cri de la nature.

— Je n'accepte pas de conditions, dit-elle.

Ils se regardèrent encore une fois, d'un air de menace, puis la colère d'Ulric tomba tout à coup.

— Chère, dit-il, adorée ! vous ne savez pas ce que vous faites ! Je suis déjà si las de lutter et de souffrir !

— Pensez-vous que je ne le sois pas ? dit Cléopâtre en détournant les yeux.

— Alors, faites ce que je vous demande !

— Non.

Ils marchaient au hasard dans les allées humides ; soudain, dans la rue qui borde le parc, au-dessous d'eux, passa la calèche basse de Néoutof. Cléopâtre se sentit fortifiée. Certes, elle ne porterait pas le coup de la mort au protecteur de sa jeunesse. Au besoin, elle mourrait elle-même plutôt que de commettre cette infamie !

— Je vais m'en aller, alors, fit d'Alsen d'une voix

brisée. Mon rêve s'écroule, ma vie n'a plus d'objet. Vous ne m'aimez pas...

Un silence orgueilleux ferma les lèvres de Cléopâtre. Pourquoi la comprenait-il si mal? Voilà ce qui arrive lorsqu'on aime les gens sans les connaître! Il se permettait de la juger, cet étranger tombé tout à coup dans sa vie! A quel titre? Et de quel droit venait-il lui demander des ordres, pervertir sa conscience?...

— Adieu, dit-il en la saluant d'un geste étrange, presque fou. Mon Dieu! m'aurez-vous rendu assez malheureux! C'est le châtiment de ma faute...

— C'est le châtiment de la mienne! pensa Cléopâtre.

Elle aurait voulu lui dire quelque chose de cruel, le prendre par le bras, le baiser sur les lèvres ou le repousser brutalement; elle ne savait lequel des deux; ses mains étaient tentées par le voisinage de cet être adoré, haï peut-être.

— Je ne sais plus! je ne sais plus! pensait-elle éperdue... Qu'il s'en aille, car il me rend folle...

Elle passa une main sur ses yeux, comme pour en arracher un bandeau.

La petite calèche du général se montra au bout de l'avenue; on eût dit qu'elle s'obstinait à rester dans le voisinage. Peut-être Néoutof cherchait-il sa femme pour lui épargner la peine de rentrer à pied?

— Cléopâtre!... dit Ulric tout bas.

— Que voulez-vous?

— Donnez-moi votre main à baiser une dernière fois, pour que je m'en souviennne à l'heure de ma mort!...

— S'il me touche, je suis perdue! pensa la malheureuse femme; toute ma volonté va s'en aller dans ses doigts.

— Vous refusez? Ah! vous ne m'avez donc jamais aimé? Je l'ai cru pourtant; vous aussi, vous l'avez cru, puisque vous l'avez dit... C'était un songe... Je ne vous reverrai plus jamais?

Il ne pleurait pas, mais sa voix grave tintait en phrases courtes, comme un glas, et ses yeux, toujours si beaux, si pleins de vie et de tendresse, semblaient voilés d'un crêpe de deuil, comme les torches que l'on porte aux funérailles.

— Pas ici, dit Cléopâtre; ici je ne puis vous parler; j'ai peur de tout.

Ulric secoua la tête.

— Il faut en finir, disait-il; si c'est non, autant aujourd'hui... Vous ne voulez pas faire ce que je vous ai demandé?

— Je ne puis pas, répondit-elle.

— Alors, adieu... C'est la troisième fois que je vous le dis... Comme on est faible quand on aime! Vous avez du courage, vous, parce que vous n'aimez pas...

Le malheureux! Chaque fois qu'il répétait cette

phrase, il perdait tout le terrain gagné auparavant. Cléopâtre, blessée au cœur, avait l'âme trop haute pour se défendre.

— Venez me voir chez moi, je le veux! dit-elle.

— Quand?

— Quand il vous plaira.

— C'est un ordre, j'obéirai. J'irai vous voir avant de partir.

Elle resta impassible. Qu'il partît, puisqu'il la méconnaissait à ce point. Ah! que c'était cruel, l'amour! Quelle férocité il apportait à vous amollir le cœur pour mieux vous le déchirer ensuite!

Ils se saluèrent, et Ulric s'éloigna par une allée latérale.

Cléopâtre regarda un instant la pièce d'eau. La fin de toutes les peines n'était-elle pas là? On peut mourir, quand on est saturé de souffrance; c'est un dénouement, cela!

Elle reprit à pas lents le chemin de l'embarcadère; là, entouré d'une foule d'amis et de connaissances, l'œil vif, l'air gai, Néoutof, assis dans sa petite calèche, écoutait les nouvelles du jour. En voyant approcher sa femme, il poussa une exclamation joyeuse.

— Hé! voici la comtesse! fit-il de sa voix gutturale. Lequel de vos amoureux venez-vous de désespérer, madame? Vous êtes belle à ravir!

Il aimait à la traiter ainsi en public; la vieille

galanterie française prenait un air tout à fait noble, en passant par la bouche de ce mari si peu semblable aux autres.

Cléopâtre sourit faiblement.

— Les amoureux sont rentrés à cette heure, dit-elle, car voici le vent qui se lève; vous devriez en faire autant, monsieur. Voulez-vous m'offrir une place auprès de vous?

— Trop heureux! A vrai dire, je vous attendais un peu!

Elle s'assit, les deux ponies s'ébrouèrent et partirent au petit trot. Les spectateurs enchantés les regardèrent disparaître; cet entretien les amusait comme une scène de comédie parfaitement jouée, et leur laissait sur les lèvres le sourire qui accompagne au théâtre les émotions douces.

— Ils sont vraiment parfaits, dit quelqu'un dans le groupe. Néoutof a trouvé une perle!

— Bah! fit un esprit chagrin, tout cela n'est qu'apparent. C'est le fond qu'il faudrait voir!

Sur cette réflexion, on se sépara, et, dans vingt maisons de la ville, on raconta, ce soir-là, que Néoutof était vraiment bien heureux d'avoir épousé cette admirable mademoiselle Bakhtof.

XX

Cléopâtre commença par être fort contente d'elle-même. Elle ne pouvait prendre au sérieux l'adieu qu'Ulric lui avait adressé; on parle de s'en aller, et l'on ne s'en va pas! Il avait bien mérité qu'elle fût sévère; il s'arrogeait vraiment de tels droits sur elle qu'elle avait accompli un devoir en reprenant sa liberté. Pourquoi ne pouvait-il patienter? Elle patientait bien, elle! Et pourtant Dieu sait si elle l'aimait, elle qu'il prétendait indifférente! La seule pensée d'effleurer sa main faisait courir un frisson dans son être tout entier! Il avait été absurde, et elle avait bien agi!

Ce calme factice, fait d'orgueil et d'amertume, tomba au bout de vingt-quatre heures, et la souffrance recommença, intolérable, inouïe. Elle avait besoin de le voir, pour s'assurer qu'il ne souffrait pas trop lui-même; elle avait soif de regarder dans ses yeux, pour voir si les larmes ne les avaient pas brûlés. Vingt fois en une heure elle croyait s'entendre appeler par Ulric désespéré; si elle avait osé, elle lui aurait écrit; mais il y avait là une limite infranchissable pour sa dignité.

Jusqu'alors elle ne lui avait jamais donné de rendez-vous secret; ils s'étaient vus au grand soleil, à la face du monde; un billet serait le commencement de l'intrigue, le premier pas vers la descente à l'abîme, et Cléopâtre ne voulait pas déchoir.

Elle souffrit donc, repliée sur elle-même, sans remède, sans espoir; elle n'avait au monde rien qui lui appartint en propre, excepté son amour, et cet amour, elle l'avait blessé; comme un oiseau frappé d'une flèche, il gisait sanglant à ses pieds, l'aile brisée; il en mourrait peut-être, et elle n'osait y toucher pour mettre un peu de baume sur la blessure.

Le troisième jour, en s'éveillant après un lourd sommeil fait d'angoisse et de mauvais rêves, elle espéra un instant que le monde allait finir, et que le soleil ne se lèverait pas ce jour-là. Ses yeux étaient tellement lassés par les pleurs de la veille, qu'elle ne pouvait les ouvrir; après un premier moment de terreur, elle se crut devenue aveugle; mais, à l'appel de sa sonnette, la femme de chambre accourut, ouvrit la fenêtre, et la vie rentra avec la lumière.

Cléopâtre soupira. Encore un jour qu'il faudrait vivre! Et qu'apporterait ce jour? Une souffrance assurément.

Que ne s'en était-elle tenue à son rêve d'autrefois : vivre sans amour! Il était trop tard maintenant pour les regrets. Trop tard aussi pour rappeler

Ulric : il ne voulait pas la voir, sans doute... il lui gardait rancune.

Pour la première fois, le doute pénétra dans l'âme de la jeune femme, et son esprit droit reçut le premier choc qui devait le fausser. Elle se demanda si réellement elle ne s'exagérait pas ses devoirs, si elle devait rester la femme de Néoutof, si elle agissait équitablement en sacrifiant le bonheur d'Ulric et le sien aux dernières années d'un vieillard.

Ce fut un éclair; la justice et la bonté reprirent aussitôt le dessus; mais la foudre avait brûlé le cœur de l'arbre. L'écorce subsistait, la moelle avait péri. De cette heure, Cléopâtre ne fut plus la même.

La pluie tombait, une petite pluie fine, sans pitié, qui semblait être née avec le monde et vouloir durer autant que lui. Cléopâtre jeta un regard résigné sur le jardin ruisselant de gouttelettes, et se rendit chez son mari, pour lui lire les journaux du matin. Ensuite vint le déjeuner, qu'elle prolongea autant que possible. Elle avait peur de se trouver seule et d'être obligée de penser. Elle était lasse de penser, comme on l'est de marcher; la tête ne lui faisait pas mal, mais elle y éprouvait une fatigue indicible.

Cependant le général fit mine de s'endormir, et sa femme dut se retirer.

La solitude lui faisait horreur. Elle songea à de-

mander son coupé pour aller faire une tournée de visites; une certaine compassion pour ses domestiques autant que pour ses chevaux lui interdit de les exposer à ce temps affreux.

Au moment où elle prenait un livre, sûre de n'y rien comprendre, elle entendit les roues d'un équipage grincer sur le sable mouillé. Qui pouvait affronter ce déluge, sinon Ulric ?

Elle resta debout, frémissante. Ce fut le général Trédine qui entra, pompeux et compassé en apparence; au fond, la plus mauvaise langue de la cour, depuis que Kamoutzine était au pays des âmes.

— Vous ne m'attendiez pas, hé ? fit-il en entrant. Je suis venu tailler une bonne bavette avec vous. On n'a plus à qui parler, ma parole d'honneur ! Ne voilà-t-il pas que les jolies femmes de la ville se sont mis en tête d'être amoureuses ? Vara Lepkine de son cousin, Sophie Lavrof du lieutenant Somof, et Nathalie de son mari ! Oui, de son mari ! On ne peut plus causer avec elles : ou bien elles ne vous écoutent pas, ou bien elles vous parlent de l'objet aimé ! Il n'y a que vous, comtesse, vous seule au monde, qui soyez au-dessus des faiblesses de la chair, comme de celles de l'esprit !

Cléopâtre esquissa un sourire. Souvent, ce bavard l'avait amusée, autrefois ; maintenant, il lui paraissait fastidieux, et même grossier, sous son enveloppe d'homme bien élevé. Mais cet ennuyeux compagnon

valait mieux encore que la solitude, et elle se fit un devoir de l'encourager par quelques paroles. Pourvu seulement qu'Ulric n'eût pas l'idée de venir, la croyant seule !

Trédine continua ses petits cancans ; c'était un recueil d'anecdotes au grand complet ; il savait tout ce qui concernait son état de courtisan, même l'art de plaire aux plus désœuvrés. Il était capable de parler pendant plusieurs heures sans répéter les mêmes propos, ce qui n'est pas un mince avantage, et qui, de plus, prouve une excellente mémoire.

Une heure et demie s'était écoulée ainsi ; Cléopâtre, d'abord distraite, avait fini par s'intéresser à ce que disait son hôte, tant il y mettait de conviction ; elle s'engourdissait dans une espèce de malaise, de même que les blessés, sur leur lit de douleur, finissent par trouver une sorte d'apaisement, qui n'en est pas moins une souffrance.

Trédine se leva pour prendre congé, et, selon sa déplorable habitude, — seul manque de convenance qu'on pût lui reprocher, — il resta debout, cherchant dans sa mémoire l'historiette qu'il pouvait avoir oubliée.

— Ah ! fit-il, avec le geste d'un homme qui se souvient, encore une nouvelle !

— Toujours ! dit la comtesse avec complaisance.

— Le jeune d'Alsen, vous savez bien, ce Suédois

qui ne dit jamais rien..., vous l'aviez depuis peu apprivoisé, je pense ?

— Je sais, je sais... Eh bien ? fit Cléopâtre, qui se sentait défaillir d'impatience.

— Eh bien, il s'en va.

— Il s'en va, répéta la malheureuse femme en se retenant au dossier de son fauteuil.

— Oui ; le climat ne lui convient pas, à ce qu'on dit. Il a demandé son rappel. A présent c'est tout. Je ne sais plus rien. Au revoir, comtesse.

Il s'en allait, balançant sa pesante personne d'un air conquérant. Cléopâtre le rappela.

— Ce monsieur d'Alsen... est-ce qu'il est malade?... Vous dites que le climat ne lui convient pas ?

— Ma foi ! je n'en sais rien. Je l'ai rencontré ce matin, il a une mine de déterré ; il venait de Pétersbourg ; il avait été à sa légation pour les formalités... Cela vous intéresse donc, comtesse ?

— Mais... oui !... Son oncle me l'avait recommandé...

— Ah ! c'est vrai ! J'avais oublié. Ces Suédois, voyez-vous, ma chère comtesse, cela a toujours un peu de fantasmagorie dans la tête. Au revoir.

Il partit, laissant Cléopâtre frappée au cœur.

C'était donc vrai ! Il voulait s'en aller. Avec lui fuyait la vie. Elle était sûre de mourir dès qu'il serait parti ; elle mourrait tout simplement parce qu'il

était le soleil de son existence et qu'elle ne pouvait vivre loin de sa lumière...

Elle se redressa soudain, fit un grand effort, et se dirigea vers son petit bureau.

Elle choisit une feuille de papier chiffré, et, de sa belle et grande écriture de patricienne, elle écrivit :

« Ne partez pas, je ferai ce que vous m'avez demandé. »

Le billet cacheté fut remis à un courrier pour être porté sur-le-champ chez M. d'Alsen, en demandant une réponse, et Cléopâtre regarda au fond d'elle-même.

Elle était vaincue pour tout de bon, cette fois, et ne cherchait plus à se révolter.

Elle aurait pu vivre en luttant avec lui ; des brouilles cruelles l'auraient moins épuisée, à condition d'être suivies de raccommodements. Mais l'absence, l'exil, car il l'exilait de sa vie, c'était plus qu'elle ne pouvait en supporter.

Elle s'était dit jadis qu'elle aimerait mieux mourir que d'affliger Néoutof ; elle pensait maintenant qu'elle aimait mieux tuer Néoutof et mourir que d'affliger Ulric.

Elle restait immobile, plongée dans l'horreur d'elle-même et de tout ce qui n'était pas celui qu'elle aimait.

La pluie tombait toujours.

Un bruit de roues résonna au dehors ; elle n'y prit point garde, mais un pas bien connu lui fit lever la tête. Devant elle, sur le seuil du salon, se tenait Ulric, méconnaissable, ravagé par trois jours de douleur comme par un mois de maladie.

Elle poussa un faible cri, arraché du fond de sa poitrine, et tomba dans les bras qu'il lui ouvrait. Il la retint, et lentement, sans qu'elle se défendît, il baisa les yeux fermés, les joues pâlies, puis les lèvres entr'ouvertes.

Elle ne résistait pas. Un frisson la secouait de temps en temps, mais elle restait abattue sur son épaule, défaillante, presque évanouie... Il la crut mourante.

— Chère, chère, réveille-toi, dit-il en lui serrant le bras avec force.

Elle ouvrit les yeux, et il la déposa sur un fauteuil.

— Tu vivras, dis ? murmura-t-elle en s'attachant à lui.

— Puisque tu le veux. Mais toi ?

— Moi, je ferai ce que tu voudras. J'irai lui parler tout à l'heure.

Elle fit un mouvement pour se lever, mais elle était trop faible.

— Attends, dit-il, parle-moi, regarde-moi ! Ah ! si tu savais comme j'ai été malheureux ! On t'a donc dit que je voulais partir ?

— Oui, tout à l'heure. Ne t'en va pas... Je ne puis supporter cette idée.

— Nous partirons ensemble! murmura-t-il très-bas.

— Oh! oui!

Elle resta immobile, le regardant comme en extase.

— A présent, fit-elle doucement, il faut bien que je parle... Je m'étais juré d'être une femme honnête et fidèle pour mon mari. Depuis que tu m'as embrassée, tout à l'heure, je ne suis plus honnête ni fidèle... Il faut agir maintenant.

D'Alsen se penchait pour baiser son beau visage, illuminé d'une joie ardente et douloureuse; elle fit un geste lent pour le repousser :

— Non, non... pas ici, pas aujourd'hui; attends que j'aie parlé... Je ne te comprenais pas quand tu disais qu'en souhaitant l'adultère on l'avait consommé dans son cœur; mais je te comprends maintenant... N'augmente pas le poids de mon péché... Je parlerai tout à l'heure, quand tu seras parti.

Elle le regardait avec une singulière insistance, comme si elle lui posait une question muette; soudain :

— Va-t'en, lui dit-elle; je suis forte, j'ai du courage, j'y vais...

Elle s'était levée et continuait de le regarder.

— Si tu savais, continua-t-elle tout bas, quel ardent désir j'ai de baiser ton visage et de boire ta vie dans tes yeux... Mais, non... pas ici... Ici, c'est horrible, c'est lâche, c'est honteux!... Va, je t'écrirai!

— Quand te verrai-je?

— Quand je serai libre... Va, mon amour, ma joie...

Elle recula lentement vers la porte de sa chambre, car il restait immobile, et s'arrêta sur le seuil, dans les rideaux.

— Au revoir! dit-elle d'une voix qu'il entendit à peine.

Et elle disparut comme une ombre.

Seule, dans sa chambre, Cléopâtre se laissa glisser à genoux devant les saintes images. Elle voulait prier et ne savait que demander; tout vœu formulé par elle n'était-il pas coupable en ce moment?

— Donnez-moi la force, Seigneur, dit-elle enfin, la force et le courage... J'ai cru en avoir, tout à l'heure, je vois bien que je n'en ai point... le courage de frapper d'une main sûre... O Dieu, aidez-moi!...

Mais elle ne se sentit point la douce chaleur qui accompagne la prière au cœur des fidèles.

— Toute seule, alors? se dit-elle; seule sans appui, sans ami, sans Dieu?... Eh bien, oui!

seule contre le reste du monde... pour l'amour de lui...

XXI

Cléopâtre entra chez son mari, avec une impression semblable à celle des chrétiens qui entraient jadis dans l'arène; seulement elle avait moins peur pour elle que pour celui qu'elle venait attaquer.

Néoutof, à demi couché dans son fauteuil, regardait au plafond; il voyait peut-être passer entre ce fond gris et lui les belles années de sa jeunesse, celles où il avait été aimé des femmes, adoré de ses soldats; boudoirs ou champs de bataille avaient pour lui des souvenirs pleins de charmes, car sa vie avait été belle et bien remplie. Et n'était-ce pas une chance particulière qu'au moment où les années lui semblaient pesantes, il se fût avisé de venir à Pétersbourg, où il avait rencontré cette délicieuse créature qui portait son nom?

C'était mieux qu'une fille, car elle avait en plus du dévouement le charme de la femme belle et coquette, qui se préoccupe de plaire, même au vieillard cloué sur son lit de souffrance...

A ce concert de petites flûtes et de hautbois, qui chantaient la gloire de Cléopâtre dans l'âme du gé-

néral, se mêlait sourdement une note funèbre, bientôt étouffée par les chansons joyeuses des autres. Certainement, Cléopâtre était changée depuis quelque temps... depuis trois ou quatre mois... Elle n'avait plus toute cette présence d'esprit merveilleuse, cet à-propos délicat, qui faisaient d'elle une si charmante causeuse... Mais le plus beau ciel n'a-t-il pas des nuages qui obscurcissent passagèrement l'éclat du jour?

Néoutof en était là de ses méditations, lorsque Cléopâtre se présenta devant lui. Rien qu'à voir le visage décomposé, les yeux tragiques, il sentit que c'était la note funèbre qui était la vraie. Il se dressa sur son séant, et les deux mains appuyées sur les bras de son fauteuil, il se pencha en avant pour mieux voir les traits de sa femme, mais il ne lui fit pas de question. C'était à elle de parler.

— Mon ami, dit Cléopâtre d'une voix éteinte, j'ai quelque chose de pénible à vous dire...

— Je le vois bien! grommela le général sans cesser de la regarder.

— Jusqu'ici, j'ai fait de mon mieux pour vous rendre heureux... Ai-je réussi?...

— Vous n'y avez, parbleu! que trop bien réussi! dit-il entre ses dents.

— C'est ce souvenir de l'agrément que j'ai pu apporter dans votre vie que j'invoque aujourd'hui, afin qu'il me gagne votre indulgence...

— Vous ne voulez pas... Vous ne voulez pas...

Il ne pouvait arriver à exprimer sa pensée, tant elle lui paraissait énorme.

Cléopâtre, toujours debout, comme devant un juge, s'appuya d'une main sur la table pour se soutenir...

— Asseyez-vous, madame, asseyez-vous, fit Néou-tof en se levant pour lui approcher un siège. Je vous demande mille pardons de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Elle s'était assise, accablée. Tout à coup, elle reprit courage et parla plus nettement.

— Lorsque je vous ai épousé, monsieur, dit-elle, je ne me croyais pas faite pour autre chose que pour être la compagne dévouée de votre vieillesse. Mon cœur ne s'occupait point de ce qui d'ordinaire préoccupe les femmes... En un mot, j'entrai dans votre maison comme dans un cloître, sauf que vous me donniez toutes les jouissances de la fortune et d'un grand nom. Je vous le jure, monsieur, je voulais n'être jamais que votre amie, et j'en fis le serment sur les Évangiles.

Un sanglot était monté à sa gorge au souvenir de ce temps heureux; elle l'étouffa et reprit avec fermeté :

— Depuis, récemment, un changement s'est fait en moi. Je m'étais trompée en me croyant différente des autres. J'ai fait une rencontre qui a décidé de ma vie... et mon cœur a parlé.

— Une ancienne flamme ! fit Néoutof en fixant sur elle ses yeux redoutables.

L'ombre de Boris venait de passer encore une fois entre son repos et lui.

— Non... Vous ne le connaissez pas, se hâta d'ajouter Cléopâtre.

— Et vous l'aimez ?

— Je l'aime.

Un silence suivit. Néoutof respirait difficilement, la comtesse avait peur qu'il ne perdît connaissance ; mais son vieux corps était rude à la souffrance de l'âme aussi bien qu'aux tortures de la goutte.

— Pourquoi me le dites-vous ? reprit le général au bout d'un moment. Ne pouviez-vous me le laisser ignorer ? C'eût été au moins charitable !

Elle secoua la tête avec tout son ancien orgueil :

— Non ! c'eût été coupable. Je me présente devant vous parce que je suis innocente et que je ne veux pas déshonorer vos cheveux blancs.

Il l'attira si violemment à lui qu'elle tomba presque à ses genoux ; il la baisa au front avec emportement, et lui tendant la main pour la relever :

— Pardonnez-moi, comtesse, un mouvement dont je n'ai pas été le maître. Vous m'avez touché... Oui... mon vieux cœur...

— Mon ami, mon bienfaiteur ! dit-elle en pleurant amèrement.

Il s'essuya rapidement les yeux.

— Pas d'attendrissements inutiles, fit-il d'une voix forte. Évidemment, vous voulez que la situation soit nette entre nous; c'est cruel pour moi, mais honorable pour tous deux; vous avez bien fait.

Cléopâtre reprit sa place; une attente presque joyeuse lui faisait battre le cœur; il lui semblait que cela n'était pas si difficile! Elle aurait cru avoir plus de peine à obtenir sa liberté!

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants, l'âme si pleine de pensées qu'ils ne pouvaient parler. Enfin, Néoutof reprit :

— Quelles sont vos intentions, maintenant? Votre vie est changée... Que voulez-vous faire?

Non! ce n'était pas aussi aisé qu'elle le croyait tout à l'heure de prononcer le mot divorce! Si l'idée en était venue au général, c'eût été autre chose...

En la voyant hésiter, il ajouta avec un peu d'amertume :

— Je ne suis pas un obstacle bien sérieux; mes jours sont comptés; ma mort vous rendra bientôt la liberté... Cela vous suffit-il?

Elle se taisait.

— Que voulez-vous donc? Parlez, madame; en vérité, vous me faites peur avec votre silence! dit-il en frappant sur la table un coup de sa main jadis puissante, à présent faible et désarmée.

— Je suis venue pour vous demander de m'auto-

riser à demander le divorce, dit Cléopâtre, aussi pâle que les perles de son collier.

— Le divorce!

Néoutof s'était levé, frémissant :

— Le divorce! s'écria-t-il d'une voix tonnante. Le divorce contre moi! Le scandale public, la honte solennelle! Madame, vous avez perdu l'esprit!

Cléopâtre s'était levée, et ils se regardaient face à face.

— Le divorce! Hé! qui vous priait de me faire des confidences? N'étiez-vous pas libre d'agir à votre guise? Suis-je un mari gênant? Pour me rendre ridicule, vous avez besoin de mon autorisation, paraît-il? Que ne faisiez-vous comme les autres? Au moins, rentrant mal à propos, j'aurais eu le droit de vous tuer avec votre amant, et personne ne m'aurait trouvé ridicule!

Ses cheveux blancs hérissés sur son front lui faisaient une auréole terrible; il n'avait jamais été plus effrayant à la tête de ses escadrons.

— Ma conscience! dit Cléopâtre faiblement, mon bonheur... le vôtre...

Elle le regardait, non pour le supplier, mais pour lui reprocher de la comparer aux autres, lorsqu'un malaise étrange s'empara d'elle; un bruit d'eau montante emplît ses oreilles, son cœur lui fit mal, soudainement oppressé par une angoisse très-douce

et mortelle ; elle fit un geste de la main, pour chasser la souffrance , et glissa insensiblement sur le parquet.

Le général sonna furieusement la cloche d'argent qui lui servait de sonnette. Son valet de chambre accourut.

— Appelez quelqu'un, dit Néoutof ; qu'on porte la comtesse sur son lit, qu'on la déshabille et qu'on aille chercher un médecin. On me prévientra lorsqu'elle sera au lit.

Ses ordres furent exécutés ; moins d'un quart d'heure après, il entra pour la première fois, timide autant qu'un adolescent, dans la chambre de sa femme.

Elle venait de reprendre ses sens. Blanche comme son oreiller, sur lequel ses magnifiques cheveux épars lui formaient un nimbe, elle n'avait de sombre dans le visage que ses yeux couleur de saphir foncé, qui interrogeaient anxieusement la porte.

Le général s'approcha, appuyé sur son bâton. Lui aussi était bien pâle, et ses lèvres tremblaient, pendant qu'il s'essayait à rendre ferme sa voix cassée.

— Vous avez eu un évanouissement, chère comtesse, dit-il ; le médecin va venir tout à l'heure ; mais ce ne sera rien, soyez-en convaincue... Me permettez-vous d'attendre le docteur auprès de vous ?

Elle fit un faible signe de consentement, et il s'assit près du lit, dans un grand fauteuil.

La chambre était très-simple, malgré le luxe des meubles principaux; le lit, étroit et blanc comme un lit de jeune fille, semblait ne devoir abriter que des rêves paisibles... Oui, c'était la chambre d'une honnête femme, où le mensonge et la fraude ne pouvaient trouver asile...

Le docteur vint presque aussitôt; il ordonna le sommeil, les calmants, l'absence d'émotions.

— Une prédominance marquée du système nerveux, dit-il; je n'y vois rien d'inquiétant pour le moment; vingt-quatre heures de repos, et il n'y paraîtra plus; mais il faut à la comtesse une vie régulière et exempte de tout ce qui pourrait la surexciter.

— Hem! gronda Néoutof en le reconduisant, vous devriez bien vendre le calme chez vos pharmaciens... Ordonner le repos à une femme qui fait ou reçoit quinze visites par jour!

— La vie mondaine et mes ordonnances sont en effet contradictoires, dit le médecin en souriant; mais je me permettrai de faire observer à Votre Excellence que ce n'est pas la médecine qui peut céder ici le pas...

Néoutof revint auprès du lit de sa femme. La tête tournée vers la ruelle, Cléopâtre semblait dormir; ses femmes arrangeaient ses vêtements dans

la pièce voisine dont la porte restait ouverte. Personne ne pouvait le voir. Il s'inclina vers la malade et baisa avec une sorte de maladresse sénile le front blanc, noyé dans l'ombre des cheveux.

Cléopâtre ouvrit les yeux.

— Vous me pardonnez? dit-elle très-bas.

— Ne parlons pas de cela, répondit-il avec un peu de brusquerie. Plus tard.

Et il se retira, en s'efforçant d'amortir sur le parquet les coups répétés de sa canne.

XXII

Le lendemain, dès le matin, Cléopâtre était debout. Sa bataille était loin d'être gagnée, et le temps était précieux. Plus d'une fois elle avait senti sa vie fragile en elle, mais, cette fois, il lui semblait qu'elle ne la tenait plus dans sa main, que le fil de son existence, trop ténu, échappait à sa vision.

Une autre se fût arrêtée pour reprendre des forces, peut-être pour lâcher pied; Cléopâtre n'était point de celles-là; elle combattrait tant qu'elle aurait un souffle à dépenser.

Le général fut bien surpris de la voir entrer chez lui comme d'ordinaire, vers dix heures, au moment

où il se préparait à envoyer prendre de ses nouvelles.

— Monsieur, lui répondit Cléopâtre quand il lui témoigna sa surprise, je n'ai eu cette faiblesse hier qu'à force de penser à la chose qui m'occupe actuellement ; elle me lasse et me brise ; j'attends de votre miséricorde une solution qui me fasse connaître mon sort.

Néoutof resta sombre.

Il avait passé une nuit bien cruelle, que toutes les gouttes calmantes de la pharmacie n'avaient pu abrégé par un peu de sommeil. La redoutable question posée par sa femme était de celles dont la possibilité ne vient jamais à l'esprit, jusqu'au jour où l'on s'écrie : Il ne pouvait en être autrement.

Cette jeune femme aimait, quoi de plus naturel ? Elle aimait, suivant la loi de la nature, un être probablement jeune et beau comme elle ; honnêtes tous deux, ils méprisaient un amour clandestin ; ce qu'ils voulaient, c'était le droit de fonder une famille, ou peut-être tout simplement la permission d'être heureux ! Ils étaient dans la justice et dans la vérité. C'était lui, Néoutof, qui était l'obstacle.

Il s'était rappelé les paroles prononcées par lui dans l'entretien qui avait accompagné l'offre de son nom. Tourmenté alors par la goutte et l'infinité de maux qu'elle entraîne après elle, le général ne croyait devoir vivre qu'un an ou deux, moins peut-

être. Il l'avait dit, et chacun l'avait cru. Il se rappelait encore le sourire de gêne qui avait accompagné, sur la plupart des visages, la bravade de sa soirée de mariage. Il avait convié ses hôtes à des noces d'argent... Certes, à cette époque, ni lui ni personne n'eût pensé qu'il pût vivre encore cinq années.

Cléopâtre attendait dans une attitude pleine d'anxiété.

— J'ai abusé de ma situation, se dit-il amèrement. On doit tenir ses promesses, coûte que coûte. J'avais promis à cette charmante femme qu'elle serait bientôt veuve... J'ai mis de l'indiscrétion à jouir de la latitude qu'elle m'offrait. On n'est pas intéressé à ce point, morbleu ! Il faut savoir s'en aller avant qu'on vous mette à la porte ! Notre vieux proverbe ne déclare-t-il pas « l'hôte importun pire qu'un Tartare » ?

C'était vrai ! Cléopâtre lui avait fait prendre goût à la vie ; c'est elle qui l'avait rajeuni par la vigilance de ses soins, par l'amusement nouveau que son esprit et son charme apportaient dans une vie peu attrayante auparavant ; il lui avait dû non-seulement la joie de ces années, mais les années elles-mêmes !

— Il est fâcheux, pensa Néoutof, qu'elle soit obligée de me sommer de payer à échéance fixe, mais elle est dans son droit ; c'est moi qui suis dans mon tort.

Aux yeux du vieux général, le divorce proposé par la comtesse était inadmissible. C'était une solution bâtarde qui n'arrangeait point les choses et qui, de plus, jetait sur l'un des époux, sur les deux très-probablement, une sorte de ridicule, ou tout au moins qui faisait naître un ensemble de propos désobligeants. De plus, cet accommodement avait l'inconvénient, très-grand aux yeux du comte, de priver l'épouse divorcée de la fortune du mari, ce qu'il regardait comme une spoliation envers la femme qui lui avait rendu si douces ces dernières années de sa vieillesse.

De même que les âmes droites et timorées d'Ulric et de Cléopâtre avaient rejeté tout ce qui n'était pas légitime, de même l'esprit clair et positif du général regarda bien en face le seul dénouement qui lui permit de rendre la liberté à sa femme.

C'était la mort, — une mort aussi naturelle que possible, pour que Cléopâtre elle-même ne pût concevoir aucun soupçon; Néoutof avait sous la main assez de drogues malfaisantes pour qu'il lui fût aisé de s'empoisonner; il se résolut donc à mourir... N'avait-il pas regardé la mort en face tant de fois qu'elle était devenue pour lui une camarade de chevet?

Hélas! on meurt facilement sur un champ de bataille, au milieu des balles ou devant les baïonnettes; on offre volontiers sa poitrine au coup qui

frapperait un ami, ou seulement son semblable; on meurt héroïquement dans son lit, lorsqu'on a vu venir la mort et qu'on veut lui faire bon visage devant ses proches, ou devant soi-même... Mais se dire : Tu cesseras de vivre demain, parce que tu es de trop dans la vie d'un autre... c'est amer et cruel, au point de faire détourner la tête au brave, comme il le ferait devant une potion nauséabonde.

Cléopâtre attendait silencieusement sa réponse, pendant que le général se souvenait des pensées de la nuit. Il leva enfin les yeux sur elle, et lui dit :

— Vous serez bientôt libre, madame; ayez encore un peu de patience. Veuillez me laisser seul : j'ai beaucoup d'affaires à régler, avant de m'occuper de la vôtre.

Elle sentait combien de chagrin, d'humiliation peut-être, se cachait sous ce langage rude, à peine poli, et son âme était pleine de pitié pour l'infortuné qu'elle faisait ainsi souffrir.

— Vous me trouvez ingrate ! lui dit-elle avec un regret si profond dans la voix qu'il était impossible de s'y méprendre.

Néoutof la regarda comme il eût fait d'un enfant imprudent.

— Non ! vous suivez la loi naturelle ; c'est moi qui suis dans mon tort. Allez, comtesse, laissez-moi à mes affaires ; je vais m'occuper de vous.

Elle se retira le cœur anxieux, avec l'idée qu'elle

aurait dû rester, qu'il fallait dire quelque chose, montrer ce qu'elle ressentait, au lieu de le cacher par orgueil.

A peine rentrée chez elle, la lumière se fit dans son âme, et elle comprit ce qu'avait voulu lui dire son mari en lui affirmant qu'elle serait bientôt libre. Avec un geste d'effroi, elle repoussa l'horrible vision.

— Non ! non ! s'écria-t-elle, pas de sang entre nous. O Dieu ! qui me punissez si cruellement de je ne sais quelle faute inconnue, je vous jure que si cet homme meurt à cause de moi, jamais, jamais je ne reverrai Ulric !

Son esprit était dans un tel désordre qu'elle avait peine à retrouver la porte de sa chambre. Sentant qu'elle n'était plus maîtresse d'elle-même, elle s'arrêta debout au milieu de la vaste pièce claire et gaie où le soleil entraînait à flots.

— Je ne veux pas perdre la raison, se dit-elle avec fermeté. Je veux être en possession de toute ma lucidité pour ce que je vais faire...

Sans se permettre une divagation, sans laisser sa pensée s'écarter si peu que ce fût du calme qu'elle s'imposait, elle resta ainsi, debout, immobile, tout son être tendu dans l'effort de sa volonté.

Une détente se produisit presque aussitôt, et elle sentit qu'elle redevenait semblable à elle-même. Alors, elle fit le tour de sa chambre, lentement,

s'arrêtant aux objets familiers pour les reconnaître, dominant son tremblement nerveux, se contraignant à penser à des questions sans importance et à les résoudre avec rapidité. Au bout d'un quart d'heure, elle s'assit, pour reprendre des forces, car son corps était brisé, mais son esprit avait reconquis toute son énergie, et son jugement toute sa valeur.

Après cette minute de repos, où elle eut conscience de revenir de très-loin, de plus loin du monde des vivants qu'elle ne l'eût cru possible, la crainte qui l'avait si fort ébranlée reparut plus redoutable.

— Pourvu qu'il en soit encore temps ! pensa-t-elle en regardant le cartel suspendu à la muraille...

Elle fut tout étonnée de voir qu'une demi-heure à peine s'était écoulée depuis le moment où elle était entrée chez le général.

— On vit trop, se dit-elle, pendant ces moments d'angoisse. Il me semblait avoir dépensé toute une vie depuis ce matin !

Elle redressa sa noble stature, répara le désordre de ses cheveux, et, après s'être assurée d'un coup d'œil que rien au dehors ne trahissait ses émotions intérieures, elle retourna vers le cabinet de son mari.

Elle entra sans frapper ; son pas était rendu si léger par la crainte, qu'elle put arriver jusqu'à Néoutof sans qu'il s'en aperçût. Il était assis dans un fauteuil à dossier bas, devant son bureau, et, de

sa grande belle écriture ancienne, il écrivait sur du papier timbré de grosses lignes largement espacées :

« Je lègue à ma femme Cléopâtre, née Bakhtof, « la totalité de mes biens, meubles et immeubles ; « n'ayant pour héritiers que des collatéraux éloignés, « qui ne se sont jamais occupés de moi, je ne crois pas « leur faire de tort en ne m'occupant point d'eux... »

Cléopâtre posa sa belle main souple sur l'épaule de son mari. Il tressaillit et la regarda avec des yeux où brillaient des larmes mal essuyées :

— Mon ami, dit-elle, mon bienfaiteur, mon père, je souffre de tout le mal que je vous ai fait...

— Vous voulez causer ? Je vous avais dit que je voulais être seul, fit-il avec impatience.

Mais il ne pouvait, si près de sa fin, se priver du charme de sa présence.

— Asseyez-vous, conclut-il en parlant vite.

Il semblait gêné dans ses mouvements. Elle eut peur qu'il n'eût déjà pris le poison. Le regardant avec inquiétude, elle s'assit tout près, sur un siège bas. Jamais elle n'avait éprouvé pour lui de tendresse comparable à celle qu'il lui inspirait en ce moment.

— Vous voulez mourir, lui dit-elle, en restant calme, par un effort prodigieux ; et moi, je vous déclare que si vous mourez, j'entre en religion le jour même.

— Malheureuse ! alors que voulez-vous de moi ? s'écria Néoutof en jetant la plume avec violence.

— Je ne sais ce que je veux, puisque ce que je voulais vous poussait à la mort. Je sais une seule chose, c'est que je refuse votre fortune en tout cas, et ma liberté à ce prix.

— N'est-ce pas tout simple ? fit Néoutof en détournant les yeux.

Une joie étrange, presque surhumaine, venait de l'envahir à la pensée qu'elle l'aimait pourtant bien ! Il savait que cette amitié n'était rien auprès de l'amour qu'elle éprouvait pour un autre, et cependant la pensée qu'elle aimait mieux renoncer à son amour que de le voir mourir lui réchauffait le cœur.

— Et si je mourais de mort naturelle ? fit-il avec une sorte de sourire.

— Je n'y croirais plus, répondit-elle posément.

Il prit une des belles mains blanches qui pendaient dans les plis de la robe, et la baisa avec une singulière passion.

— Cléopâtre, dit-il, vous êtes une créature extraordinaire, et je ne sais vraiment ce que vous êtes venue faire en ce monde, car vous ne ressemblez à personne. Vous voulez que je vive, et vous allez me faire mourir de chagrin !

Elle ne répondit rien, mais le regarda de ses beaux yeux mouillés de larmes.

— Oui, je comprends à merveille. Si je ne me

résigne pas à mourir de chagrin, tout doucement à la longue, c'est vous qui vous en irez sans bruit au pays du rêve, d'où vous êtes venue... C'est cela, n'est-ce pas ? Savez-vous ce que représente ce divorce, qui pour vous n'est qu'un mot ? Pour moi, c'est le ridicule, d'abord ; mais je m'en soucie peu, car je suis encore capable de trouer la poitrine de quiconque se permettrait de rire de vous ou de moi ! C'est bien autre chose, Cléopâtre, c'est la solitude, c'est l'abandon... Voyez ce que vous avez fait de ma vie ! Vous m'avez rattaché à mille liens, dénoués ou rompus ; je me suis créé tout un monde bien vivant de relations, que je ne saurais comment envisager ensuite. Quelle figure voulez-vous que je fasse désormais en présence de ceux qui venaient ici, qui nous voyaient ensemble, qui savaient combien je vous suis attaché... qui vous blâmeront, Cléopâtre !... Je ne saurais vous entendre blâmer... Je suis un vieux sanglier dont les coups de boutoir sont restés fameux... J'aurais autant d'ennemis en huit jours que nous comptons d'amis à présent. C'est donc l'abandon complet, l'exil loin du monde, mes derniers jours livrés à des soins mercenaires... Pourquoi ne me laissez-vous pas mourir aujourd'hui ? Je vous assure que ce serait infiniment plus aisé et plus convenable !

Elle se cramponna des deux mains au bras du fauteuil de Néoutof, en répétant :

— Je ne veux pas !

— Femme ! femme ! dit-il en secouant la tête, vous voulez le bonheur et vous ne voulez pas le moyen pour y arriver ! Illogique et volontaire... Que voulez-vous que je vous dise ? Moi non plus, je ne veux pas céder. Où cela va-t-il nous mener ?

Elle ne répondait rien, la tête baissée, appuyée sur ses deux mains attachées au fauteuil.

Néoutof passa sa main ridée sur les cheveux fauves et presque lumineux.

— Enfant gâtée ! fit-il avec une douce commisération. Vous ne savez pas attendre, il vous faut tout de suite votre nouveau hochet...

Cléopâtre leva la tête.

— Je vous jure, dit-elle, que si je n'aimais pas de toute mon âme, de tout mon être celui dont je veux être la femme, je n'aurais infligé ni à vous cette souffrance, ni à moi cette humiliation.

Il la regarda attentivement.

— Oui, une humiliation, c'est vrai ! Et vous si hautaine... vous qui n'avez jamais plié sous aucun joug... Ah ! fit-il tout à coup avec une jalouse colère, je comprends maintenant pourquoi vous êtes si cruelle : c'est parce qu'il le veut, et vous lui obéissez.

— Je l'aime ! dit Cléopâtre, les yeux brillants, d'un air de défi.

— Vous l'aimez ! Je le sais parbleu bien ! Vous vous figurez que jamais personne n'a aimé autant

que vous; que vous souffrez plus que n'a jamais souffert personne!... Enfants que vous êtes! Allez, vous n'avez pas inventé l'amour! Il en a torturé d'autres avant que vous fussiez nés, et il en fera mourir bien des millions, alors que vous aurez cessé d'être!

— Cela ne nous empêche pas de souffrir! dit Cléopâtre sans changer d'attitude.

— Souffrir! La belle affaire! Et moi, je ne souffre pas?

— Ce n'est pas la même chose! fit-elle avec orgueil.

— Qu'en savez-vous, mademoiselle? Vous faites une mauvaise action en ce moment; vous arrachez à un vieillard le secret de sa dernière souffrance. Je vous aime, moi aussi! Oui, je vous aime! Aussi follement, plus follement peut-être que vous ne pouvez aimer le jeune homme qui a vos préférences. Le général comte Néoutof, vétéran de 1812, aime mademoiselle Cléopâtre Bakhtof, sa femme depuis tantôt cinq ans, et jamais il ne s'est permis de le lui laisser sous-entendre ou seulement supposer, parce qu'il eût trouvé sa passion de vieillard outrageante pour celle qui en était l'objet, aussi bien qu'humiliante pour lui-même. Voilà ce que j'ai enduré, moi! Et vous étiez ma femme, et vous m'apparteniez devant Dieu et devant les hommes! Et puis vous me parlez de votre amour!

Il haussa les épaules d'un geste vaste, qui semblait secouer toutes les tempêtes de sa vie.

— Oh ! monsieur ! je vous demande pardon ! dit Cléopâtre, en cachant son visage dans ses mains.

Ils restèrent silencieux pendant quelque temps. Néoutof s'était levé et marchait à grands pas dans son cabinet. Il s'arrêta enfin devant elle. .

— J'ai pu, dit-il, vous laisser ignorer que je vous aimais de la plus tenace passion de vieillard, et Dieu sait si celles-là sont autre chose que vos feux de paille, mais je ne puis me priver de votre société. Votre présence dans ma maison, c'est la vie et la joie ; le frôlement de votre robe dans cette pièce, c'est l'harmonie ; votre visage, c'est la lumière... Laissez-moi donc mourir ; vous voyez bien que je radote !

— Je ne veux pas ! répéta Cléopâtre avec sa douceur obstinée. Si vous mourez, j'irai au couvent pour la vie.

— Alors, vivons comme nous avons vécu, et n'en parlons plus. Si votre cœur vous tourmente, faites comme moi, imposez-lui silence, et regardez le monde en face, pour que personne ne se doute que vous souffrez !

Elle se leva et sortit sans qu'il dit un mot pour la retenir.

Pendant plus d'une heure Cléopâtre se répéta les moindres paroles de cet étrange entretien. Assuré-

ment la situation était peu commune, et n'offrait aucune issue. Mais quand on est jeune, on ne peut se défendre d'espérer. Quelque chose arriverait... quoi? elle n'en savait rien; quelque chose qui amollirait la volonté de son mari.

Elle écrivit à Ulric :

« Je n'ai encore rien pu obtenir. Patience et courage. »

Et, dès le soir même, elle reprit ses habitudes auprès du général. Devant leurs gens commé en présence d'étrangers, ils furent ce qu'ils avaient toujours été. Mais, seuls, ils ne se parlaient plus. Que se seraient-ils dit maintenant?

XXIII

Les jours passaient; Néoutof était demeuré sombre, l'âme pleine de cette soif de mourir qui reste après les grands dégoûts de la vie. Il s'irritait d'être condamné à vivre, surveillé de près par Cléopâtre; elle ne voulait pas comprendre qu'il était horriblement malheureux, et que la mort serait un bienfait pour lui.

Elle avait une peur affreuse qu'il ne se tuât; à tout instant, elle l'observait anxieusement; il le

sentait, et s'en irritait davantage; mais elle ne pouvait s'empêcher de craindre. La nuit, les rêves de la jeune femme lui montraient presque invariablement le vieillard agonisant dans son fauteuil... Elle s'éveillait en étouffant un cri d'épouvante, et courait se prosterner devant les images pour y chercher la paix dans la prière.

Ils ne sortaient plus qu'ensemble, car elle le laissait seul le moins possible. Elle ne recevait presque personne, alléguant son état de santé. Et vraiment elle semblait profondément atteinte; son beau visage prenait l'expression souffreteusement idéale de ceux qui n'ont que peu de jours à vivre. Mais ce qui la minait, c'était moins son amour, moins la pensée de la souffrance d'Ulric, que l'obsession de la vision évoquée et la terreur des remords qu'elle aurait.

Tous les jours on les voyait se promener ensemble dans la petite calèche basse traînée par les poneys; ils traversaient le parc, pour aller dans les bois, ou bien se dirigeaient du côté de Pavlovsk, suivant la fantaisie de leur cocher, qui ne recevait jamais d'ordres pour ces promenades. Ils roulaient, assis côte à côte, lui vieilli, tassé sur lui-même, elle pâle, amaigrie, presque diaphane, avec ses beaux yeux profonds, qui brûlaient d'une flamme intérieure.

Par moments, elle arrivait à se persuader qu'elle n'aimait plus Ulric. Elle en était alors satisfaite et

triomphante, avec la joie amère des martyrs. Si elle n'aimait plus, il n'y avait plus de crime; elle pouvait dormir en paix, Néoutof ne se tuerait pas; tout irait bien, elle redeviendrait impassible et belle, reine de son royaume mondain.

Mais le réveil était rapide; un rien, — rien même, la rejetait dans la tendresse douloureuse et profonde, dans l'attente vibrante et passionnée de l'amour entrevu, non réalisé; et elle se désespérait, essayant d'arracher son âme à cette inexorable flamme qui la dévorait.

Ainsi prise entre sa terreur et son amour, Cléopâtre se consumait peu à peu, comme un charbon d'encens. Elle n'avait pas revu Ulric, elle ne lui avait pas écrit; quelquefois, elle espérait qu'il était parti, ou qu'il était mort : — elle aurait mieux aimé qu'il fût mort, parce qu'elle aurait pu le pleurer.

Un soir, vers huit heures, ils se trouvèrent près du Wauxhall de Pavlovsk, au moment où la musique commençait. Les premiers accords éveillèrent l'attention de Cléopâtre, qui fit un léger mouvement. Néoutof, attentif à deviner son moindre désir, fit arrêter la calèche, et ils restèrent immobiles, l'oreille tendue vers les sons, que la distance rendait plus fins et plus perlés.

C'était l'andante d'une symphonie de Mendelssohn qu'elle avait toujours aimé; les violons pleurent

leur triste mélodie sur le chant détaché des violoncelles, qui semblent vivre, de leur côté, d'une existence indépendante et paisible, sans se préoccuper de la plainte amère de leurs proches; Cléopâtre savourait sa tristesse avec une volupté douce; dans la tiédeur de ce beau soir, sous les feuilles encore nouvelles et fraîches, une étoile au-dessus de la tête, cette musique avait quelque chose de semblable à sa tendresse, qui se lamentait si douloureusement auprès de l'existence d'un autre...

Elle leva les yeux machinalement, pour reposer son regard sur la verdure si tendre, que l'heure assombrissait à peine dans ce printemps boréal, et soudain elle resta immobile, transfigurée... Ulric la regardait, à quelques pas de là.

Elle sentit en elle une commotion intense, et faillit se jeter dans ses bras en lui criant : « Emporte-moi, n'importe où ! » Mais c'était une femme du monde, et elle connaissait ses devoirs par l'instinct, alors que sa raison s'en allait : elle se fit une attitude impassible. Seuls ses yeux parlaient.

Qu'elle avait été folle de se figurer qu'elle n'aimait plus cet homme ! Mais elle lui appartenait entièrement, absolument, jusqu'au dernier de ses cheveux ! Pour s'en aller avec lui, elle aurait donné tout ce qu'elle avait, tout ce qu'elle était, tout... jusqu'à sa bonne renommée, jusqu'à l'estime de ses contemporains. Elle ne savait pas si elle se fût

donnée elle-même. Comment l'eût-elle su, puisqu'il ne le lui avait pas demandé?

Ils se regardaient, et toutes leurs douleurs s'échangeaient dans leur regard. Il lui disait :

— Combien tu souffres! que tu es pâle! que tu es belle! et que je t'aime! Elle lui répondait : — Je t'adore, et je meurs de ton absence; mais j'ai du courage, et je mourrai debout!

Tout à coup, Ulric tressaillit et se détourna; il fit quelques pas et disparut dans l'avenue. Cléopâtre sentit un glaçon lui tomber sur le cœur et regarda son mari. Il les avait observés, elle en était sûre à présent, et c'est en rencontrant son regard qu'Ulric s'était détourné.

— Touche! dit Néoutof au cocher.

Ils rentrèrent au logis sans avoir échangé une parole. Le thé était servi; ils en prirent une tasse silencieusement et se séparèrent.

Cette nuit-là, Cléopâtre fit un rêve délicieux.

Comme pendant leur entrevue, elle était près d'Ulric, mais ils ne pouvaient se rapprocher l'un de l'autre; un obstacle invisible les séparait. Ils se regardaient avec une telle intensité que peu à peu leurs êtres semblèrent se dégager des liens terrestres; sans se quitter des yeux, mais, sans pouvoir se rapprocher, ils montèrent lentement au-dessus des arbres et commencèrent à errer, en planant sur le monde, assez près pour entendre les harmonies

qui flottaient au-dessous d'eux. Le parfum des fleurs, le chant attendri des violons, le spectacle des parterres et des forêts se mêlaient à eux-mêmes; ils en étaient enveloppés; tout ce qui est beau et bon dans la vie devenait leur essence; l'ivresse du regard les pénétrait de joie, pendant que l'impossibilité de s'effleurer même de la main leur causait une souffrance intense, profonde, éternelle...

Cléopâtre s'éveilla, les yeux pleins de lumière.

— Quel malheur qu'on ne puisse toujours dormir et toujours rêver ainsi! pensa-t-elle. Si la mort était quelque chose de semblable, ce serait trop bon de mourir!

Tout le jour elle resta à demi endormie, cherchant à évoquer les sensations exquisés du rêve; Néoutof la regardait souvent et longtemps; il lisait sur ce beau visage émacié l'histoire secrète de l'âme dévorée de chagrins. L'expression des yeux d'Ulric était demeurée présente à l'esprit du vieillard, il se rappelait combien, jeune alors, il avait aimé une femme dont il ne pouvait espérer l'amour; les désespoirs de ce temps de sa vie avaient laissé des traces dans son souvenir, si loin qu'ils fussent maintenant.

— On souffre bien! se disait-il, c'est pourtant vrai! Et quelques-uns en meurent!

Une pitié profonde s'éveillait dans son âme à la vue de la jeune femme assoupie pour ainsi dire dans

son demi-rêve. Il se demanda alors de quel droit il faisait souffrir cette créature exquise, dont le martyre était causé par une délicatesse au-dessus du vulgaire.

— Je suis un misérable égoïste, se dit-il après une longue méditation. Elle aime ma vie plus que la sienne... ou tout au moins ne veut-elle pas charger sa conscience d'un remords, sa liberté fût-elle à ce prix; et moi, moi qui crois l'aimer mille fois plus qu'elle ne peut le savoir, je la torture, uniquement pour ne pas me priver de sa présence... Je ne mérite pas le cas qu'elle fait de moi ! Eh quoi ! un peu d'amertume, un peu de honte peut-être, est bientôt bue... Est-ce que je serais lâche devant la douleur morale ? C'est une lâcheté comme une autre... L'âge m'aurait-il amoindri à ce point ?

Vingt fois il fut sur le point d'ouvrir la bouche, — et sa bouche resta close. Il ne pouvait pas se résoudre à prononcer le mot qui creuserait l'abîme éternel entre Cléopâtre et lui. Il savait que ce serait le signal de son départ de la maison dont elle était la vie, et il reculait encore...

A la même heure que la veille, il fit atteler, et, comme la veille, ils se dirigèrent vers le Wauxhall de Pavlovsk, mais, cette fois, sur un ordre de lui, au même endroit, la petite calèche s'arrêta. La musique était changée. C'était un grand morceau symphonique, où tous les orages de la passion

déchainée grondaient avec les cuivres, palpitaient avec les cordes des contre-basses...

Les yeux très-perçants du général aperçurent, dans le feuillage d'un massif, la silhouette d'Ulric, habilement dissimulée. Le jeune homme n'avait pu se défendre d'attendre ; tout le jour, il avait espéré ; le soir, il était sûr qu'elle viendrait. Il avait guetté la petite calèche au détour du parc, il l'avait suivie, et maintenant il regardait sa chère idole.

A quoi devina-t-elle sa présence ? Par quel miracle sut-elle où il était caché ? Néoutof sentit un léger frisson courir dans les dentelles de la robe qui effleurait ses genoux ; pour ne pas effrayer les amants, il baissa la tête et parut profondément absorbé dans ses pensées.

Ils se regardaient avec douleur, ils se buvaient des yeux avec ivresse, les deux êtres qu'il condamnait à la souffrance ; ils étaient horriblement malheureux, mais ils s'aimaient, et c'était une joie infinie. Néoutof savoura dans toute son intensité l'amertume de la jalousie ; il vida jusqu'à la lie la coupe du désespoir sénile, celui qui n'attend plus rien des jours, car chaque jour est un problème. Il sentait que de sa vie il n'avait jamais aimé une femme aussi tendrement, aussi profondément que celle qu'il avait à son côté, et, devant sa mort inévitablement prochaine, il se dit que s'il la donnait à l'homme qu'elle aimait, il serait aussi grand que les

plus grands. Un seul fleuron avait manqué à sa couronne d'homme riche, brave, heureux : le renoncement. Il sentait cette palme descendre sur sa tête du ciel qui lui souriait, et la tête toujours baissée, pendant que les yeux des pauvres amoureux se remplissaient de larmes, son vieux cœur, qui battait si généreusement, vibra d'orgueil et de joie à la pensée qu'il pouvait faire encore une bonne action avant de quitter ce monde.

L'ouragan d'harmonie s'était apaisé, les dernières notes de l'orchestre s'éteignaient dans un murmure insensible.

— Rentrons, dit Néoutof.

Cléopâtre poussa un léger soupir et ne répondit pas. Déjà fini, son pauvre bonheur !

— Vite ! fit le général avec impatience.

Les chevaux trottèrent rapidement sur la route sablée. En quelques minutes ils atteignirent la maison.

Néoutof descendit de voiture avec une rapidité qui surprit ses gens ; Cléopâtre le suivit, lente et accablée, comme un être qui a tout perdu. Elle allait passer dans son appartement.

— Non, comtesse, chez moi, s'il vous plaît, fit le général.

Elle remit son chapeau et son manteau à la femme de chambre, et suivit son mari dans le cabinet de travail. Néoutof ferma la porte lui-

même, avec une aisance de mouvements peu ordinaire chez lui.

— Comtesse, dit-il, vous m'avez demandé un grand sacrifice ; je ne m'en suis pas cru capable jusqu'à ce jour. Aujourd'hui, j'ai sondé mon âme... Vous êtes libre !

Elle le regarda d'un air incrédule. C'était impossible ! On ne vous annonce pas ces choses-là d'un visage tranquille, presque joyeux. Son mari lui prit la main et la conduisit à la place qu'elle occupait d'ordinaire près de son fauteuil.

— Vous avez bien entendu, vous êtes libre... ma chère enfant. J'ai compris que j'étais un vieux lâche de reculer devant un sacrifice qui n'était qu'une bagatelle auprès de celui que vous acceptiez en restant près de moi. Dès demain, comme vous l'avez souhaité, vous pourrez demander le divorce contre moi. Je prendrai les mesures nécessaires pour que cela ne souffre pas de difficultés de mon côté. Eh bien, vous ne me dites rien ?

Cléopâtre inclina sa tête jusque sur les mains de Néoutof, elle se laissa glisser à genoux près de lui, et, comme on prie, comme on pleure au bord du lit d'un mourant, elle pria et pleura pour lui.

— Soyez béni, mon père, lui dit-elle, pendant que ses larmes coulaient, intarissables, amères autant que douces ; soyez béni pour votre bonté, qui m'a sauvée jadis, pour le temps heureux que j'ai

passé dans votre maison, pour votre clémence aujourd'hui; pardonnez-moi, oh! pardonnez-moi, maintenant et à l'heure de ma mort, le mal que je vous ai fait et la honte que je vous apporte.

— Ne parlons pas de cela, fit Néoutof en passant avec un geste paternel sa main sur ses cheveux d'or. Vous m'avez tant donné, que si ce n'était pas un peu difficile de vous rendre, je n'aurais pas de mérite; je serais trop en reste avec vous! Asseyez-vous auprès de moi, et causons.

Mais elle ne pouvait pas l'entendre, elle ne pouvait que pleurer. Son âme se fondait en ruisseaux de larmes, et elle ne savait si c'était de chagrin ou de joie qu'elle sentait son cœur si douloureusement gonflé! Tous ses propres efforts, toutes les tendres paroles de Néoutof n'arrivaient point à la calmer. Elle prit le parti de se retirer chez elle et de se mettre au lit. La pensée du bonheur d'Ulric lui paraissait profane, et elle ne voulait point lui écrire ce jour-là; il lui semblait presque qu'elle était veuve, et qu'elle n'avait pas le droit de se réjouir avec l'homme qu'elle aimait, lorsque celui dont elle avait porté le nom se trouvait triste et seul.

XXIV

Dès le lendemain matin, le général fit appeler le plus habile légiste de Pétersbourg, afin de savoir quelles difficultés pourrait rencontrer son divorce. La réponse ne fut pas très-encourageante. Sans doute, le divorce était possible, mais les conditions auxquelles la loi l'accorde sont gênantes, presque également, pour les deux époux.

— N'importe, dit le général. Je suis décidé à subir tous les ennuis imaginables pour rendre à ma femme une liberté que j'ai trop longtemps usurpée. Comprenez-moi bien, monsieur, il faut que tous les torts soient de mon côté. La comtesse est une personne admirable et digne de la plus haute estime. L'essentiel est qu'elle sorte intacte d'une épreuve dans laquelle vous pouvez me faire jouer un rôle aussi ingrat qu'il sera nécessaire.

Le légiste réfléchit : le cas qui se présentait à lui était assurément fort rare ; d'ordinaire, un des époux au moins se plaint amèrement de l'autre ; le plus souvent, tous les deux sont également mécontents. Ici, le mari semblait adorer sa femme ; la comtesse appelée parla à peu près dans les mêmes termes de

son mari. Le jurisconsulte se fût volontiers écrié avec Basile : Qui trompe-t-on ici ? Mais un peu de réflexion lui fit bientôt deviner au moins une partie du drame qui allait se dérouler devant le saint synode. Le comte rendait la liberté à sa femme pour qu'elle pût procéder à un second mariage... Jamais personne ne devait soupçonner la profondeur de son dévouement.

Le mariage étant en Russie une institution purement religieuse, c'est le saint synode qui juge les cas de divorce, excessivement rares dans la haute société. L'Empereur étant le chef de ce tribunal, c'était à lui qu'il fallait s'adresser d'abord pour avoir son agrément. Néoutof écrivit sa supplique dans les termes requis, puis ajouta de sa main vaillante une lettre dans laquelle il implorait particulièrement la clémence de son souverain, reconnaissant qu'il avait eu tort d'enchaîner à son existence une aussi charmante personne que la comtesse, mais qu'il avait compté pour lui sur une vie moins longue, pour elle sur un veuvage plus rapproché.

Rien n'est secret dans les cours ; la nouvelle de cette demande en divorce filtra si rapidement au travers des murs, que tout le monde en était informé vingt-quatre heures après son dépôt dans les mains impériales.

Ce fut un cri unique. Jamais meute de chiens bien dressée n'aboya avec plus d'ensemble contre un mal-

heureux cerf poursuivi. Autant, la veille encore, le couple Néoutof était digne d'admiration, autant, le lendemain, il était fait pour les gémonies. Néoutof, un vieil égoïste imbécile, qui s'était marié à l'âge où les honnêtes gens sans héritiers directs ont le droit de tester en faveur d'une communauté religieuse, et le devoir de mourir dans un délai convenablement rapproché! Cléopâtre, une fille ambitieuse, qui avait fait un mariage d'argent, et qui s'en mordait les doigts à présent... Ces gens étaient bien peu intéressants!

La petite princesse Charamirof se fit remarquer en cette circonstance par son zèle excessif pour la bonne cause. Ce n'est pas elle que des liens de parenté empêcheraient jamais de juger les choses conformément à la vérité! D'ailleurs, elle l'avait toujours dit, Cléopâtre se repentirait un jour d'avoir préféré la fortune au bonheur.

C'était exact, elle l'avait toujours dit; seulement elle oubliait d'ajouter en quoi consistait ce bonheur dédaigné, et personne ne se souvenait plus que ce bonheur inestimable était jadis pour Cléopâtre de vivre en parente pauvre chez sa sœur millionnaire.

Bientôt une nouvelle horreur vint s'ajouter à celles que la charité publique accumulait sur les époux désireux de se séparer. Ils demandaient le divorce et continuaient à vivre ensemble! On n'a-

vait jamais entendu parler de rien de semblable ! Quand on divorce, c'est qu'on se déteste ! Que peut-on penser de gens qui veulent se séparer et qui ne peuvent pas se quitter ?

Cela aussi était exact ; en dépit de la coutume, et en attendant que l'Empereur eût fait savoir s'il autorisait ou non le général à présenter son instance, Néoutof avait supplié Cléopâtre de continuer à vivre dans sa maison.

— Si nous obtenons l'autorisation de nous séparer, lui avait-il dit, il sera toujours temps pour vous de vous retirer dans un couvent ; si cette autorisation nous est refusée, à quoi bon quitter une maison où vous devriez rentrer ? — car vous y rentreriez, Cléopâtre. — Auriez-vous le courage de vivre ailleurs que près de votre vieil ami, devant lequel, au moins, vous pourriez pleurer ?

Il apportait dans ses discours et dans ses actions une chaleur d'âme, une générosité telle que sa femme se sentait de plus en plus tourmentée. Accepter la liberté de ces mains prodigues de bienfaits lui semblait abuser de leur bonté. Il la comblait d'attentions et de présents, et lorsqu'elle voulait résister :

— Laissez-moi faire, disait-il, pendant que j'en ai encore le droit ; et laissez-moi vous remercier, pendant que vous me rendez encore heureux.

Néoutof n'apportait en cela aucune affectation ;

c'était une âme haute, qui ne reculait pas devant les conséquences de ses décisions. Il avait fait le sacrifice de tout ce qu'il y avait eu de terrestre dans son affection pour Cléopâtre ; dans le grand mouvement d'héroïsme qui le portait, il ne sentait ni la fatigue , ni la douleur ; de même un voyageur qui gravit un sommet ne songe plus, en s'en voyant si proche, aux cailloux qui lui déchirent les pieds, non plus qu'à la soif ou à la lassitude.

Ulric avait été prévenu par un court billet. Néoutof avait insisté pour que Cléopâtre lui fit connaître le résultat de la lutte engagée entre eux ; le jeune homme avait répondu, et une correspondance quotidienne s'était établie entre eux, ardente et mystique de la part du Suédois, contrainte et timide du côté de Cléopâtre.

Il voyait en elle l'épouse prédestinée ; leur bonheur atteint à travers tant d'obstacles ne lui paraissait plus douteux ; il lui disait que leurs âmes avaient été fiancées de toute éternité, et que rien ne pouvait les empêcher de s'appartenir.

Elle ne savait que lui répondre ; la joie qu'elle eût dû éprouver ne pouvait s'épancher librement sous le toit de l'homme dont elle portait encore le nom ; elle sentait qu'elle ne serait vraiment elle-même que lorsqu'elle l'aurait quitté, et tout son être lui faisait mal comme une plaie violemment rouverte, lorsqu'elle songeait au jour où elle le laisserait seul.

Ce jour ne semblait point devoir être prochain. L'Empereur ne faisait point connaître sa décision, et Néoutof, tout en se félicitant à part lui de garder quelque temps de plus la joie de ses yeux et de son cœur, commençait à devenir inquiet relativement au succès de sa démarche.

La raison de ce retard était le mécontentement absolu de l'Impératrice, qui avait décidé que sanctionner ce divorce serait encourager la vénalité des mariages. L'âme très-pure de la souveraine n'admettait aucun des compromis de la passion.

— Elle a choisi son lot, qu'elle le garde !

C'était un arrêt.

Cléopâtre en fut informée, et son découragement fut extrême. Ses forces, qui avaient semblé renaître après la décision de Néoutof, décroissaient maintenant avec une grande rapidité. La vérité, c'est qu'elle n'était soutenue par rien, et qu'elle se consumait en vivant d'elle-même. Les lettres d'Ulric, brûlantes comme des baisers, la troublaient sans la rassurer. Ce qu'il eût fallu pour la ranimer, c'eût été la présence de celui qu'elle aimait. Emportée dans un tourbillon de passion vivante, elle eût oublié le reste du monde ; seule avec ses lettres et ses inquiétudes, elle ne pouvait ni penser ni dormir.

— Il faut que la comtesse aille voir l'Impératrice elle-même, lui dit un jour le légiste ; rien qu'à la voir, Sa Majesté sera touchée.

Cléopâtre, obéissante, demanda une audience, qui, contre son attente, fut accordée sans délai.

Elle s'y rendit dans un état d'esprit bizarre, avec une résignation presque animale, comme si, n'attendant rien de bon en ce monde, elle ne craignait non plus presque rien.

L'Impératrice la reçut avec une telle froideur que dès les premiers mots Cléopâtre comprit : elle n'avait été admise qu'à seule fin d'entendre des vérités fort dures.

— Je vous avais prévenue, madame, lui dit la souveraine, de n'attendre aucun secours que de vous-même. Malgré mes avis, vous vous êtes obstinée à faire un mariage que la religion et la raison réprouvaient également. Que votre faute retombe sur votre tête.

Cléopâtre s'inclina avec respect et sortit. Pas une larme ne monta à ses yeux taris. Que lui importait le blâme, de si haut qu'il pût tomber sur elle ! Les propos de ses anciens amis, de ses adorateurs éconduits, des jalouses, des envieuses, des oisifs et des oisives, lui étaient revenus de cent façons directes ou indirectes ; l'opinion publique l'avait mise au ban ; elle ne se souciait plus de l'opinion publique. Mais si l'Impératrice lui tenait rigueur, le divorce devenait impossible. Qu'advierait-il d'Ulric ?

Elle venait de remonter dans son coupé, — depuis les premières démarches, elle ne sortait plus qu'en

voiture fermée, — lorsqu'elle aperçut d'Alsen, qui longea la grille du parc, la tête basse, plongé dans la plus noire mélancolie. Elle toucha un bouton, le coupé s'arrêta devant le jeune homme. Sans qu'il eût réfléchi une seconde, il était assis auprès de Cléopâtre, et les deux fins trotteurs les emportaient dans les bois qui prolongent le parc.

Sans échanger une parole, ils s'étaient pris la main, comme autrefois... — qu'il y avait longtemps! — et, les yeux fermés, ils poursuivaient la vision délicieuse des jours passés. Tout était fini, envolé en fumée dans l'air pur et tiède; ils n'avaient plus rien à redouter, l'Impératrice n'était plus fâchée, rien n'importait! Ils étaient ensemble.

— Ah! chère! fit d'Alsen quand ils furent assez loin pour ne plus craindre de rencontre, j'ai cru que je mourrais de ne plus te voir. Est-il possible d'être à la fois si heureux et si malheureux!

Elle sourit, les yeux toujours fermés, en resserrant sa main dans celle du jeune homme. Cette main qui la tenait, c'était sa force et sa vie; elle sentait son courage revenir, comme s'il lui eût transfusé son sang généreux.

— Mais tu seras pourtant à moi? lui dit-il en l'enveloppant de son regard passionné.

— Oui! répondit-elle comme dans un rêve.

— Quand aurons-nous le divorce?

— Je ne sais pas!

Il fit un mouvement brusque qui dégagea sa main. Elle la reprit sur-le-champ. Dès qu'elle ne le touchait plus, elle se sentait défaillir.

— Comment ! ne pas obtenir le divorce ! s'écria d'Alsen, mais ce serait un crime de vous le refuser ! Votre mariage était une faute si grave devant Dieu, que le premier devoir de ceux qui en ont le pouvoir est de vous délier. Chère adorée, vous n'avez commis que cette faute, mais elle pèse lourdement sur vous. Vous n'en serez délivrée que le jour où vous pourrez obéir à la voix de Dieu et de la nature.

Il s'exaltait en parlant ; toute la ferveur religieuse de son éducation première bouillonnait en lui avec son amour contrarié, singulier mélange de mysticisme et de passion.

Cléopâtre l'écoutait à peine. Il était là, c'était assez pour elle. S'il eût été là toujours, elle n'eût plus vu que lui. Lui absent, elle était sans ressort. L'orgueil qui l'avait si longtemps soutenue lui faisait défaut ; elle se trouvait perdue dans un monde de pensées et d'impressions nouvelles où tout était triste, où rien n'apportait ce rayon de soleil sans lequel l'homme ne peut vivre.

— Ne me grondez pas, dit-elle humblement. Vous savez bien que je fais tout ce que je peux.

Il se rãdoucit aussitôt.

— Que dit l'Impératrice ? demanda-t-il ; vous venez de la voir ?

La pauvre femme soupira au souvenir de ce qu'elle venait d'endurer.

— Elle ne veut pas, répondit-elle avec regret.

D'Alsen réprima un mouvement d'impatience.

— Eh bien, qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais rien.

Il la prit dans ses bras avec emportement.

— Il faut pourtant que tu sois ma femme... Embrasse ma religion, et tu obtiendras ce qu'on te refuse ici...

Cléopâtre secoua la tête.

— Votre religion ne voudrait pas de moi, épouse infidèle. Et puis, quelle honte ! Vous qui disiez vouloir m'obtenir aussi pure, aussi respectée que je l'étais alors... Depuis, que de boue sur ma robe blanche ! Et pourtant, je suis la même qu'autrefois !

D'Alsen se prit la tête entre les deux mains.

— C'est ma faute ! dit-il avec une amertume profonde. Jusqu'au jour où je suis entré dans votre vie, vous avez été heureuse. Vous viviez dans le péché, mais votre âme ignorait sa faute. Quand je vous ai ouvert les yeux, avec la lumière toutes les tristesses de la vie ont pénétré en vous... O Cléopâtre, ne vaudrait-il pas mieux que vous ne m'eussiez jamais rencontré !

Elle s'attacha éperdument à lui.

— Ne dis pas cela ! A présent, je n'ai plus que toi.

— Ils s'étreignirent avec toute la rage du désespoir.

Le cocher revenait après le tour dans le bois que la comtesse lui avait ordonné de faire. Ils allaient se séparer, sans savoir quand ils se reverraient.

— C'est pourtant bon de nous être rencontrés ! dit Cléopâtre avec un sourire navré.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Dieu le sait !

— Qu'allez-vous faire ?

— Demander conseil au général.

Ulric serra les dents.

— Je le hais ! fit-il.

Cléopâtre prit un air de dignité pareil à ceux des anciens jours.

— J'ai pour lui la vénération la plus profonde, dit-elle. Cet homme est un héros, vous ne devez en parler qu'avec respect et reconnaissance.

— Il vous prend à moi !

— Ah ! vous ne savez pas, au contraire, que c'est lui qui me donne à vous... Ulric, si vous m'aimez, ne me parlez jamais du comte que pour m'en dire du bien.

— Alors, je ne vous en parlerai pas du tout ! fit-il d'un air sombre.

Ils étaient à quelques centaines de mètres au plus de la maison. Elle lui prit la main, sans s'inquiéter de ceux qui pourraient la voir.

— Ne nous quittons pas ainsi, dit-elle ; pensez que

je n'ai que votre souvenir pour m'aider dans la lutte. C'est bien cruel, je vous assure. Ulric, soyez bon avec moi...

Il la regarda de ses yeux noirs, débordant de flamme :

— Mais je t'adore ! répondit-il ; je ne vis que pour toi. Vois quel rôle ridicule je joue ici. J'ai demandé à partir pour raisons de santé, et je suis resté sans motif aucun. On ne sait pas que c'est pour toi que je suis ici... J'ai peur qu'on ne s'en aperçoive.

Cléopâtre fit un geste résigné :

— Cela vaudrait peut-être mieux, dit-elle ; la crainte du scandale forcerait peut-être des mains qui restent à présent fermées.

— Oui, mais toi ! Que ne souffrirais-tu pas, toi, si fière !

— J'ai tant souffert ! fit-elle avec indifférence. Un peu plus, un peu moins... Si cela servait à quelque chose... Voici la maison. Adieu, mon amour !

— A toujours, ma vie !

Le coupé s'arrêta au bas du perron. Ulric descendit et offrit la main à la comtesse :

— Au revoir, madame, dit-il en s'inclinant.

— Adieu, monsieur.

Elle entra dans la maison, et lui, sombre, descendit l'avenue pour rentrer chez lui.

Cléopâtre alla droit chez son mari :

— L'Impératrice vous a retenue bien longtemps ! fit Néoutof. Quelles nouvelles ?

— Mauvaises. Mais j'ai vu Ulric d'Alsen.

Elle était transfigurée. Le vieillard la regarda avec compassion :

— Quelle chose merveilleuse que l'amour ! dit-il. Pour vous voir ainsi tous les jours, j'abandonnerais mon dernier orgueil. Mais cela n'avancerait pas les choses. L'Impératrice ?

— Ne veut pas en entendre parler.

Néoutof fit quelques pas dans son cabinet.

— Cela devient grave, dit-il. On a prétendu jadis que j'étais le général le plus entêté de l'armée ; je pourrais bien être encore l'homme le plus entêté de Russie. Il faut consulter, nous agirons ensuite.

Le légiste fut appelé ; il commençait à s'intéresser, lui aussi, à ce divorce singulier, que rien jusqu'à présent n'expliquait.

— N'y a-t-il pas, dans l'entourage immédiat de la souveraine, quelqu'un qui ait pour vous une amitié particulière ? demanda-t-il après avoir réfléchi.

— Non... fit distraitemment Cléopâtre.

Néoutof avait relevé la tête.

— Si ! dit-il. Le grand-duc Boris.

Cléopâtre tressaillit. C'était trop cruel d'avoir à supplier celui-là d'intercéder pour elle ! Néoutof lut quelque chose de sa pensée sur son visage, car il ajouta :

— J'irai.

Dès le lendemain, il écrivit à son illustre ami, le priant de le recevoir. La réponse fut qu'il serait toujours le bienvenu.

Le grand-duc habitait en ce moment son palais des Iles : c'était un déplacement considérable pour le général. Pendant trois ou quatre jours, il essaya de le tenter, mais il fut obligé d'y renoncer. Ses jambes enflées refusaient de le porter.

— Il faudra que ce soit vous, mon enfant, dit-il à Cléopâtre. J'aurais voulu vous épargner cela, mais vous le voyez, ce n'est pas ma faute...

Elle baissa la tête. Encore cette goutte de fiel, puisqu'il le fallait.

Le surlendemain, elle partit pour Pétersbourg, où le général avait envoyé son coupé la veille, afin qu'elle n'eût pas besoin d'une voiture étrangère.

Pendant le trajet, son âme était pleine de souvenirs et de pensées douloureuses. Non qu'elle rougît à présent de demander à l'homme qu'elle avait cru aimer de l'aider à en épouser un autre... elle avait passé aussi par-dessus cette honte-là. Mais elle était encore heureuse, la dernière fois qu'elle avait vu cet ami d'autrefois, au Champ de Mars. C'était une heure à peine avant l'entrevue qui avait décidé de sa vie... Que tout cela était loin ! Maintenant ce passé heureux se perdait dans la brume épaisse, l'avenir n'existait pas ; seul le présent la persécutait

sous un million de formes, toutes cruelles. Elle n'avait plus revu Ulric, la torture de l'absence était devenue d'une intensité effroyable. Elle sentait bien que, loin de lui, elle dépérirait jusqu'à user ses dernières forces.

XXV

Quand elle arriva au palais des Iles, elle fit annoncer la comtesse Néoutof. Introduite aussitôt dans le cabinet de travail du grand-duc, elle le vit venir à elle, la main tendue, une vive expression de surprise sur le visage. Ayant deviné le but de sa démarche, il ne pouvait se figurer qu'elle vînt elle-même.

— Vous, madame ! Je n'eusse point osé espérer ce bonheur.

Elle s'assit dans le fauteuil qu'il lui offrait et le regarda en face.

— Vous savez pourquoi je suis ici, monseigneur ? dit-elle.

Son orgueil lui revenait, dans ce milieu pareil à celui de son ancienne existence.

— J'aimerais à l'entendre de votre bouche, dit-il.

Sans le lui témoigner d'une façon visible, il l'examinait avec curiosité.

Ce n'était plus la femme qu'il avait connue, c'était un autre être, transfiguré autant que défiguré par la flamme qui le consumait.

— Voici, fit-elle simplement. J'étais heureuse avec mon mari, le général Néoutof; vous avez contribué à me faire accepter ce mariage, monseigneur...

— Moi?

Leurs yeux se rencontrèrent. Ce ne fut point elle qui détourna les siens. Dans ce regard bleu foncé, il avait revu bien des choses passées, qui ne lui avaient laissé qu'un souvenir honorable et doux.

— Oui, monseigneur. La bonté de Votre Altesse Impériale fut d'un poids important dans ma résolution d'épouser votre ami...

— Je m'en souviens, fit Boris d'une voix imperceptiblement émue. Continuez, madame.

— J'étais heureuse avec le général, qui est l'être le plus délicat, le plus noble, le meilleur... Tout à coup j'ai rencontré un homme qui, sans la participation de ma volonté, est devenu le maître de ma vie.

— Vous l'aimez? demanda Boris avec un petit serrement de cœur.

— Je meurs de l'aimer! répondit-elle avec une expression simple et profonde.

— Il s'appelle?

— Ulric d'Alsen, attaché militaire à l'ambassade de Suède. Il a donné sa démission.

— Ah ! celui-là ?

Boris revit dans sa mémoire la belle prestance et la noble figure du jeune Suédois.

— Oui, monseigneur, celui-là, reprit Cléopâtre, relevant l'accent un peu dédaigneux du grand-duc.

— Et vous voulez l'épouser ?

— Nous voulons nous marier.

Il y eut un silence parfait dans la grande pièce ornée de sombres tapisseries.

Boris releva les yeux sur la jeune femme.

— Vous jouez une grosse partie, dit-il. Si vous obtenez ce que vous demandez, c'est pour vous la disgrâce, l'exil, et probablement la pauvreté, car ce jeune homme a peu de fortune ?

— Très-peu, monseigneur. C'est en effet l'exil et la pauvreté.

— Vous aurez peine à vous y faire.

Sur le visage de Cléopâtre parut un sourire des anciens jours.

— J'ai été pauvre toute ma vie, sauf pendant les cinq années que je viens de passer sous le titre de comtesse Néoutof. La pauvreté décente est une vieille amie, nous serons bien aises de nous retrouver ensemble.

Boris fit un mouvement plein de respect. Cléopâtre était vraiment un esprit supérieur.

— Mais... la disgrâce ? dit-il.

Un autre sourire des jours heureux erra sur les lèvres de la jeune femme.

— La disgrâce est pour moi complète à présent, répondit-elle avec finesse, et je ne m'en relèverai jamais. Seule, l'amitié que Votre Altesse Impériale me portait autrefois a peut-être survécu dans ce naufrage...

— Assurément, répliqua Boris avec sincérité.

Il s'en voulait d'avoir éprouvé un sentiment égoïste tout à l'heure.

— Alors, je subirai mon destin, en me consolant avec ce que la vie m'aura laissé, conclut Cléopâtre.

Boris resta encore silencieux. C'était une vie brisée, et l'amour suffisait pour en faire surgir une autre des ruines de celle-là.

— Dites-moi, comtesse, reprit-il au bout d'un moment, parlez-moi comme à un vieil ami. Je sais qu'on vous jette la pierre; on ne connaît pas le nom de celui que vous avez distingué, puisque je l'ignorais, mais on sait qu'il y a quelqu'un. Le tort fait à votre réputation est, je le crains, irréparable... Pourquoi n'avez-vous pas voulu patienter jusqu'à ce que Dieu rappelât à lui Néoutof?

— Regardez-moi, monseigneur, répliqua la jeune femme d'une voix étouffée. Ne voyez-vous pas qu'entre mon amour et mes devoirs je meurs?... Puis-je supporter la prolongation d'un tel supplice? Il y a des femmes qui font une cote mal taillée entre

leurs serments et leur fantaisie, et qui vivent en paix dans la trahison. Je ne suis pas de celles-là, je n'ai trahi rien ni personne... mais ma vie s'en va...

Boris se pencha vers Cléopâtre, et prit sa main qu'il baisa respectueusement.

— Monseigneur, reprit-elle, en m'envoyant les saints Évangiles, vous m'avez donné une grande leçon; ce n'est pas des puissants de la terre qu'on reçoit d'ordinaire les principes d'humilité et de vertus; sur ce livre où votre nom mettait la promesse d'une éternelle amitié, j'ai juré à mon mari d'être une épouse loyale, de n'user jamais envers lui de ruse ni de mensonge; c'est pour cela que je viens vous supplier aujourd'hui de m'aider à me délier de mon serment de fidélité...

— Vous l'aimez donc bien, cet heureux d'Alsen ? demanda Boris avec une pointe de triste jalousie.

— Je ne sais pas comment aiment les autres, mais si l'on tarde à me rendre la liberté, il sera trop tard, pensez-y, monseigneur !

— Je ferai de mon mieux, dit Boris, en la regardant honnêtement en face. Je vous promets de faire tout ce qui sera possible auprès de l'Impératrice... tout ce qui sera possible.

Il insistait, sentant qu'en vérité cette femme était à bout de forces : il voulait qu'elle emportât de lui une bonne impression, la certitude enfin qu'il était pour elle un ami véritable.

Elle se leva.

— Adieu, monseigneur, dit-elle, vous avez toujours été très-bon pour moi... Mon cœur vous en est reconnaissant, croyez-le.

Il se rappela en ce moment ce qu'il avait craint jadis : qu'elle ne le tournât en dérision par la conduite qu'il avait tenue envers elle... Il eut honte d'avoir cru possible une chose tellement en désaccord avec ce qu'il voyait d'elle maintenant. Volontiers il lui en eût demandé pardon. Leurs yeux se rencontrèrent, et chacun devina la pensée de l'autre.

— Vous méritiez d'être heureuse ! dit Boris, employant inconsciemment le passé, tant Cléopâtre lui semblait peu appartenir au monde des vivants.

Elle réfléchit un instant, puis sourit faiblement.

— Je m'étais créé un idéal factice de l'existence, la réalité s'est vengée. Adieu, monseigneur !

Il la reconduisit jusqu'à la porte, puis, de sa fenêtre, il la regarda monter en voiture.

— Oui, pensa-t-il, elle méritait d'être heureuse, — et moi, qui sait ? j'ai peut-être passé à côté du bonheur !

XXVI

Moins de huit jours après, le général Néoutof apprit qu'il pouvait donner suite à son instance en divorce, l'Empereur n'y mettait plus opposition. Le grand-duc Boris avait tenu sa promesse : il avait fait de son mieux. Ce que personne ne devait savoir et ne sut jamais, c'est qu'il avait ému la pitié de la souveraine en lui affirmant que Cléopâtre ne vivrait peut-être pas assez pour jouir de la liberté si chèrement payée.

— Si elle doit mourir, avait dit l'Impératrice, que Dieu lui pardonne ! Ce n'est pas à nous, mortels, de la juger.

Le jour où Néoutof reçut communication de cette nouvelle était un des plus beaux jours de l'été. Les tilleuls embaumaient l'air, comme au temps où sous leurs ombrages Cléopâtre rencontrait jadis le grand-duc. Le vieillard garda quelque temps dans sa main la lettre officielle ; le cachet rouge qui l'avait close, c'était le sceau de sa destinée, brisée comme lui. C'était à la fois l'effondrement de sa maison, et l'aurore d'une vie heureuse pour Cléopâtre ; il le croyait, du moins. Vivant auprès d'elle, la voyant tous les

jours, il n'avait pas remarqué le changement graduel qui avait fait de cette beauté imposante une ombre presque aérienne. Elle ne se plaignait pas, étant toujours prête à lui répondre, à lui faire une lecture ou un peu de musique ; comment se fût-il aperçu que la voix devenait plus faible, les doigts plus tôt lassés, que la taille, toujours noble et gracieuse, s'affaissait dans les fauteuils, avec des airs de lys brisé ? -

C'en était fait, il fallait se séparer d'elle ; les convenances et la loi exigeaient que désormais elle demeurât sous un autre toit. Il sonna, donna l'ordre de prier la comtesse de passer chez lui, et, quelques instants après, elle entra dans le cabinet du général.

— Mon enfant, lui dit-il, — il ne l'appelait plus autrement depuis qu'il lui avait rendu sa parole, — mon enfant, j'ai des nouvelles qui vous intéresseront... L'Empereur consent au divorce.

Elle tendit vers le fauteuil du général ses deux mains amaigries, qu'elle posa sur le bras de chêne sculpté. Elle aimait ce geste, qui la rapprochait de son bienfaiteur, sans contact réel.

— Vous êtes contente ? fit-il avec un sourire tant soit peu sarcastique.

— Oui et non, répondit-elle. Je vais vous quitter, et j'aurais aimé à rester près de vous jusqu'au dernier jour !

— Merci, murmura Néoutof.

Après un silence, il reprit :

— Où allez-vous aller ? Il faut que vous quittiez cette maison le plus tôt possible.

— Au couvent des Filles nobles de Saint-Pétersbourg, répondit-elle.

— C'est bien pensé, approuva le général. Vous serez à portée de vos affaires... Quand partez-vous ?

— Quand faut-il que je parte ?

— Aujourd'hui, si vous pouvez. La loi exige un délai de deux ans, mais je pense qu'il sera abrégé pour vous...

Elle frissonna en le regardant avec angoisse.

— Oh ! deux ans, ce n'est pas possible ! fit-elle lentement.

Il la regarda, surpris de cet accent désespéré, et la vérité lui apparut soudain.

— Vous souffrez ? dit-il avec un empressement étrange, maladroit, et pourtant plein de bonté.

Elle sourit et lui tendit la main avec un geste adorable de tendresse filiale.

— J'ai souffert ! répondit-elle. Maintenant, je suis heureuse.

Il continuait à la regarder de ses yeux dessillés, et la voyait si faible qu'elle lui faisait peur.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il le cœur serré ; ma maison, ma fortune et moi-même sommes à votre disposition. Est-il quelque chose que vous désiriez ?

— Rien, répondit-elle, rien en ce moment. En

vous quittant, je vous demanderai quelque chose.

— Alors, ma chère enfant, faites vos préparatifs. J'ai l'air de vous renvoyer, mais c'est dans votre intérêt, je vous assure...

Elle se leva; il ne pouvait la reconduire, tant il souffrait; sur le seuil, elle se retourna et lui envoya un de ses plus délicieux sourires de femme aimée qui veut qu'on la regrette.

— Sirène! pensa-t-il quand elle eut disparu, adorable apparition! J'ai eu plus de bonheur que je ne méritais... Allons! du courage! Il s'agit de payer cela; soyons honnête!

Le déjeuner les réunit, et, d'un commun accord, ils s'efforcèrent de le prolonger bien au delà des limites ordinaires; jamais ils n'avaient eu tant de choses à se dire, tant de pensées délicates à échanger. Si l'un d'eux avait quelque amertume, il s'efforça de la cacher soigneusement, afin de ne pas empoisonner ces dernières heures, dont ils devaient garder un souvenir sans ombre. Cléopâtre avait envoyé à Ulric un télégramme pour l'avertir qu'elle quitterait Tsarskoé-Sélo par le train de quatre heures. Un autre télégramme avait averti la prieure du couvent des Filles nobles. La prieure était un peu parente de Néoutof, et il l'avait instamment suppliée, pour l'amour de lui, d'accueillir avec bonté la colombe blessée qu'il lui envoyait.

Après le déjeuner, les derniers arrangements

retinrent Cléopâtre pendant une heure environ dans sa chambre. Elle emportait peu de chose : du linge et une robe noire à longue traîne, qu'elle porterait au chœur, avec les religieuses dont elle partagerait les exercices pieux. Elle parut enfin, prête pour le voyage, un chapeau de dentelle noire sur ses beaux cheveux dorés, une robe noire dessinant sa taille admirable, bien amaigrie ; elle avait l'air très-malade, et pourtant une apparence idéale de jeunesse flottait autour d'elle.

Elle entra chez celui qui allait cesser d'être son mari, en portant une cassette si lourde qu'elle pliait sous le poids. Elle déposa son fardeau sur la table, devant lui.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il d'une voix rude.

Il reconnaissait pourtant bien cette cassette : c'était la corbeille de mariage que, cinq ans auparavant, il lui avait envoyée.

Elle l'ouvrit. Tous les bijoux des aïeules qu'elle avait portés à son mariage étaient là, bien rangés : saphirs, perles et diamants, aigrettes et colliers, rivières et fermoirs, tout était à sa place sur le velours bleu foncé, presque noir, des compartiments étiquetés...

— Ce sont les diamants de votre famille, dit Cléopâtre. J'ai gardé la bague de fiançailles, parce que vous l'aviez achetée chez Nicholls et Plincke.

— Je vous les ai donnés. Néoutof ne reprend pas ce qu'il donne, répliqua brusquement le général en repoussant la cassette du geste.

— Et moi, fit Cléopâtre avec sa dignité souveraine, je ne puis accepter ce qui doit retourner à votre famille.

— Ou aux églises ! interrompit le général.

— Aux églises, soit, c'est impersonnel. Non, mon ami, j'emporte votre diamant de fiançailles... et le souvenir de votre incroyable bonté.

Néoutof regarda la bague qui brillait au doigt de la jeune femme, et son regard plongea dans la cassette ; au milieu des brillants, la place d'honneur était réservée à un simple anneau d'or, l'anneau de mariage.

Il retira le sien avec peine de ses doigts noueux et le déposa près de l'autre.

— Qu'ils dorment ensemble, dit-il ; tout cela ira enrichir quelque image... C'est vous qui l'aurez voulu, madame, mais vous pensez sans doute qu'on ne peut trop payer le bonheur.

— Le bonheur ! répéta Cléopâtre avec tristesse.

Deux larmes étaient bien près de couler sur ses joues ; elle sut les retenir par un effort de volonté.

— Je vous avais dit que je vous demanderais quelque chose, reprit-elle presque aussitôt.

— Ah ! oui ! c'est vrai ! fit le général avec empressement.

— Donnez-moi votre bénédiction, mon père, dit-elle, « car j'ai péché envers le ciel et envers vous », mais votre âme est pleine de miséricorde.

Elle s'était prosternée devant lui.

— Ma fille ! s'écria Néoutof d'une voix contenue. Que Dieu soit sur toi et te préserve de tout malheur, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen !

Il avait fait le signe de la croix sur le beau front levé vers lui ; il la prit dans ses bras et l'étreignit longuement.

— Que Dieu te récompense, mon enfant, dit-il, pour la joie que tu avais apportée dans cette maison... tu l'emportes... puisses-tu la porter ailleurs, plus grande et plus complète !

L'effort était au-dessus de ce que peut supporter la nature humaine. Elle le vit pâlir et s'affaïsser en arrière.

— Ce n'est rien, murmura-t-il avec peine, ce n'est rien...

Elle restait debout devant lui, inquiète. Il la congédia du geste.

— Je suis mieux, dit-il. Ne craignez rien, je ne vous ferai pas le chagrin de mourir, vous n'avez pas mérité cela ! Allez, mon enfant, allez en paix !

Elle sortit, et, longtemps après, il regarda la porte par où elle avait passé, croyant par moments y voir un peu de sa lumière et de sa grâce. Son dîner solitaire lui fut servi dans son fauteuil, et le

jour décrut ; le crépuscule envahit la pièce tranquille, où les diamants jetaient par instants des étincelles mystérieuses ; puis la nuit vint. Néoutof avait refusé les lampes, et très-tard, il resta immobile, muet, les yeux fixés sur cette porte obscure, où Cléopâtre ne passerait plus jamais.

Le couvent est, non pas triste et sombre comme un cloître gothique, mais blanc, badigeonné, percé de fenêtres, comme une manufacture ; les cellules y sont claires et propres ; à vrai dire, ce sont des chambres où chacune apporte les petits meubles qui lui sont chers. Les grands corridors larges, bien éclairés, ressemblent à ceux des instituts de demoiselles ; rien de lugubre ou d'ascétique, la sanctification à l'usage des personnes bien nées.

Seulement, par la fenêtre de la cellule de Cléopâtre, on voit les monuments pompeux d'un cimetière où l'ensevelissement fait prime. C'est très-bien porté de se faire enterrer à Diévitché ; les prières y sont bonnes, paraît-il, meilleures que partout ailleurs, excepté au monastère de Saint-Alexandre-Nevsky. Malheureusement pour celui-ci, il n'a plus de terrains disponibles, mais il est assez riche pour se contenter des fondations déjà existantes.

XXVII

Cléopâtre s'était faite à cette vie pieuse et régulière, qui endormait ses pensées douloureuses. Elle était pleine d'espérance, maintenant. Les formalités nécessaires s'accomplissaient régulièrement; elle était tenue au courant de ses affaires par les visites de son homme de loi et par les lettres de Néoutof, qui lui écrivait souvent quelques lignes de sa belle grosse écriture de vieillard.

Et puis, elle avait les lettres d'Ulric.

C'étaient des épanchements pleins d'extase. Escomptant son bonheur futur, il la voyait déjà près de lui, au bord des lacs de Suède, dans ces paysages fantastiques qui ont l'air d'un décor de féerie. C'est là qu'il l'emporterait, dès que le mariage la lui aurait donnée; c'est là qu'ils oublieraient leurs peines. C'était cruel de ne pas se voir; mais on ne se souviendrait plus des chagrins, sur les bords bénis du fleuve Léthé.

Il était plein de force et de joie, maintenant qu'il était sûr de l'obtenir. Elle défaillait à chaque heure, dans la désespérance de ne plus le voir. Elle avait compris trop tard la tendresse réelle de Néoutof, et

le jour où l'amour s'était emparé d'elle, on eût dit qu'elle voulait lui payer tout l'arriéré de sa vie; elle s'était laissé prendre à cette promesse, et puis... rien... rien que son propre sentiment à elle, ardent, douloureux, le souhait toujours inexaucé...

Elle allait au chœur avec les religieuses et une ou deux vieilles dames qui séjournèrent là de temps en temps. On la traitait avec politesse, mais sans lui témoigner grande sympathie. Une femme divorcée ou sur le point de l'être était presque un objet de scandale chez ces pieuses filles, retirées du monde juste assez pour savoir et mépriser tout ce qui s'y passe. Elle aurait aimé avoir un chien pour le regarder dans les yeux et lui dire : Tu m'aimes, toi ! Mais les chiens n'entrent pas dans les couvents. Les chats y sont tolérés, sous prétexte qu'ils pourraient y prendre des souris; Cléopâtre se sentit incapable de demander quelque tendresse à un chat; elle leur passait la main sur le dos quand ils venaient se frotter à elle, et c'était tout.

Vers le milieu d'août, — vers l'anniversaire de son mariage, — on célébra à Diévitché de pompeuses funérailles, pour un jeune homme d'une haute famille. Cachée sous son voile noir, Cléopâtre était au chœur pendant la cérémonie funèbre, car tout lui était distraction dans la monotonie des jours pareils les uns aux autres; aucune des personnes présentes ne l'avait remarquée, car on ignorait

sa présence. Seul, le grand-duc Boris, qui avait été parrain du jeune défunt, chercha sous les voiles d'étamine et reconnut celle qui avait été la belle Cléopâtre.

Elle ! Il la voit soudain telle qu'il l'avait rencontrée auprès de la vieille tour, dans le parc ; l'apparition de cette beauté triomphante, rosée par l'émotion, se dressa devant lui avec une intensité extraordinaire. Il oublia les chants funèbres, la famille en deuil, le catafalque chargé de broderies d'argent, il ne vit plus que Cléopâtre, vêtue d'une légère toilette d'été, abritée sous son ombrelle rose, dont le reflet donnait encore plus d'éclat au teint nacré ; il revit le grand lévrier, qui passait sa tête sous la main fine, gantée de peau de Suède ; il revit le sourire, et la rougeur, et la pâleur qui l'avait suivie... Il l'avait pourtant aimée, c'était vrai, une seule minute peut-être, mais il l'avait aimée, car il ne put se défendre de pleurer, en la voyant ainsi voilée de noir, affaissée contre un pilier. Et la famille, attentive aux moindres gestes du grand-duc, se dit, en lui voyant essuyer une larme du bout de son gant blanc :

— Comme il aimait son filleul !

Après la cérémonie, qui avait semblé bien longue à Boris, lorsque les derniers chants et les dernières prières eurent renvoyé tout le monde, il alla rendre visite à la prieure, qu'il avait connue demoiselle d'honneur autrefois, quand il n'était qu'un tout

petit garçon; celle-là était entrée au cloître par un muet désespoir d'amour, et, quand il avait connu son histoire, il lui avait su gré d'avoir eu le courage et la dignité de se taire.

— Ce n'est pas pour vous seule que je viens aujourd'hui, ma mère, lui dit-il en entrant dans le parloir qui était en réalité un salon. Je voudrais voir la comtesse Néoutof. Elle me paraît très-changée.

La prieure était rude à la souffrance des autres, estimant que chacun pouvait surmonter son chagrin à l'aide de la prière, puisque le moyen lui avait réussi à elle-même.

— Elle s'ennuie, je crois, répondit la religieuse. Votre Altesse Impériale en jugera par elle-même. Je vais lui faire dire de se présenter ici.

Presque aussitôt, Cléopâtre entra. La prieure devina qu'elle devait se retirer, et ils restèrent seuls, debout l'un devant l'autre.

— Madame, dit Boris, j'ai voulu vous voir.

Elle sourit. Son sourire avait la même grâce divine qu'autrefois.

— Je suis venu vous demander si je puis quelque chose pour vous.

— Je n'ai pas remercié Votre Altesse Impériale, dit Cléopâtre d'une voix exquise, écho de sa voix ancienne, veloutée et profonde : c'est à elle que je devrai ma liberté; je n'ai pas remercié parce que

les paroles étaient trop au-dessous de ma pensée. Mon cœur ne sait pas exprimer ce qu'il ressent.

Il fit un geste de dénégation pour écarter la reconnaissance.

— Et maintenant, que pourrais-je encore?

Le visage de la jeune femme prit une expression anxieuse.

— La procédure est bien lente, monseigneur, dit-elle. Il paraît que cela va durer encore plus d'un an...

— Un an! s'écria involontairement le grand-duc.

— Oui... Je ne sais ce que j'ai ici, c'est peut-être le manque d'air et d'exercice, ou bien la discipline... je ne sais... on est très-bon avec moi, mais je ne m'y fais pas... Cependant je ne puis sortir que lorsque le divorce sera prononcé... S'il était possible de presser un peu...

— Un an! se dit en lui-même Boris en la regardant. Si elle restait ici, avant un mois elle serait morte.

Tout à coup l'expression anxieuse et déférente peinte sur le visage de Cléopâtre disparut, ses yeux se creusèrent, et elle posa ses doigts brûlants sur la main du grand-duc.

— Si vous avez jamais eu quelque affection pour moi, monseigneur, dit-elle très-bas, avec une expression qui fit frissonner Boris, — dites-leur qu'ils se hâtent... car je me meurs...

— Le bonheur... commença-t-il, pour la calmer... Elle l'arrêta d'un geste résolu.

— Je vous l'ai dit il y a six semaines; je le répète aujourd'hui : je me meurs; qu'on se hâte, si l'on veut que je sorte d'ici vivante.

Elle retira ses doigts et s'écarta un peu.

— Vous vivrez longtemps, lui dit Boris, avec cette douceur affectueuse qui le rendait irrésistible quand il voulait plaire. Vous vivrez beaucoup d'années, mais ce n'est pas une raison pour que vous en perdiez une à présent. Je vais m'employer à votre service.

— Que Dieu vous le rende, monseigneur! Le général et vous, vous aurez été mes vrais amis.

Elle ne parlait pas d'Ulric! Boris en fut frappé, mais ce n'était pas à lui d'y faire allusion.

— Au revoir, lui dit-il d'un ton enjoué.

— Adieu, monseigneur, répondit-elle. Nous ne nous reverrons plus en ce monde, car je ne sortirai d'ici que pour me marier et partir le même jour.

— Adieu, alors, fit-il en la regardant longuement. Je n'oublierai jamais vos yeux... ni votre sourire. Vous n'êtes pas de celles qu'on oublie, madame... Soyez heureuse!

Il partit.

Huit jours après, le divorce était prononcé; toutes les formalités s'étaient évanouies comme par enchantement. Cléopâtre était libre d'épouser Ulric le lendemain même.

XXVIII

Ce fut une noce modeste, presque une noce de pauvres. Vêtue de soie grise, comme une veuve, Cléopâtre se rendit le matin de bonne heure à l'église suédoise, où le pasteur fit un discours très-succinct. Que peut-on dire à une femme si récemment divorcée, qui ne fasse plus ou moins allusion à son premier mariage?

A l'église russe, on ne lui fit pas de discours du tout. Trois ou quatre amis d'Ulric assistaient seuls à la cérémonie. Irène, priée, s'était abstenue; elle avait même expliqué son abstention dans une lettre fort aigre, où elle espérait que sa sœur aurait le bon sens de ne jamais remettre les pieds à Pétersbourg.

« Tu as assez causé de scandale, je pense, disait-elle en terminant, pour que le séjour t'en soit désagréable; mais si tu n'avais pas le jugement nécessaire pour le comprendre, je te préviens que ma maison te sera toujours rigoureusement fermée. »

Moins féroce à l'endroit des convenances, Charamirof avait envoyé un écrin et une bonne petite lettre à sa belle-sœur, en lui souhaitant tout le bonheur possible.

Lorsque les époux rentrèrent chez eux, après la double cérémonie officielle, dans un appartement d'hôtel, Ulric avait fait orner le salon de plantes vertes pour la circonstance, mais les meubles avaient cet air d'emprunt qui caractérise les endroits où l'on ne séjourne pas. Qu'importait, d'ailleurs ! Ils partaient dans l'après-midi pour une maison de campagne qu'un ami d'Ulric avait mise à sa disposition sur la frontière de Finlande. C'était leur première étape vers la Suède.

Ce qui frappa d'abord le regard de Cléopâtre en entrant dans ce salon banal fut une immense corbeille de fleurs virginales. Roses blanches, tubéreuses, fleurs d'oranger s'enlaçaient comme autrefois, dans un bouquet, reçu le matin de son premier mariage.

Ses yeux se remplirent de larmes, car elle avait reconnu l'envoi de Néoutof. Quelle attention plus délicate eût pu signaler son amitié vigilante ! En se penchant sur ces fleurs, elle s'aperçut qu'elles formaient un lacis au-dessus d'un objet carré, qui reposait au fond de la corbeille ; elle les écarta et vit une image de la Vierge, admirablement sertie dans l'or et les pierres précieuses. Un fil de perles incomparables fermait le cadre.

— Ah ! pensa Cléopâtre, il a trouvé le moyen de me forcer à les accepter.

C'étaient les bijoux de famille, dont Néoutof avait

revêtu son présent de nocces; on ne peut pas refuser une image sainte, Cléopâtre acceptait les diamants offerts de cette façon.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Ulric en fronçant le sourcil.

— C'est le général Néoutof qui me souhaite le bonheur, répondit Cléopâtre en lisant une carte sur laquelle étaient écrites en effet ces simples paroles.

Elle choisit quelques fleurs parmi les plus belles, les lia d'un ruban et les envoya aussitôt au général. Ce fut toute sa réponse.

Dans cet appartement banal, ils ne pouvaient rien se dire; aussi avaient-ils hâte de le quitter. Leur voiture de voyage était devant la porte; ils y montèrent, et furent bientôt sur la route de Finlande.

C'était la première fois qu'ils se revoyaient après la longue séparation. Les cérémonies du mariage leur avaient produit le bizarre effet de les rendre plus étrangers l'un à l'autre. Arrivés chacun de son côté à l'église, sentant sur eux les regards curieux, presque indiscrets, de quelques badauds venus « pour voir », ils avaient la conscience d'accomplir publiquement un acte en quelque sorte inconvenant, et pour lequel le huis clos eût été préférable.

Seuls, bercés par le mouvement cadencé de la berline, ils retrouvèrent enfin les impressions d'autrefois. Le ciel était bleu; la gaieté mélancolique

d'une belle journée d'automne, car septembre était déjà commencé, brillait dans les feuillages ambrés, déjà rares, dans les fleurs des jardins éclatantes et sans parfum.

L'odeur des tubéreuses les suivait cependant, car Cléopâtre avait voulu emporter ses fleurs. La précieuse image, renfermée dans son écrin, était sur le devant de la voiture. Ainsi entourée d'impressions douces et salutaires, la jeune femme se laissa pénétrer par la réalité de son bonheur.

— Enfin ! lui dit Ulric en l'appuyant sur son épaule ; enfin, tu es à moi ; nous ne sommes plus qu'un pour la vie, et nous pouvons nous aimer sans péché ! Nous serons bien heureux, Cléopâtre ! car nous avons beaucoup souffert !

— Oui, nous serons heureux ! murmura-t-elle. Parle-moi, dis-moi des choses tendres ! Il me semble que j'ai eu l'âme gelée très-longtemps, et que, par tes paroles, elle fond, tout doucement... Te rappelles-tu les glaces de la Néva ?

— Je vous adore ! dit Ulric en la regardant comme il l'avait fait le jour de la revue.

— Encore ! encore ! fit-elle en se blottissant contre lui. Dis-moi que tu m'aimes.

Il baisait doucement ses cheveux, son front, ses yeux clos. Elle frissonna...

— Non, ne m'embrasse pas, dit-elle, cela me fait mal. Parle-moi, pour m'accoutumer.

Il n'osait pas lui dire combien elle lui paraissait changée, mais il était sûr, avec la confiance de la jeunesse, de la voir refleurir auprès de lui. Il lui parla doucement, ainsi qu'elle le lui demandait, la gardant pressée contre lui, car elle semblait souffrir dès qu'il desserrait son étreinte.

La nuit vint de bonne heure, ensevelissant le pittoresque paysage dans une vapeur lumineuse; la lune s'était levée presque aussitôt après le coucher du soleil, et tout était clair, argenté, comme en un rêve.

Après une montée fatigante, les chevaux s'arrêtèrent devant la porte d'un château assez ancien, construit en granit de Finlande, d'une architecture originale, un peu lourde et sévère, mais d'un grand effet.

— Voici notre demeure, dit Ulric, — au moins aussi longtemps que vous vous y plairez.

Ils entrèrent dans la vaste salle, peu éclairée, car il eût fallu une douzaine de torches pour l'illuminer, et quelques instants après ils se trouvèrent dans une salle à manger confortablement meublée, où un bon repas leur fut servi en peu de temps. L'ami d'Ulric n'avait rien négligé pour que leur installation fût agréable.

Cléopâtre toucha à peine à quelques fruits; elle était si fatiguée que toute nourriture lui répugnait; assise en face de son mari, elle lui souriait, d'un

sourire d'enfant ravi, qui trouve tout amusant et nouveau.

Quand ils eurent terminé leur souper, ils passèrent dans un petit salon, contigu à leur chambre. La lune, alors dans son plein, flottait dans un ciel clair, et répandait une éclatante lumière dans les deux pièces par les grandes baies qui servaient de fenêtres.

Les fleurs apportées de Pétersbourg, déjà disposées dans des vases, remplissaient l'air de parfums.

— Éteignez les bougies, dit Cléopâtre; c'est si beau, cette lune ! Et quelle vue !

Elle se plongea dans une grande causeuse, auprès de la fenêtre, pour jouir pleinement du spectacle qui s'offrait à ses yeux.

C'était un paysage austère, des rochers et des sapins, un torrent coulant dans la vallée; on voyait l'écume de sa chute briller aux rayons de la lune; la fenêtre bien close ne laissait pas pénétrer la fraîcheur du soir, l'atmosphère de l'appartement était tiède comme une soirée de printemps.

— Ah ! dit Cléopâtre de l'accent d'une personne heureuse, je suis si fatiguée ! Je n'en peux plus ! Il me semble que je n'ai plus la force de remuer seulement la main ! Mais je suis contente, contente ! C'est beau ici ! Nous allons être heureux comme dans les contes de fées ! Et puis, ce qui me fait plaisir, c'est que je suis en paix avec tout le monde...

Ulric s'était assis près d'elle : elle se laissa aller sur son épaule. C'était son refuge, elle n'était bien que là.

— Vois-tu, lui dit-elle, en prenant la main de son mari, tu avais raison. Je ne pouvais être heureuse que dans le mariage. Qui m'eût dit autrefois que j'aimerais ainsi, que je ne pourrais pas vivre sans toi ! Je me figurais que l'amour est une faiblesse !

Elle rit d'un petit rire moqueur et satisfait.

— C'est la richesse de la vie, au contraire ! Quand je me suis aperçue que je t'aimais, j'avais tant d'idées dans la tête que je ne savais plus qu'en faire ! Est-ce que tu comprends cela, toi ?

— Oh ! oui ! fit Ulric en cherchant les lèvres de sa femme.

Elle frissonna, un peu essoufflée.

— Non, je t'en supplie ! Quand tu m'embrasses, il me semble que mon cœur s'arrête ; si cela durait, je crois que je cesserais de respirer... Attends, laisse-moi te raconter ce que je pense !

Elle se blottit plus près. Il sentait contre lui les battements tumultueux du cœur de sa femme ; puis ces battements se calmèrent et devinrent très-faibles.

— Tu seras gentil avec moi quand je te parlerai du comte de Néoutof, reprit-elle ; tu n'as pas besoin d'en être jaloux. Jamais père n'a été meilleur pour son enfant. Est-ce délicat de sa part de m'avoir envoyé toutes ces fleurs de jeune fille ! Où est l'image ?

Elle se souleva un peu, la cherchant des yeux.

— Dans la chambre, répondit Ulric.

— Va la chercher, veux-tu ? Tu la mettras sur une chaise, en face de nous ; comme cela, je verrai tantôt la vallée et tantôt l'image.

Il obéit et revint avec la merveilleuse icône, qui brillait aux rayons de la lune comme ses diamants avaient jadis brillé sur le bureau, dans la chambre où Néoutof réfléchissait solitaire.

— Merci, je suis tout à fait heureuse, dit-elle en reprenant sa place tout contre son mari, quand il revint près d'elle ; seulement je suis bien fatiguée !

Elle laissa aller ses mains amollies sur les plis de son long peignoir de laine blanche, pareil à une robe de novice. Elle avait pris au couvent le goût de ces vêtements amples et simples.

— Il faut dormir, lui dit Ulric en baisant ses cheveux près de l'oreille. Viens.

— Tout à l'heure. Je suis trop fatiguée. Je n'aurais pas la force d'aller jusqu'à mon lit.

— Je te porterai.

— Attends un peu. Vois comme tout est blanc dehors ! Une petite buée monte du torrent ; la vallée a l'air couverte de mousseline...

Ulric regarda devant lui : l'air était parfaitement pur, aucun brouillard ne ternissait l'éclat des rochers brillants de mica.

— Ulric, dit Cléopâtre, d'une voix de plus en

plus faible et comme endormie, je ne sais pas pourquoi je t'ai aimé. Tes yeux m'ont pris le cœur, la nuit de Pâques; c'était une belle nuit, mais celle-ci est plus belle...

— Viens! lui dit son mari tout bas.

Il approcha son visage du visage de Cléopâtre, si beau en ce moment, sous la clarté magique de la lune.

— Oui, murmura-t-elle plus bas encore.

Il se pencha pour l'enlever dans ses bras; elle leva les siens et les passa autour du cou du jeune homme. Il baisa longuement ses lèvres entr'ouvertes: elle ne frissonna pas, cette fois. Il allait la soulever, quand elle lui dit:

— Encore!

Sa voix n'était qu'un souffle. Il lui donna un baiser, rapide, prêt à l'emporter; elle poussa un faible soupir, et Ulric sentit les bras passés autour de son cou devenir plus lourds.

— Cléopâtre! dit-il effrayé, en se relevant pour se dégager.

Elle ne répondit pas, et ses bras retombèrent inertes.

Il courut à la sonnette, on entra avec des lumières. Ulric saisit sa femme dans ses bras et la porta sur le lit nuptial.

Elle était morte.

Les fleurs virginales envoyées par Néoutof furent

l'ornement de son suaire. Vêtue d'un peignoir de laine blanche, elle fut placée dans le cercueil, et son mari l'emmena chez lui, dans son domaine de Suède, qu'il ne quitta plus. Quelques-uns prétendirent qu'il était devenu fou, mais personne n'en sut rien. En ce cas, sa folie aurait été inoffensive, car il dépensait tout son bien en œuvres utiles et pieuses.

La nouvelle de cette mort subite étonna tout le monde, à l'exception du grand-duc Boris et de Néoutof. On savait Cléopâtre malade, mais pas au point de mourir le soir de ses nocces.

— On ne fait pas de ces choses-là ! dit Irène. C'est encore plus inconvenant que tout le reste !

Ce fut d'ailleurs l'opinion de beaucoup de personnes sensées.

Néoutof ne fut pas étonné ; à cet âge, on n'éprouve plus guère le sentiment de la surprise, mais il fut comme frappé de la foudre. Lorsqu'on lui rapporta l'icone envoyée par lui à Cléopâtre, il ne témoigna aucune douleur. Seulement, il la fit placer en face de son lit la nuit, sur sa table le jour.

— Voyez-vous, ce vieux, comme il tient à ses pierreries ! dirent les indifférents.

C'était Cléopâtre qu'il voyait dans l'icone, Cléopâtre couverte de diamants et de perles, telle qu'il l'avait vue le jour qu'il l'avait épousée.

Du reste, il ne la vit pas très-longtemps. Moins

d'un mois après, il mourut d'une goutte remontée au cœur.

Le grand-duc Boris reçut aussi un funèbre souvenir. Un jour d'hiver, il vit revenir le livre d'évangiles offert jadis à Cléopâtre Bakhtof par Boris...

— Nous ne lui avons pas porté bonheur ! pensa le grand-duc, en parcourant les feuillets du livre sacré.

« Mon royaume n'est pas de ce monde », lurent ses yeux, arrêtés sur une page, peut-être plus fréquemment lue que les autres.

Il médita un instant, puis, regardant par la fenêtre la neige qui tombait en flocons épais et s'amassait sur les vitres :

— Sa tombe est sous la neige, se dit-il ; c'est un linceul virginal qui va lui durer jusqu'au printemps... Elle ne se croyait pas faite pour l'amour... elle avait raison, car l'amour l'a tuée.

Et la neige continua de tomber, unie, blanche et souple, comme le suaire de laine où dormait Cléopâtre.

FIN.



BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY



3 1197 22300 5775

